

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1894

Compilé article par article en continu

Le Messager Evangélique – Année 1894

TABLE DES MATIERES

Considérations pratiques sur la venue du Seigneur	5
Avant-propos	5
1. La conduite chrétienne et le royaume.....	6
2. Le royaume et l'Etoile du matin	9
3. «Je viens bientôt»	12
4. La conversion et la venue du Seigneur	14
5. L'attente du Seigneur et la vie chrétienne.....	16
6. La venue du Seigneur et la résurrection des saints	20
7. La venue du Fils de l'homme.....	23
8. La venue du Maître de maison	25
9. La venue de l'Epoux	26
10. La venue du Maître et les récompenses.....	28
11. Le petit troupeau et le Seigneur revenant des noces.....	29
12. Le jour de Dieu	32
Lettres de Darby J.N.....	34
Lettre de J.N.D. n° 86 - ME 1894 page 19	34
Lettre de J.N.D. n° 87 - ME 1894 page 20	34
Lettre de J.N.D. n° 88 - ME 1894 page 38	35
Lettre de J.N.D. n° 89 - ME 1894 page 39	35
Lettre de J.N.D. n° 90 - ME 1894 page 99	36
Lettre de J.N.D. n° 91 - ME 1894 page 118	36
Lettre de J.N.D. n° 92 - ME 1894 page 140	37
Lettre de J.N.D. n° 93 - ME 1894 page 153	38
Lettre de J.N.D. n° 94 - ME 1894 page 194	40
Lettre de J.N.D. n° 95 - ME 1894 page 209	42
Lettre de J.N.D. n° 96 - ME 1894 page 248	44
Lettre de J.N.D. n° 97 - ME 1894 page 269	45
Lettre de J.N.D. n° 98 - ME 1894 page 293	48

Lettre de J.N.D. n° 99 - ME 1894 page 305	50
Lettre de J.N.D. n° 100 - ME 1894 page 312	53
Lettre de J.N.D. n° 101 - ME 1894 page 331	55
Lettre de J.N.D. n° 102 - ME 1894 page 352	56
Lettre de J.N.D. n° 103 - ME 1894 page 371	57
Lettre de J.N.D. n° 104 - ME 1894 page 375	59
Lettre de J.N.D. n° 105 - ME 1894 page 390	60
Lettre de J.N.D. n° 106 - ME 1894 page 417	62
Lettre de J.N.D. n° 107 - ME 1894 page 438	64
Lettre de J.N.D. n° 108 - ME 1894 page 457	65
Lettre de J.N.D. n° 109 - ME 1894 page 459	66
Méditations de Darby J.N.	68
Méditation de J.N.D. n° 61 – ME 1894 page 56.....	68
Méditation de J.N.D. n° 62 – ME 1894 page 235.....	69
Méditation de J.N.D. n° 63 – ME 1894 page 297.....	71
Méditation de J.N.D. n° 64 – ME 1894 page 316.....	73
Méditation de J.N.D. n° 65 – ME 1894 page 333.....	75
Méditation de J.N.D. n° 66 – ME 1894 page 337.....	77
Méditation de J.N.D. n° 67 – ME 1894 page 356.....	78
Méditation de J.N.D. n° 68 – ME 1894 page 377.....	80
Méditation de J.N.D. n° 69 – ME 1894 page 394.....	81
Méditation de J.N.D. n° 70 – ME 1894 page 297.....	83
Méditation de J.N.D. n° 71 – ME 1894 page 434.....	84
Méditation de J.N.D. n° 72 – ME 1894 page 453.....	85
Fragments	88
ME 1894 page 60	88
ME 1894 page 220	88
ME 1894 page 239	88
ME 1894 page 380	89
ME 1894 page 400	90
ME 1894 page 440	90
Pensées	91

ME 1894 page 80	91
ME 1894 page 120	91
ME 1894 page 140	91
ME 1894 page 180	91
ME 1894 page 340	91
ME 1894 page 360	91
Une parole pour les ouvriers du Seigneur	92
La doctrine de Paul	93
Chapitre 1 - Le corps de Christ.....	93
Chapitre 2 - «La maison du Dieu vivant»	108
Chapitre 3 - Les derniers jours	122
Garde-moi, ô Dieu! car je me confie en toi	131
Lettre sur la divinité de Christ.....	137
La vraie sainteté.....	141
Quelques pensées sur le Psaume 119, versets 9 à 16.....	147
Gethsémané et la croix.....	153
Sur la prédication de l'évangile.....	160

Considérations pratiques sur la venue du Seigneur

Rossier H. – ME 1894 page 3

Avant-propos

On pourrait considérer la venue du Seigneur au point de vue doctrinal, mais ce n'est pas ce que je me propose de faire ici. Un tel sujet est trop précieux pour le coeur, il a une portée trop pratique, il apporte trop de fraîcheur à l'âme, pour qu'on le fasse descendre sur le terrain plus ou moins desséchant d'un simple enseignement. La venue du Seigneur est une espérance, l'espérance chrétienne elle-même. Elle exerce une influence vivifiante sur l'âme qui la possède, et agit ainsi d'une manière sanctifiante sur toute notre conduite, pour lui faire porter du fruit. La description de la venue du Seigneur n'occupera donc que peu de place dans ces pages. Les lignes qui suivent suffiront pour éviter les malentendus que la lecture de ces articles pourrait faire naître.

La venue (παρουσία) du Seigneur est sa *seconde* venue (Actes des Apôtres 1: 14) (*), la première embrassant la vie de Jésus ici-bas. Cette seconde venue est un des grands sujets dont parle le Nouveau Testament. Elle se compose de *deux actes*, séparés par l'intervalle de temps plus ou moins long compris entre le 4^e et le 19^e chapitre de l'Apocalypse.

(*) Je me borne à citer un très petit nombre de passages que le lecteur, familier avec ce sujet, pourra compléter aisément.

Le premier acte est la venue du Seigneur *pour les siens*. A ce moment, *tous* les saints endormis depuis Adam seront ressuscités, et les saints vivants appartenant à l'Eglise seront transmués pour être enlevés ensemble à la rencontre du Seigneur dans les nuées, en l'air. Le Seigneur les recevra ainsi pour les introduire avec lui dans sa gloire céleste (1 Thessaloniens 1: 10; 4: 15-18; 1 Corinthiens 15: 51-54; Jean 14: 1-3; Hébreux 9: 28).

Le second acte est la venue *avec les siens*. Ils seront alors manifestés avec lui en gloire devant le monde qui l'a rejeté. Il continuera à les manifester dans son royaume et durant l'éternité (Colossiens 3: 4; 2 Thessaloniens 1: 10; 1 Jean 3: 2; Apocalypse 21).

Le premier acte n'a que les saints pour témoins et pour objets. C'est un acte de pure et entière grâce (Jean 14: 1-3).

Le second acte, qui se lie à l'exécution du jugement contre le monde, a le monde pour témoin (Apocalypse 1: 7). Ce jugement est celui *des vivants*, qui précède le règne de mille ans. Il a un côté guerrier et un côté judiciaire (Apocalypse 19: 11-16; 2 Thessaloniens 1: 7-10; Apocalypse 20: 4; Matthieu 25: 31-46). Les saints y sont toujours associés (1 Corinthiens 6: 2). Le jugement des morts n'a pas de relation directe (*) avec ce second acte; il suit le règne de mille ans après la révolte finale de «Gog et Magog» et le jugement de Satan (Apocalypse 20:

7-15). C'est alors que seront introduits les nouveaux cieux et la nouvelle terre, en un mot les temps éternels (Apocalypse 20: 11; 21: 1).

(*) Il en a une indirecte en tant que «le jour du Seigneur» ne se conclut qu'à l'établissement des temps éternels.

La résurrection des méchants a lieu pour le jugement des morts, tandis que la «première résurrection» commence à la résurrection de Christ, «les prémices», se continue par la résurrection et la transmutation de «ceux qui sont de Christ» à sa venue, et se termine par la résurrection des saints qui ont été mis à mort par «la Bête», dans la période qui précède le millénium (1 Corinthiens 15: 20-23; Apocalypse 11: 11, 12; 20: 4-6).

C'est encore au second acte, sans que le moment en soit spécifié, que se lie l'importante question de la responsabilité des saints dans leur conduite. Alors ils recevront la récompense de leur service; alors on verra la perte résultant de leur infidélité. En un mot, c'est à ce second acte que se lie ce que j'appellerais, *les promotions célestes* (Matthieu 25: 14-30; 2 Corinthiens 5: 9, 10).

Le premier acte est appelé plus spécialement la venue (1 Thessaloniens 4: 15; Jacques 5: 7, 8; Apocalypse 3: 11; 22: 20), la bienheureuse espérance (Tite 2: 13).

Le second acte est appelé son apparition (2 Timothée 4: 1, 8), l'apparition de sa gloire (Tite 2: 13), l'apparition de sa venue (2 Thessaloniens 2: 8), la révélation du Seigneur Jésus (1 Corinthiens 1: 7; 2 Thessaloniens 1: 7), sa manifestation (Colossiens 3: 4), la venue du Fils de l'homme (Marc 13: 26), le jour de Christ (Philippiens 1: 10), enfin le jour du Seigneur. (1 Thessaloniens 5: 2). Le jour du Seigneur qui commence par la venue du Fils de l'homme en jugement (Marc 13: 26), et vient comme un voleur (2 Pierre 3: 10), se termine après le règne de mille ans, quand il aura remis le royaume à Dieu le Père, par la destruction des cieux et de la terre actuels (2 Pierre 3: 10). Il fera place au *jour de Dieu* avec de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habite (2 Pierre 3: 12, 13).

Ces quelques mots, bien incomplets, sans doute, suffiront pour donner un aperçu doctrinal de notre sujet.

1. La conduite chrétienne et le royaume

(2 Pierre 1: 3-18)

L'activité de la vie chrétienne consiste à *joindre* les unes aux autres les choses que nous tenons de Dieu: «Sa divine puissance nous a donné *tout* ce qui regarde la *vie* et la *piété*». Par la foi en *Lui*, les «très grandes et précieuses promesses» nous appartiennent. Ces promesses sont la vie éternelle, le Saint Esprit, des relations d'enfants avec le Père, l'héritage, etc. (*). (2 Timothée 1: 1; Tite 1: 2; 1 Jean 2: 25; Actes des Apôtres 1: 4; 2: 39 Ephésiens 1: 13; 2 Corinthiens 7: 1; Romains 4: 13-21; Galates 3: 15-29). Toutes ces promesses sont réalisées en Christ (2 Corinthiens 1: 20-22). Possédant la nature divine, tout ce qui regarde la *piété* nous

appartient aussi; et l'apôtre détaille ces choses dans les versets 5-7 de notre chapitre. Dieu, qui nous les a données, en nous faisant ainsi «échapper à la corruption qui est dans le monde par la convoitise», nous a appelés «par gloire et par vertu». Ces deux choses caractérisent son appel: la gloire pour le ciel, la vertu pour avancer sur la terre dans le chemin qui conduit à la gloire. Je ne fais que résumer ici, aussi brièvement que possible, les premiers versets de notre chapitre.

(*) *Autant de choses que nous voyons déjà annoncées et promises dans l'Ancien Testament.*

Les dons immenses que nous possédons nous rendent responsables de les «joindre» l'un à l'autre, comme nous l'avons dit en commençant. Si nous désirons glorifier Dieu, notre conduite doit être la manifestation non interrompue des choses qui regardent la vie et la piété. C'est une chaîne à laquelle aucun anneau ne peut manquer, sous peine de voir notre course brisée avant que le but soit atteint.

Hélas! cela n'est arrivé que trop souvent dans la vie des hommes de Dieu. Plusieurs d'entre eux, s'étant arrêtés avant la fin, ont cessé de joindre ces choses l'une à l'autre, et, au lieu de fournir toute leur carrière, n'en ont couru qu'une partie. Un seul, «le Chef et le consommateur de la foi» l'a courue d'une manière parfaite; mais nous, pourquoi ne le suivrions-nous pas «sans faillir jamais?» N'avons-nous pas reçu «de sa divine puissance» la force nécessaire pour l'accomplir?

«Y apportant tout empressement», nous avons à «joindre» ces choses: A la *foi* envers Dieu, la *vertu*, ou l'énergie spirituelle, à l'égard du monde; la *connaissance*, ou l'intelligence des pensées divines, quant au chemin à suivre; la *tempérance* quant à nous-mêmes, la *patience* quant aux difficultés, la *piété* — qui vit dans la communion de Dieu et cherche en toutes choses sa gloire — quant à nos relations avec Dieu et à la vie de nos âmes; *l'affection fraternelle* quant aux rapports avec la famille de Dieu, *l'amour* quant aux rapports d'intimité avec le Père et le Fils.

J'ai dit que les hommes de foi, et souvent les plus éminents, ont vu leur carrière brisée pour n'avoir pas «joint» ces choses. Ainsi, le juste Lot manqua de vertu dès le début de sa carrière; Noé, David, de tempérance; Moïse, Elie, de patience; Salomon, de piété. On pourrait en multiplier les exemples. Quel fut pour ces croyants le résultat du manque d'empressement à joindre ces choses? Lot fut sauvé comme à travers le feu, Noé perdit son titre de chef de la création renouvelée, l'épée ne s'éloigna plus de la maison de David, et ses dernières paroles furent: «Quoique ma maison ne soit pas ainsi avec Dieu» (2 Samuel 23: 5). Moïse n'entra pas dans la terre promise, Elie dut oindre Elisée comme prophète à sa place, et Salomon fut la cause de la division de son royaume.

Est-ce donc que ces hommes de Dieu ne furent pas sauvés? Certes, ils le furent, car on voit apparaître Moïse et Elie sur la sainte montagne, dans la même gloire que le fils de l'homme, mais tous ont failli. Quelques-uns d'entre eux ont, sans doute, été restaurés par la discipline, mais d'autres, par leur infidélité, ont perdu leur couronne.

En joignant fidèlement ces choses, nous «affermissons notre vocation et notre élection», non pas dans le coeur de Dieu, cela va sans dire, mais d'abord dans notre propre coeur, puis aussi dans celui des autres, comme on le voit en 1 Thessaloniens 1: 3, 4: «Nous souvenant sans cesse de votre oeuvre de foi, de votre travail d'amour, et de votre patience d'espérance de notre Seigneur Jésus Christ, devant notre Dieu et Père, *sachant*, frères bien aimés de Dieu, *votre élection*». Quiconque joint ces choses, marchera en avant avec la conscience bénie de la certitude de ses privilèges.

Ces réflexions nous amènent au sujet spécial sur lequel je voudrais insister aujourd'hui. Les chrétiens auxquels l'apôtre s'adresse, avaient à vivre *en vue de l'entrée dans le royaume*. Dieu leur avait donné une espérance qui devait puissamment influencer sur leur marche et les remplir d'empressement à bien faire. «En faisant ces choses», dit l'apôtre, «vous ne faillirez jamais; car ainsi *l'entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ* vous sera richement donnée». Le royaume éternel était la fin de leur course; ils devaient le partager avec Christ. Lorsque le Nouveau Testament nous parle de notre *responsabilité* dans le service, il nous présente toujours comme but de notre course, la venue du Seigneur avec les siens dans son royaume, et non sa venue pour les saints.

Remarquons cette parole: «L'entrée vous sera *richement* donnée». Telle est la fin d'une marche fidèle. L'entrée est donnée à tous, mais non pas à tous richement. Le chrétien peut avoir une *riche* ou une *pauvre* entrée. Cette expression dépeint bien ce que notre infidélité nous fait perdre. Avons-nous l'espérance d'être sauvés comme à travers le feu, ou bien de trouver grande ouverte, au bout de notre course, la porte qui donne accès dans la gloire du royaume?

Ces choses avaient une très grande importance aux yeux de l'apôtre; car il dit: «C'est pourquoi je m'appliquerai à vous faire souvenir toujours de ces choses, quoique vous les connaissiez, et que vous soyez affermis, dans la vérité présente». Mais ces chrétiens, comme nous hélas! étaient en danger de les oublier et de se laisser aller à l'assoupissement spirituel. Leur activité avait perdu son premier élan et leur espérance sa saveur. Aussi ajoute-t-il: «J'estime qu'il est juste, tant que je suis dans cette tente, de vous *réveiller en rappelant ces choses à votre mémoire*». Et plus loin: «Je m'étudierai à ce *qu'après mon départ* vous puissiez aussi en *tout temps* vous rappeler ces choses». Puis il ajoute, pour ainsi dire: Quant à moi, j'ai vu ce royaume de mes propres yeux. J'ai assisté sur la sainte montagne à la puissance et à la venue de notre Seigneur Jésus Christ. J'ai contemplé d'avance sa majesté future. Eh bien! le Seigneur l'a eue riche cette entrée! «Il a reçu de Dieu le Père honneur et gloire, lorsqu'une telle voix lui fut adressée par la gloire magnifique: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir!» Dieu l'a salué, moi l'entendant, du nom de Bien-aimé, objet de ses délices.

Telle est l'entrée du Seigneur Jésus dans son royaume. Toute puissance lui est donnée, en vertu de son obéissance. Le témoin fidèle, le Chef et le consommateur de la foi, a *joint* ces choses d'une manière parfaite, jusqu'au bout; il sera acclamé avec les paroles du Psaume 24: «Portes, élevez vos têtes! et élevez-vous, portails éternels, et le roi de gloire entrera. Qui est ce roi de gloire? L'Eternel fort et puissant, l'Eternel puissant dans la bataille. Portes, élevez vos

têtes! et élevez-vous, portails éternels, et le roi de gloire entrera. Qui est-il, ce roi de gloire? L'Eternel des armées, lui, est le roi de gloire. Sélah». C'est à lui que s'adressent encore les paroles du Psaume 45: «Ceins ton épée sur ton côté, homme vaillant, dans ta majesté et ta magnificence; et, prospérant dans ta magnificence, mène en avant ton char, à cause de la parole de la vérité et de la débonnairété et de la justice; et ta droite t'enseignera des choses terribles... Ton trône, ô Dieu, est pour toujours et à perpétuité; c'est un sceptre de droiture que le sceptre de ton règne. Tu as aimé la justice et haï la méchanceté; c'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'a oint d'une huile de joie au-dessus de tes compagnons».

Quant à nous, bien-aimés, nous ne pouvons y entrer *comme* lui, mais nous pouvons y entrer *avec* lui. Il n'y entrera pas seul. Pierre l'avait, vu sur la sainte montagne tel qu'il reviendra. Il l'avait vu avec Moïse et Elie pour compagnons, types des saints ressuscités et des saints transmués, qui formeront son cortège au jour de son royaume éternel. Si nous sommes fidèles, si nous «ajoutons ces choses» en vue de son apparition, les portails éternels qui s'élèveront pour lui ne s'abaisseront pas pour nous, et nous serons salués à notre arrivée par ces mots: «Bien, bon et fidèle esclave, entre dans la joie de ton maître!»

2. Le royaume et l'Etoile du matin

(2 Pierre 1: 16-20; Apocalypse 2: 26-28; Apocalypse 22)

Sur la sainte montagne, Pierre avait eu la merveilleuse vision du «fils de l'homme venant dans son royaume» (Matthieu 16: 28). C'est là que les gloires qui devaient accompagner cette venue, lui avaient été révélées; elles étaient restées gravées dans son coeur jusqu'au moment où il allait déposer sa tente. D'abord il avait contemplé la majesté du fils de l'homme, déclaré Fils de Dieu par la «gloire magnifique». Il avait vu son visage resplendissant comme le soleil et ses vêtements blancs comme la lumière. Ses regards s'étaient arrêtés ensuite sur les saints célestes qui l'accompagnaient. Il avait été témoin des entretiens que l'on a dans la gloire et s'était familiarisé avec eux. De ses propres oreilles il avait entendu la voix du Père lui parler du Fils de son amour. Ses compagnons et lui, représentant pour ainsi dire la scène inférieure et terrestre du royaume, avaient été illuminés des rayons du soleil de justice qui se levait sur la montagne.

Cette vision confirmait la prophétie tout entière, car le sujet auquel aboutit toute prophétie c'est le royaume du Christ. En mentionnant la parole prophétique, l'apôtre ajoute: «A laquelle vous faites bien d'être attentifs, comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur». La prophétie dans sa portée pour nos consciences est une chose bien importante et trop négligée. Tout en nous parlant du royaume, elle nous renseigne sur la manière dont il sera établi. Il ne pourra l'être que par le *jugement*. Pourquoi? Parce que le monde est entièrement corrompu, et que ce n'est pas la corruption que le Seigneur prendra comme sphère de son règne. Le monde est un «lieu obscur» et ténébreux; la prophétie est une lampe

qui nous permet d'en constater l'état actuel et qui projette sa lumière sur la condition finale des hommes, quand le Seigneur viendra «et tous les saints avec lui».

Les fidèles étaient en danger de se laisser gagner par le sommeil au milieu de ces ténèbres. La lampe prophétique leur en faisait voir l'horreur, et discerner les pièges cachés; elle les séparait du monde par la crainte. Comment s'associer à ce qui allait être balayé par le jugement? Comment faire des plans d'avenir dans un monde qui n'a pas d'avenir? Comment s'établir dans un lieu où tout allait être ébranlé et détruit? Oui, nous «faisons bien d'y être attentifs», et je crois que la négligence actuelle des chrétiens quant à la prophétie, a porté ses tristes fruits en abaissant les barrières qui les séparaient autrefois du monde.

Mais déjà maintenant nous avons mieux que la lampe. L'apôtre ajoute: «Jusqu'à ce que le jour ait commencé à luire». Nous sommes fils de la lumière, et fils du jour. Enfants du royaume, nous sommes *rendus capables* d'avoir part au lot des saints dans la lumière. En attendant, nous sommes *déjà* délivrés du pouvoir des ténèbres et, si nous n'avons pas encore été transportés dans le royaume du roi de justice, de paix et de gloire, nous l'avons été dans un royaume infiniment plus grand et plus glorieux, dans celui du Fils de son amour. Déjà nous jouissons en Christ des relations de fils et de tout l'amour du Père qui repose sur lui. Le jour se lèvera bientôt; puissions-nous marcher comme des fils du jour!

La prophétie éclaire la terre ruinée; le soleil de justice éclairera la terre renouvelée. Il n'a pas encore paru, mais déjà nous en connaissons la splendeur, comme Pierre qui la contempla sur la sainte montagne. Mais l'apôtre mentionne encore une autre lumière, celle de l'étoile du matin: «Et que l'étoile du matin se soit levée dans vos coeurs». Si le soleil éclaire la terre, l'étoile du matin a pour domaine le ciel. Elle attire les yeux vers elle-même et vers ces espaces infinis où brille sa pure lumière. L'étoile du matin est un astre gracieux et plein d'une fraîcheur merveilleuse. Il est levé bien avant l'aube, et celui qui veille toute la nuit a seul le privilège de le voir. L'étoile du matin, c'est le Christ céleste apparaissant aux yeux des siens. Nous ne le voyons pas encore, mais nous sommes au moment précis où il va paraître; car «la nuit est fort avancée, et le jour s'est approché» (Romains 13: 12). Déjà l'étoile s'est levée dans nos coeurs, déjà l'espérance céleste occupe nos pensées et remplit nos affections, et cette espérance c'est notre Sauveur en personne.

Au chapitre 2, versets 26-28 de l'Apocalypse, nous retrouvons le royaume et l'étoile du matin réunis. Dans ce passage, le Saint Esprit n'indique pas, comme en 2 Pierre 1, à ceux qui réalisent ici-bas la vie qu'ils ont reçue de Dieu, la porte d'entrée du royaume. Mais c'est Jésus lui-même, qui offre à celui qui vaincra, *une même part avec lui dans le gouvernement de son royaume*. «Et celui qui vaincra et qui gardera mes oeuvres jusqu'à la fin, — je lui donnerai autorité sur les nations, et il les paîtra avec une verge de fer, comme sont brisés les vases de poterie, selon que moi aussi j'ai reçu de mon Père». C'est au Seigneur Jésus Christ, au fils de l'homme, déclaré Fils de Dieu, que ces choses sont données au Psaume 2: «Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et, pour ta possession, les bouts de la terre; tu les briseras avec un sceptre de fer, comme un vase de poterie, tu les mettras en pièces» (voyez

Apocalypse 19: 15). Nous partagerons le gouvernement, nous paîtrons les nations avec lui. Pas un homme n'osera s'élever contre le Christ, sans être immédiatement brisé par lui.

Le Seigneur ajoute: «Et je lui donnerai l'étoile du matin». Voilà bien plus que le royaume et le gouvernement; bien plus même qu'une espérance céleste dans le cœur; c'est l'astre, c'est l'étoile du matin, c'est la personne elle-même, qu'on possède. C'est comme si nous l'entendions nous dire: Je me donnerai moi-même à vous dans le ciel, ayant le même caractère dans lequel je suis venu, pour vous revêtir de ma grâce et de ma beauté célestes; je serai votre part précieuse en haut, avant que je sois manifesté au monde!

Pour obtenir une telle part, ne vaut-il pas la peine de lutter sans cesse et de vaincre; de contredire, sans nous lasser, par toute notre vie, les principes sataniques qui régissent le monde? Cette part nous est présentée ici comme récompense. A ceux qui vaincront il donnera le royaume, mais ils l'auront Lui, lui-même, comme leur part spéciale dans le repos et dans la béatitude des lieux célestes!

Nous retrouvons une troisième fois le royaume et l'étoile du matin (Apocalypse 22: 16). Ici, nous voyons les bénédictions s'étendre et s'élever encore, acquérir enfin une intimité que n'atteignent pas les passages qui précèdent. Un cri se répète le loin, de ce chapitre: «Je viens bientôt». Dans le passage qui nous occupe, le Seigneur se présente d'abord comme venant en sa dignité de roi. Il est «la racine et la postérité de David». Il est la source, aussi bien que l'héritier de toutes les grâces assurées à l'Oint de l'Eternel; ces grâces du royaume, il veut les dispenser aux siens comme récompense. Il déclare bienheureux ceux qui gardent les paroles de la prophétie de ce livre (verset 7). Il déclare encore bienheureux ceux qui lavent leurs robes, ceux qui ont eu recours au sang de l'Agneau, comme à leur unique source de purification (verset 14). Mais dans ce chapitre, il ne leur donne pas seulement, comme au chapitre 2, le gouvernement de la terre et des nations; il les introduit dans la région la plus élevée du royaume, il leur octroie la sphère céleste. Entrer dans la cité, avoir droit à l'arbre de vie du Paradis de Dieu, se nourrir de ses fruits, telle est leur part; le fleuve d'eau vive sortant du trône de Dieu et de l'Agneau, les rafraîchit éternellement; leur privilège est de le servir dans sa gloire, de voir sa face; ils manifestent publiquement et pleinement ses perfections, en portant son nom sur leurs fronts. Ils sont dans la pleine lumière du soleil d'éternité ils règnent aux siècles des siècles! (22: 1-5).

Avenir glorieux, nous allons t'atteindre! Serions-nous donc tentés de suivre d'autres chemins que le seul chemin qui y conduit? Comptons sur la grâce, soyons fidèles, combattons le bon combat, achevons la course, gardons la foi, et ces choses seront à nous pour toujours.

Jésus ajoute: «Je suis l'étoile *brillante* du matin». Par ce seul mot, il se dépeint lui-même à nous, comme lui seul peut se dépeindre. Au chapitre 2 de l'Apocalypse, il est notre part *dans le ciel* avant d'être manifesté au monde. Ici, il se présente devant nos yeux, dans sa splendeur personnelle, comme celui qui vient. Comme jadis Isaac va au-devant de Rebecca, il vient au-devant de son Epouse. Il n'envoie pas de messenger pour nous chercher, non pas même le chef des anges; il vient lui-même. Peut-il nous donner une plus grande preuve de son amour? Il

n'est pas encore présent, mais il vient. Et nous, disons-nous comme Rebecca: «J'irai»? Sommes-nous partis à sa rencontre? Le Saint Esprit, notre Eliézer, nous parle de lui tout le long de la route, faisant appel à nos affections pour notre Epoux. Prêtons-nous une oreille attentive à tout ce qu'il nous rapporte de lui? S'il en est ainsi, nous répondrons de tout notre coeur à ce cri, lointain d'abord, qui de plus en plus se rapproche: Je viens bientôt, oui, je viens bientôt. Viens, dit l'Epouse, d'accord avec son Eliézer qui le connaît, lui, si bien. Amen; viens, Seigneur Jésus!

Un Christ venant dans son royaume fait appel à notre conscience; l'Etoile du matin s'adresse à notre coeur. Ne négligeons ni l'un, ni l'autre. Dans les deux cas, il s'agit de lui. Aimons à la fois, son apparition et sa venue; il nous trouvera quand il viendra, tels qu'il désire nous avoir, et son coeur en sera satisfait!

3. «Je viens bientôt»

(Apocalypse 22)

Si l'Apocalypse est un livre de jugements, la *venue du Seigneur* qui les exécutera, en est proprement le sujet principal. Une des premières paroles du 1^{er} chapitre est: «Voici, il vient avec les nuées». A divers titres, les chapitres 2 et 3 sont remplis de sa venue. «Je viens à toi et j'ôterai ta lampe de son lieu», dit-il à Ephèse. Et à Pergame: «Je viens à toi promptement, et je combattrai contre eux par l'épée de ma bouche (*)». Il dit aux saints de Thyatire: «Ce que vous avez, tenez-le ferme jusqu'à ce que je vienne». A Sardes: «Je viendrai sur toi comme un voleur, et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai sur toi». A Philadelphie enfin: «Je viens bientôt; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne».

(*) Les deux citations qui précèdent ont, il est vrai, un caractère très général.

Les chapitres 4 à 11, nous décrivent les préparatifs de sa venue, jusqu'à ce que ces mots retentissent: «Le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ est venu», et: «Nous te rendons grâces, Seigneur,... de ce que tu as pris ta grande puissance, et de ce que tu es entré dans ton règne». Au chapitre 19, nous le voyons sortir du ciel, monté sur un cheval blanc, et venant pour juger et combattre en justice. Enfin, au chapitre 22, nous entendons ce cri: «Je viens bientôt».

La lecture de ces nombreux passages nous prouve qu'il vient de deux manières absolument distinctes: en *grâce* ou en *jugement*. C'est de la dernière que l'Apocalypse nous entretient avant tout. Or pourquoi vient-il comme juge? Parce que l'Eglise responsable (ou la chrétienté), le monde (ou ceux qui «habitent sur la terre»), et le peuple juif, sont dans une telle condition, qu'il ne reste au Seigneur, après tant de longue patience, qu'à les frapper dans sa colère. Nous trouvons donc dans le livre de l'Apocalypse, la ruine complète de l'homme amenant le jugement de Dieu par la venue de Christ, tandis que sa venue en grâce n'y comprend qu'un petit nombre de passages. Le livre tout entier se résume, au chapitre 22, par ce cri pressant répété trois fois: «Je viens bientôt».

Il vient, avons-nous dit, en grâce ou en jugement, pour le bonheur ou pour le malheur.

C'est pour le bonheur, au verset 7: «Voici, je viens bientôt. *Bienheureux* celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre».

Que signifient ces mots: «Garder les paroles de la prophétie»? C'est mettre en pratique, c'est réaliser les deux grandes vérités dont nous venons de parler, la ruine de l'homme et le jugement de Dieu, les réaliser par une sainte séparation de ce qui doit être jugé. C'est aussi vivre en vue de la prochaine apparition de Celui auquel nous appartenons. Le premier cri: «Je viens bientôt», s'adresse proprement aux croyants qui traverseront les événements de l'Apocalypse, aux 144 000 scellés d'entre les Juifs et à l'immense multitude sauvée d'entre les nations (chapitre 7). Il vient bientôt pour eux, afin de les introduire dans la béatitude de son royaume. Mais l'Eglise aussi, peut s'appliquer cette promesse de Christ, elle aussi doit garder les paroles de la prophétie de ce livre; elle aussi doit aimer l'apparition du Seigneur.

Au verset 10, l'ange parle au prophète: «Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre; le temps est proche». Il n'en est plus aujourd'hui, il n'en sera plus désormais, comme au temps de Daniel auquel il fut dit: «Et toi, Daniel, cache les paroles et scelle le livre jusqu'au temps de la fin» (Daniel 12: 14). Ici, le livre n'est point scellé, car le temps est proche. Dieu veut que l'écrit prophétique soit grand ouvert, que chacun puisse en prendre connaissance. Sans doute, le monde ne peut le comprendre, et quand on le lui présente en disant comme Esaïe: «Lis ceci, je te prie»; il répond: «Je ne puis, car il est scellé», ou bien: «Je ne sais pas lire». Mais pourquoi les chrétiens même, disent-ils: «Ce livre est obscur, et je n'y comprends rien?» Et cependant ce livre n'est pas scellé. Pourquoi donc ne le comprennent-ils pas? Cela vient de ce que l'on ne garde pas la prophétie, et c'est notre mondanité qui nous en empêche; cela vient encore de ce que la venue du Seigneur n'occupe pas de place dans nos coeurs, et n'a que peu d'intérêt pour nous.

Frères, le temps est proche, si proche que le moment vient où il ne sera plus possible de rien changer à l'état moral et à la destinée des hommes. Ils sont déjà comme sur la plateforme de l'échafaud; un instant encore, et leur tête sera placée sous le couteau, attendant le coup fatal. Alors il sera trop tard pour s'amender. «Que celui qui est injuste, commette encore l'injustice; et que celui qui est souillé, se souille encore; et que celui qui est juste, pratique encore la justice; et que celui qui est saint, soit sanctifié encore».

Le Seigneur vient, il est si proche, qu'il trouvera chacun de nous dans sa condition actuelle et définitive. Alors pour les injustes et les souillés retentira cette parole: «Il est trop tard!» — Qu'il est terrible pour ceux-là, ce mot: «*Je viens bientôt*, et ma récompense est avec moi, pour rendre à chacun selon que sera son oeuvre» (verset 12).

Ce second: «Je viens bientôt», sonne comme le glas de l'agonie des pécheurs.

Le troisième: «Je viens bientôt» (verset 20), s'adresse à l'Epouse qui veille en attendant son Seigneur. Elle est comme une sentinelle, les yeux fixés, non pas sur la terre encore ensevelie dans les ténèbres, mais sur le ciel, pour y voir paraître l'astre avant-coureur du jour.

Comment l'Épouse ne tressaillirait-elle pas à ce cri? Hélas! combien de chrétiens n'y ont pas même répondu! Combien d'entre eux répondent à tout ce qui les sollicite sur la terre, tandis que la venue du Seigneur les laisse indifférents. Frères, entendez-vous ce cri: «Je viens bientôt»? Que celui qui entend, dise: «Viens». Ames travaillées, âmes malheureuses, avez-vous soif de choses meilleures? «Que celui qui a soif, vienne». Vous tous auxquels s'adresse la Parole aujourd'hui, venez, achetez sans aucun prix: «Que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie!»

A la voix de Jésus se déploie dans le cœur de l'Épouse, le cycle entier des saintes affections: celles qui naissent de la conscience du lien qui l'unit à l'Époux; le besoin d'attirer à Christ le cœur de tous les saints; enfin ses désirs pour les âmes altérées qui ne sont pas encore venues à la source rafraîchissante.

Bien-aimés, que ce soient aussi nos désirs et nos joies jusqu'à ce qu'il vienne!

4. La conversion et la venue du Seigneur

(1 Thessaloniens 1; 2: 13)

On est bien embarrassé de nos jours, lorsqu'on désire se rendre compte de l'état réel des âmes. La chrétienté professante est remplie de personnes qui n'approuvent pas le rationalisme et l'incrédulité modernes, qui disent accepter l'Écriture et les vérités qu'elle contient comme la parole de Dieu, qui professent avoir reçu Christ et connaître la croix. Ces personnes vont chaque dimanche écouter un prédicateur plus ou moins fidèle, plus ou moins persuasif et éloquent; elles sortent de là plus ou moins édifiées ou satisfaites. Elles comparent aisément les mérites respectifs de ceux qui leur parlent... Tout cela ne fait pas que l'on soit un chrétien. Il y a une différence fondamentale entre l'état de ces âmes et celui des Thessaloniens. L'apôtre Paul dit à ceux-ci: «Nous rendons sans cesse grâces à Dieu de ce que, ayant reçu de nous la parole de la prédication qui est de Dieu, vous avez accepté, non la parole des hommes, mais (*ainsi qu'elle l'est véritablement*) la parole de Dieu». La puissante parole de l'apôtre, l'excellence de sa prédication, le mérite de celui qui leur parlait, et certes Paul avait à un haut degré toutes ces qualités, n'était pas ce qui les avait attirés. En l'entendant ils avaient, *par la foi*, reçu sa parole, comme la véritable parole de Dieu. D'emblée, ils eurent à faire d'une manière vivante avec Dieu et non avec l'homme.

L'évangile avait sans doute été accompagné au milieu d'eux d'actes de puissance (1: 5), des signes qui caractérisaient alors l'action apostolique, mais l'autorité divine de cette Parole avait été démontrée d'une tout autre et bien plus merveilleuse manière, car l'apôtre ajoute: «Laquelle aussi *opère* en vous qui croyez». Cette autorité avait été démontrée par les fruits que la Parole avait produits dans leur cœur. Or voilà ce qui manque et manquera toujours à un simple professant.

Le premier de ces fruits, c'est que la Parole les avait remplis de joie, non pas de la satisfaction passagère d'avoir entendu un discours édifiant, mais de la joie de l'Esprit Saint (1:

6). Ainsi pour eux, la Parole était de Dieu, leur foi l'avait saisie comme telle, et l'Esprit Saint qui la leur apportait, les avait remplis de joie en l'entendant.

Les saints de Thessalonique n'en étaient pas restés là. Immédiatement cette Parole avait opéré en eux un autre fruit, la conversion. Ils s'étaient «tournés des idoles vers Dieu»; ils avaient abandonné leur religion, pour servir Celui qu'ils avaient appris à connaître par sa Parole, le Dieu vivant et vrai (en contraste avec des idoles qui n'étaient que mensonge), «et pour attendre des cieux son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient».

Ainsi, le but de leur conversion était atteint. Serviteurs du vrai Dieu, ils s'étaient immédiatement mis à attendre des cieux le Seigneur Jésus; non pas comme juge, remarquez-le bien, mais comme Sauveur, comme Celui dont le caractère est de nous délivrer de la colère à venir. Dès leur conversion, ces chrétiens, tout ignorants qu'ils fussent encore, avaient une espérance, celle de la venue prochaine de Christ. Ce qui était futur pour eux, c'était la colère qui ne pouvait nullement les atteindre, puisque la venue du Seigneur devait les en abriter.

Cher lecteur chrétien, le but de ta conversion, de ce qui constitue *le premier pas* de ta carrière chrétienne, ce but est-il atteint? As-tu abandonné tes idoles d'autrefois, quand tu étais dans la chair, pour servir le vrai Dieu et pour attendre du ciel son Fils ressuscité? Et si tu ne l'as pas fait, si tu n'attends pas Jésus du ciel, quel nom faut-il donner à ton christianisme?

Remarquez bien, lecteur, que ces Thessaloniens n'étaient pas des chrétiens avancés, très instruits de la doctrine. C'étaient de petits enfants en Christ, fort ignorants même quant aux détails de la venue du Seigneur. Cette épître nous le prouve, car l'apôtre leur écrit pour les éclairer sur ce sujet. Ils en savaient beaucoup moins que nous, qui avons sur la venue de Christ l'enseignement complet de la Parole. Ils n'auraient pu dire comment Il viendrait, comment nous serions enlevés à sa rencontre, ce qui arriverait à leurs frères endormis dans le Seigneur. Mais nous qui savons toutes ces choses, attendons-nous Jésus comme eux? Remarquons encore que leur espérance n'avait pas été un enthousiasme de la première heure. A travers mille difficultés, ils avaient persévéré dans cette attente. Le monde haïssait, méprisait, persécutait ces chrétiens, mais leur rendait témoignage. Le monde disait qu'ils avaient abandonné leur ancienne religion pour en suivre une nouvelle, dont le trait principal était d'attendre du ciel celui qu'ils appelaient leur Sauveur. Leur marque distinctive dans le monde entier était cette espérance, cette chose folle et ridicule aux yeux des hommes. Et comment le monde savait-il que les Thessaloniens servaient Dieu et attendaient le Seigneur? Non par ce qu'ils *disaient*, mais par ce qu'ils *faisaient*. Leur vie était caractérisée par un ensemble d'actes qui provenaient manifestement de la foi, par un travail incessant qui avait l'amour pour motif, et par une patience remarquable au milieu de dures persécutions, patience qui avait pour cause cette bienheureuse espérance de notre Seigneur Jésus Christ (1: 3).

Tout était réalité dans la vie des Thessaloniens. Ils ne pouvaient rencontrer que souffrance, dans un monde dont tout ce qu'ils possédaient par la grâce les avait séparés

désormais, mais ils le traversaient pleins de joie, servant Dieu, attendant à chaque instant des cieux leur Sauveur, remplis de foi, d'amour, de patience; glorifiant ainsi chaque jour le Dieu et Père auquel le Sauveur les avait amenés. Et maintenant, je le demande, ce tableau est-il un portrait ressemblant de ce que nous sommes?

5. L'attente du Seigneur et la vie chrétienne

(1 Thessaloniens 3: 10-13)

Nous avons déjà montré que l'attente du Seigneur ne caractérisa pas les Thessaloniens seulement à leur conversion. La persécution qui suivit leur fournit l'occasion de manifester la patience de leur espérance. Paul lui-même, quoique vieilli dans la carrière, et bien qu'il fût un père, et non pas un petit enfant dans la foi, avait toujours marché, comme eux, dans l'activité du «premier amour», et les années n'avaient pas affaibli la fraîcheur de sa vie chrétienne. Le chapitre 2 nous présente l'apôtre dans son «oeuvre de foi», dans son «travail d'amour» (nous y reviendrons), enfin dans sa «patience d'espérance», car lorsque Satan cherchait à entraver son ministère (versets 17-20), il avait devant les yeux la venue du Seigneur et savait qu'il trouverait alors, et alors seulement, la rémunération de son service. «Quelle est», leur dit-il, «notre espérance, ou notre joie, ou la couronne dont nous nous glorifions? N'est-ce pas bien vous, devant notre Seigneur Jésus, à sa venue?» (2: 19). Ainsi la venue du Seigneur, qui réglait toute la conduite de ces petits enfants dans la foi, exerçait aussi son influence bénie sur tout le ministère du grand apôtre des gentils. Etant ensemble de la même famille, et en ayant les caractères, ils possédaient, malgré des mesures de connaissance bien diverses, le même secret de la vie chrétienne. Leur christianisme était fort simple: connaissant et aimant personnellement le Seigneur, ils vivaient dans son attente journalière.

Le passage qui fait le sujet principal de cette méditation (3: 10-13), nous montre que la foi des Thessaloniens courait quelques dangers. Ici, «la foi» n'est pas seulement l'acceptation du témoignage de Dieu quant à l'oeuvre de Christ, car reçue dans le coeur, cette foi est complète; mais la foi est aussi l'ensemble de la doctrine chrétienne reçue par la foi, et à ce point de vue, il y manquait quelque chose (voyez verset 10). Toute l'instruction de cette épître prouve que les détails de leur espérance leur faisaient encore défaut. Satan cherchait à mettre cette lacune à profit. On voit, au chapitre 4, qu'ils étaient en danger d'être «affligés comme les autres qui n'ont pas d'espérance» et, dans la 2^e épître, que l'Ennemi avait réussi en quelque mesure à leur enlever leur attente. Il leur insinuait que «le jour du Seigneur était là» (2: 2) (c'est-à-dire le jour du jugement), puisqu'ils traversaient des tribulations; qu'ils pouvaient donc s'être trompés en attendant Jésus, venant du ciel pour les délivrer de la colère à venir.

Le fait est que les chrétiens qui ne sont pas familiers avec la venue du Seigneur, courent le risque de tomber dans les pièges du tentateur, et ainsi de rendre vain tout le travail de l'Esprit de Dieu pour eux (1 Thessaloniens 3: 5). Si nous perdons la connaissance de l'espérance chrétienne, notre âme est en danger de perdre aussi d'autres vérités élémentaires

qui sont à la base de la foi. La question: «Où est la promesse de sa venue?» sert de fondement au matérialisme des moqueurs de la fin (2 Pierre 3: 4). Mais cette attente de Christ qui influe sur notre service et importe à notre foi, agit encore sur d'autres éléments de notre vie chrétienne. On peut même affirmer qu'elle n'est étrangère à aucun des éléments de cette vie. C'est ainsi qu'au chapitre 3 de notre épître, l'apôtre ne peut parler de la sainteté sans introduire la venue du Seigneur:

«Quant à vous, que le Seigneur vous fasse abonder et surabonder en amour les uns envers les autres et envers tous, comme nous aussi envers vous, pour affermir vos coeurs sans reproche, en sainteté, devant notre Dieu et Père en la venue de notre Seigneur Jésus avec tous ses saints».

Arrêtons un peu notre attention sur ce passage. Nous y voyons que Paul désirait pour les saints de Thessalonique un exercice surabondant de l'amour fraternel et cela, non seulement dans le cercle restreint de leurs relations chrétiennes, mais «envers tous (*)». Que ne rencontre-t-on aujourd'hui cet amour qui déborde envers tous les membres de Christ! Combien souvent l'on traite en étrangers (comme s'ils n'étaient pas des frères), les enfants de Dieu avec lesquels on ne marche pas! Combien souvent l'amour est remplacé par une sorte de camaraderie, joignant ensemble les membres de chacune des sectes diverses qui divisent la pauvre Eglise du Seigneur!

(*) Il n'est pas dit ici: «Envers tous les hommes», quoique cela aussi soit vrai (Conf. 5: 15).

L'apôtre avait été, sous les yeux des Thessaloniciens, un modèle de cet amour dont il parle. Il pouvait leur dire en toute vérité: «Comme nous aussi envers vous», car il le leur avait prouvé. «Comme une nourrice chérit ses propres enfants, ainsi, vous étant tendrement affectionnés, nous aurions été tout disposés à vous communiquer non seulement l'évangile de Dieu, mais aussi nos propres vies, parce que vous nous étiez devenus fort chers». Son travail au milieu d'eux avait été le vrai «travail d'amour»: «Car vous vous souvenez, frères, de notre peine et de notre labeur; c'est en travaillant nuit et jour, pour n'être à charge à aucun de vous, que nous vous avons prêché l'évangile de Dieu» (2: 7-9).

L'exercice de l'amour fraternel a des conséquences infiniment précieuses pour l'état de nos âmes; on le voit dans ces paroles de l'apôtre: «Pour affermir vos coeurs *sans reproche*, en *sainteté*, devant notre Dieu et Père». Ces deux choses, avec l'amour qui en est la source, caractérisent la personne de Christ: Il est *amour*; il est le *Saint*; il est *irréprochable*, lui qui «n'a jamais rien fait qui ne se dût faire».

Ces choses dépeignent aussi notre position actuelle en Christ. Dieu qui nous voit en lui, nous voit nécessairement tels que lui: «Il nous a élus en lui, avant la fondation du monde, pour que nous fussions *saints* et *irréprochables* devant lui en *amour*».

Elles dépeignent encore notre condition future: «Pour vous présenter *saints* et *irréprochables* et *irrépréhensibles* devant lui» (Colossiens 1: 22). «Le Christ a *aimé* l'assemblée... afin que lui se présentât l'assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût *sainte* et *irréprochable*» (Ephésiens 5: 27).

Mais un chrétien ne peut se borner à savoir qu'il est parfait en Christ, et qu'il sera parfait dans la gloire. Ayant la vie divine, il cherchera à réaliser ici-bas les caractères qu'il possède. C'est pourquoi, nous retrouvons encore ces mots, quand il est question de notre *marche* ici-bas. Telle fut avant tout la marche de l'apôtre: «Vous-mêmes, vous êtes témoins, et Dieu aussi, combien nous nous sommes conduits *saintement, et justement, et irréprochablement*, envers vous qui croyez, ainsi que vous savez, comment nous avons exhorté chacun de vous, comme un père ses propres enfants» (1 Thessaloniens 2: 10). Son amour pour eux avait été la source de sa conduite envers eux. Telle devait être aussi la marche des Philippiens. L'apôtre leur écrit: «Je demande ceci dans mes prières, que votre amour abonde encore de plus en plus,... afin que vous soyez *purs* et que vous ne *bronchiez pas* jusqu'au jour de Christ» (Philippiens 1: 9, 10).

Cette vérité quant à notre marche chrétienne est de toute importance. Souvenons-nous que *notre sainteté pratique découle de notre amour*, et que la première n'existe pas où le second est absent. L'amour fraternel nous lie à la famille de Dieu et nous sanctifie, en nous séparant nécessairement de ce qui n'est pas né de lui. Dès lors nous ne pourrions aimer ou cultiver ce que le monde recherche, et nous trouverons notre plaisir aux choses célestes avec ceux qui les connaissent et les aiment. Lorsque l'amour fraternel s'affaiblit et que le chrétien n'y abonde plus, un certain vide se produit dans le cœur: le monde y trouvant une place à occuper, se hâte d'en profiter; il s'introduit d'abord tout doucement, secrètement pour ainsi dire, mais bientôt il règne en maître, et la sainteté, la séparation pratique pour Dieu, finit par n'être plus qu'un mot vide de sens.

Revenons maintenant à notre passage: «Pour affermir vos cœurs sans reproche en sainteté devant notre Dieu et Père». Ici, il ne s'agit pas proprement de notre marche, comme en Philippiens 1: 9, 10, mais de *l'état de nos cœurs*. L'exercice de l'amour fraternel affermit les cœurs des fidèles dans un état irréprochable et dans la sainteté devant Dieu, en leur donnant l'heureuse conscience de ces choses. Mais comment pourraient-ils se contenter de la manière dont ils représentent Christ ici-bas? Ce serait arriver en fin de compte à être satisfaits d'eux-mêmes, et se livrer à la dangereuse illusion qu'il est possible d'atteindre la perfection pratique dans ce monde. C'est pourquoi l'apôtre ajoute: «*en la venue de notre Seigneur Jésus, avec tous ses saints*». Nous ne trouverons la perfection de ces choses qu'à la venue du Seigneur, mais soutenus par cette espérance, nous les réalisons plus complètement en attendant d'un moment à l'autre leur pleine réalité. Les yeux fixés sur Jésus, nous nous efforçons d'être déjà trouvés par lui tels que nous serons quand il viendra avec tous ses saints.

Je ne puis, je ne dois pas avoir une mesure de sainteté inférieure à celle-là. Comment ne pas marcher dans l'amour, quand je pense que le Seigneur Jésus va nous introduire tous ensemble avec lui devant Dieu le Père? Alors l'échange d'amour entre Christ et nous, entre nous et Dieu, sera complet et remplira éternellement la maison du Père de son parfum! Comment ne pas vivre dans la sainteté, si nous attendons d'un moment à l'autre sa venue, où le caractère de «tous les saints» répondra parfaitement au sien!

Je ne pense pas que la venue du Seigneur soit ici la manifestation de Jésus Christ avec tous ses saints *devant le monde*. Ce passage nous les présente dans l'acte de venir, mais comme se trouvant encore «devant notre Dieu et Père». La première étape de notre voyage céleste est notre rencontre avec lui, «sur les nuées en l'air»; la seconde, son arrivée avec nous dans la maison du Père et en sa présence. C'est de là que nous sortons avec lui pour être manifestés devant le monde. C'est là que nous serons enfin ce que nous resterons toujours, *saints, irréprochables en amour, comme lui*; que nous serons non plus seulement *en Christ*, mais avec Christ et semblables à lui. C'est dans ce caractère qu'il présentera l'assemblée à son Père, comme il se la présentera à lui-même.

L'attente du Seigneur est donc le ressort, la force, l'encouragement de la sainteté quant à l'état de nos coeurs et à notre marche. Aussi, pouvons-nous répéter avec l'apôtre les précieuses paroles qui terminent cette épître: «Or le Dieu de paix lui-même vous *sanctifie* entièrement; et que votre esprit, et votre âme, et votre corps, tout entiers, soient conservés *sans reproche* en la venue de notre Seigneur Jésus Christ. Celui qui vous appelle est fidèle, qui aussi le fera». Amen.

Nous avons montré que la sainteté ne peut être séparée de l'amour qui en est le point de départ; ni de la venue du Seigneur qui en est le point d'arrivée. Cette venue influe de même sur toutes les autres qualités chrétiennes, la pureté, la sobriété, la justice, la piété (1 Jean 3: 3; Tite 2: 11-13). Telle sera notre conduite, si nous attendons «la bienheureuse espérance».

Disons encore quelques mots de l'influence que la venue du Seigneur exerce sur nos *sentiments*. Je ne parle pas de nos *affections* et de notre *joie*, qui sont pour ainsi dire inhérentes à l'attente du Sauveur. Le connaître, c'est l'aimer; l'aimer, c'est le désirer et se réjouir de sa venue. Mais je fais allusion à ce qui nous est dit en Philippiens 4: 5: «Que votre *douceur* soit connue de tous les hommes; le Seigneur est proche». Ici, la *douceur* est «le caractère d'un homme qui n'insiste pas sur ses droits». Moralement, nul n'est autorisé à les violer, à s'emparer, par exemple, de ce qui est mien, à me chasser de chez moi, à me priver de ma famille, de ma liberté, etc. Le Seigneur lui-même avait des droits ici-bas; il était roi et né pour cela; il pouvait réclamer comme étant à lui le pouvoir, la possession de toutes choses, les plus hautes dignités, l'hommage de tous. Mais a-t-il revendiqué ses droits? Non! il s'est laissé accuser à tort, juger d'une manière inique, et il n'a pas protesté. Il s'est vu ravir sa royauté, son héritage, sa dignité, sa liberté, sa vie — et il n'a pas ouvert la bouche. Il a été comme une brebis muette devant celui qui la tond.

Et nous, chrétiens, agissons-nous de même? La moindre atteinte à nos droits nous exaspère. On nous fait tort, et cela nous paraît si peu supportable que nous en appelons au monde lui-même pour nous venger de notre adversaire. Nous oublions ce précepte: «Que votre douceur soit connue de tous les hommes». Ou plutôt, nous oublions le moyen de le réaliser. «Le Seigneur est proche!» Comment insister sur mes droits, lorsque j'attends la venue prochaine, immédiate, du Seigneur? Je puis les abandonner aux mains des hommes qui me les arrachent, j'ai mieux à attendre; car je vais partager sa gloire céleste avec lui. Quelle folie ce serait, de vouloir établir mes droits et les faire reconnaître au milieu d'un monde que je

vais quitter dans un instant! Le Seigneur revendiquera plus tard mes droits dans son royaume terrestre, comme les siens propres mais en attendant je les abandonne; l'Ennemi ne me les aura pas ravis pour longtemps.

L'apôtre ajoute «Ne vous inquiétez de rien». C'est comme si les mots: «le Seigneur est proche», reliaient ce qui précède à ce qui suit. L'attente du Seigneur me fait aussi bien abandonner mes droits que déposer tout souci. M'inquiéterai-je d'aujourd'hui, de demain, des circonstances difficiles, des obstacles suscités par Satan, de l'état de l'Eglise, de la ruine du témoignage? L'Esprit répond: «De rien». A quoi bon s'inquiéter? le Seigneur vient mettre fin à toutes ces choses. N'allez pas croire que ce soit de l'indifférence; le chrétien ne peut être indifférent au mal: «mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu, par des prières et des supplications avec des actions de grâces». Les difficultés, les soucis, les angoisses poussent l'âme à la dépendance, à la prière, à la confiance; elle remet tout à Dieu, et sa paix garde notre cœur.

D'autres passages nous montrent la consolation que la venue du Seigneur apporte aux âmes en deuil (1 Thessaloniens 4: 13-18), l'encouragement dont elle comble les cœurs troublés et craintifs (Jean 14: 1-3), la patience qu'elle communique dans les difficultés: «Et nous aussi, usons de patience, affermissons nos cœurs, car la venue du Seigneur est proche!» (Jacques 5: 7, 8).

6. La venue du Seigneur et la résurrection des saints

(1 Thessaloniens 4: 13-18)

Les Thessaloniens, bien qu'ils fussent de petits enfants dans la foi, avaient néanmoins reçu dès l'origine un grand nombre de vérités importantes. Cette première épître fait continuellement allusion aux choses qu'ils connaissaient déjà. «Vous savez», ce mot typique de toutes les lettres apostoliques pour désigner la connaissance chrétienne, revient souvent dans ces chapitres. Ainsi, pour ne pas sortir de notre sujet, les Thessaloniens «savaient eux-mêmes parfaitement que le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit» (5: 2). Très au fait des temps et des saisons dont la prophétie nous entretient, ils n'avaient pas besoin qu'on leur écrivît ces choses, mais sur un point particulier, ils étaient «dans l'ignorance»; ils ne savaient pas ce que deviendraient, à la venue du Seigneur, ceux des leurs qui s'étaient endormis. Quand un de leurs frères était enlevé par la mort, ils étaient profondément affligés et semblaient ne pas conserver pour les saints endormis, l'espérance qu'ils avaient pour eux-mêmes (verset 13).

Nous n'avons pas lieu de supposer qu'ils eussent le moindre doute sur le bonheur des âmes de ceux qui s'étaient endormis au Seigneur. Certes, ils n'auraient pas été chrétiens s'ils avaient mis ce bonheur en question; mais eux, qui se réjouissaient à chaque instant d'être enlevés auprès du Seigneur sans passer par la mort, estimaient que les saints endormis éprouvaient une perte du fait de leur départ. Ils pouvaient penser, qu'eux Thessaloniens, qui

allaient être enlevés auprès du Seigneur, à sa venue, devanceraient avec des corps transmués et incorruptibles, ceux qui étaient morts en Christ, et que ces derniers ne les rejoindraient peut-être que plus tard, à la résurrection des justes. L'état de l'âme après la mort n'étant pas dans leurs pensées l'état définitif, ils estimaient que leurs frères endormis seraient privés d'un avantage, alors qu'eux auraient, depuis longtemps peut-être, atteint la perfection (*). Au reste, leurs craintes, fruit de leur ignorance, montraient combien le premier amour était vivant dans leur coeur, car ils étaient plus affectés de la prétendue perte éprouvée par leurs frères, qu'occupés de leur propre gain.

(*) Ce sont du moins les conclusions que l'on peut tirer de la lecture attentive de ce passage.

Sur tous ces points, l'apôtre leur donne l'enseignement clair et précis de la parole de Dieu. Il commence par leur montrer que le sort des saints endormis ne peut se séparer de celui de Christ. «Si nous croyons que Jésus mourut et qu'il est ressuscité, de même aussi, avec lui, Dieu amènera ceux qui se sont endormis par Jésus» (verset 14). Jésus Christ est entré dans le domaine de la mort, mais pour la vaincre; il est sorti en résurrection de ce lieu dont il a brisé les portes. Il a fait cela pour nous, et l'a fait si complètement, que désormais notre passé, notre présent et notre avenir sont liés aux siens. Nous sommes morts avec lui, ressuscités avec lui, quant à l'état de nos âmes; il reste encore, si nous nous endormons, la résurrection de nos corps. A quel moment aura-t-elle lieu? C'est ce que les Thessaloniens devaient apprendre. L'apôtre leur montre d'abord que les saints endormis, Dieu les amènerait avec Christ, qu'ils ne pouvaient pas plus être séparés de lui à sa venue qu'ils ne l'étaient dans sa mort et sa résurrection. Ensuite, par la parole du Seigneur, il leur dévoile un mystère qui ne leur avait pas encore été révélé, c'est qu'à la venue du Seigneur, eux les vivants ne *devanceraient aucunement* ceux qui s'étaient endormis. La résurrection de ces derniers prendrait place alors, et aurait lieu *premièrement*, puis viendrait la transmutation des saints vivants. *La première résurrection se lie donc à la venue du Seigneur pour enlever les saints*. C'est à ce moment-là que la victoire de Christ sur la mort est confirmée, et qu'il en récolte pleinement *les fruits*. Par la résurrection de Christ, la mort était *vaincue et annulée* (2 Timothée 1: 10). Par la résurrection de «ceux qui sont du Christ à sa venue», la mort sera *engloutie en victoire*. Il sera prouvé, d'une manière éclatante, qu'en vertu de l'oeuvre du Sauveur elle n'a conservé aucun pouvoir, même sur le moindre atome de la poussière des saints. Sa proie lui échappe, sans qu'elle en puisse rien retenir. Toutefois la mort elle-même, ce dernier ennemi, ne sera *abolie* (1 Corinthiens 15: 26) qu'au moment où toutes choses ayant été assujetties sous ses pieds, Christ remettra le royaume à Dieu le Père. Alors, au seuil des temps éternels, la mort et le hadès seront jetés dans l'étang de feu (Apocalypse 20: 14).

L'apôtre leur révèle ensuite, que le Seigneur lui-même, descendant du ciel, donnerait le signal du rassemblement des siens et de leur départ, signal transmis par l'archange, et proclamé par la trompette. Le départ s'effectuerait quand tous seraient réunis, les morts en Christ ressuscités étant les premiers au rendez-vous; alors, tous ensemble partiraient à la rencontre du Seigneur sur les nuées, et *ainsi*, dit l'apôtre, «nous serons toujours avec le Seigneur». Quelle consolation dut remplir le coeur des Thessaloniens à l'ouïe de ces choses!

Ce qu'ils avaient jadis encore à apprendre, *nous* le savons maintenant par la parole de Dieu. Il pourrait sembler que, devant une révélation aussi claire, les chrétiens de nos jours devraient attendre journallement le Seigneur. Hélas! il n'en est rien. L'attente du Seigneur ne peut être une chose actuelle, si sa personne elle-même n'a pas de réalité pour l'âme. Les chrétiens pourraient-ils dire aujourd'hui comme l'apôtre: «Nous, les vivants, qui *demeurons* jusqu'à la venue du Seigneur» (4: 15, 17). Il ne dit pas «demeurerons»; car cette venue est pour lui une chose présente, dont le moment peut n'être pas retardé au delà d'une vie humaine. Le chrétien qui réalise son espérance ne s'attend pas à mourir; «Non pas», dit-il, «que nous désirions d'être dépouillés, mais d'être revêtus» (2 Corinthiens 5: 4). Il fallait à Pierre une révélation spéciale pour savoir qu'il mourrait (2 Pierre 1: 14).

Ayant oublié la venue actuelle du Seigneur, on perd aussi de vue l'immense importance de la résurrection. On s'habitue, sinon doctrinalement, du moins (ce qui est plus grave) en pensée, à considérer l'état de l'âme après la mort, comme l'état de perfection définitive pour les chrétiens. On dit d'une âme délogée: «Elle nous a devancés auprès du Seigneur», et l'on n'a pas d'autre espérance que celle d'aller la rejoindre après la mort.

Les Thessaloniens n'étaient pas proprement affligés de la perte qu'ils éprouvaient par le départ des leurs; ils croyaient que ceux qui s'étaient endormis avaient fait eux-mêmes une perte, puisqu'ils ne se trouveraient pas avec eux quand le Seigneur viendrait. Ils étaient affligés à la pensée *qu'eux* devanceraient les saints endormis et seraient, avant eux, rendus semblables à Christ, Ils apprennent ici, non pas que leurs frères les avaient devancés, mais les *devanceraient* à la venue du Seigneur. La mort n'était pas pour eux la fin de la vie chrétienne, et le seul chemin pour entrer dans la béatitude céleste, tandis que, pour beaucoup de chrétiens qui placent la perfection dans l'état de l'âme séparée du corps, la venue du Seigneur c'est la mort, et le: «Viens, Seigneur», signifie: être sur le point de mourir. «Ils nous ont devancés dans le ciel où nous les rejoindrons...» pensée dans le fond étrangère à la révélation chrétienne, quoique bien appropriée à la connaissance d'un saint de l'Ancien Testament (2 Samuel 12: 23). Or l'Écriture nous montre ici que nous ne nous rejoindrons pas dans le ciel, mais que nous, qui *demeurons* en vie ici-bas, serons enlevés avec les saints premièrement ressuscités, pour nous rendre ensemble auprès du Seigneur. Que, dans cet heureux moment, nous nous reconnaissons les uns les autres, je n'en doute pas (les disciples reconnurent bien sur la sainte montagne, Moïse et Elie qu'ils n'avaient jamais vus); mais la «consolation» n'est nullement dans ce fait qui préoccupe si souvent les chrétiens. Elle est dans le fait que nous irons ensemble *à la rencontre du Seigneur*, et que nous serons ainsi toujours *avec le Seigneur*. Perdre la venue du Seigneur comme espérance de l'âme, c'est donc perdre beaucoup plus qu'on ne pense. C'est perdre de vue sa personne; c'est envisager la mort comme fin du croyant; c'est considérer l'état de l'âme après la mort comme l'état définitif du chrétien; c'est oublier la résurrection *d'entre les morts*, ou plutôt la renvoyer au jour de la résurrection *des morts* et du jugement dernier! Que de trésors perdus! Et quand on cherche à réveiller les chrétiens à ce sujet, il ne manque pas d'âmes qui traitent la venue du Seigneur de chose secondaire. Secondaire! quand c'est une vérité à laquelle tout se rattache, et sans laquelle il

n'y a ni espérance, ni consolation véritable, ni assurance, tandis que, pour qui attend le Seigneur, sa venue est le signal de la résurrection, du rassemblement des saints, d'une victoire entière sur la mort, d'une conformité éternelle avec lui!

7. La venue du Fils de l'homme

(Matthieu 24: 32-44; 1 Thessaloniens 5: 1-11)

Ces passages nous présentent un aspect nouveau de la venue du Seigneur: son apparition comme «fils de l'homme», pour juger les *vivants* sur la terre. Apparu autrefois en grâce, pour souffrir, pour être rejeté des Juifs et des nations, puis crucifié, le fils de l'homme, auquel Dieu a «donné tout le jugement», reviendra, et la vengeance qu'il tirera de ses ennemis sera terrible. Matthieu 24: 1-31, décrit les signes prophétiques qui précéderont et accompagneront la venue du Messie, en rapport avec le peuple juif qui l'a rejeté. Ayant déjà montré dans un article précédent l'application pratique de la prophétie à nos consciences, je puis me dispenser d'aborder de nouveau ce sujet. Qu'il suffise de mentionner ici que les «*signes*» de Matthieu 24 n'ont aucun rapport avec le lever de l'étoile du matin, c'est-à-dire avec la venue du Seigneur en grâce, mais qu'ils précèdent l'apparition du Soleil de justice. Il y aura sur la terre, au temps de la fin, un corps de témoins juifs, le vrai Israël, le «Résidu» de la prophétie, qui sera averti par des signes du jugement imminent de ses persécuteurs, et de sa prochaine délivrance. En ce même temps, une innombrable multitude d'entre les nations (non pas hélas! de la chrétienté apostate), sera convertie par «l'Evangile du règne». Ces croyants accepteront pour Seigneur celui qui sera sur le point de paraître comme fils de l'homme, juge et roi, et se soumettront à lui. Ils seront bénis pour avoir écouté et secouru le résidu d'Israël, au temps de sa tribulation (Matthieu 25: 31-46).

Les versets 32-44 du chapitre 24, se rapportent aux disciples juifs de la fin. Le Seigneur leur dit: «Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que cela est proche, à la porte» (verset 33) et: «Cette génération (juive) ne passera point que toutes ces choses ne soient arrivées» (verset 34). Cependant les vérités contenues dans ces versets dépassent de beaucoup la sphère du peuple d'Israël. Quand le fils de l'homme viendra, il ne trouvera le monde changé ni dans son caractère, ni dans ses occupations. Les hommes seront les mêmes qu'aux jours de Noé. «Dans les jours avant le déluge, ou mangeait et ou buvait, ou se mariait et ou donnait en mariage,... et ils ne connurent rien, jusqu'à ce que le déluge vint et les *emporta tous*». Un seul, Noé, le huitième homme de foi, entra dans l'arche avec sa maison et fut «laissé», pour devenir la souche d'une race nouvelle dans un monde purifié par le jugement. Il en sera de même à la fin des temps. Le jugement distinguera les justes des méchants. Ces derniers seront «pris», comme autrefois les hommes iniques, tandis que, pareils au juste Noé, les autres seront laissés.

Mais il importait tout particulièrement au Seigneur, de faire connaître aux disciples qui l'entouraient, l'attitude qu'ils avaient à prendre à l'égard du retour du «fils de l'homme». Ce

serait un retour *inopiné*. Nul ne pouvait en savoir ni le jour ni l'heure, pas même les anges des cieux. Cette connaissance était réservée au Père seul (verset 36). La *proximité* de ce jour se révélerait par des signes (verset 33), mais tous en ignoraient la date. Ce qu'ils devaient savoir, c'est que le fils de l'homme viendrait subitement *comme un voleur* (verset 43). Vous avez donc à veiller, dit le Seigneur, car le voleur vient dans la nuit, et «vous ne savez pas à quelle heure *votre Seigneur* vient». Le fils de l'homme, qui allait surprendre les hommes comme un voleur, n'a pas ce caractère pour les disciples: il est *leur Seigneur*, et c'est lui qu'ils doivent attendre dans une continuelle vigilance.

Ces choses n'intéressent-elles que les disciples juifs? 1 Thessaloniens 5, nous montre qu'elles s'appliquent aussi aux chrétiens. «Mais pour ce qui est des temps et des saisons, frères, vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive». Les Thessaloniens connaissaient par la prophétie les signes de la venue du fils de l'homme, en opposition avec la bienheureuse venue du Fils de Dieu, dont le chapitre 4 les avait entretenus. «Car vous savez vous-mêmes *parfaitement* que le jour du Seigneur vient comme un *voleur dans la nuit*». Les hommes seront atteints par une subite destruction. «Mais vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, en sorte que *le jour* vous surprenne comme un voleur; car vous êtes tous des fils de la lumière et des fils du *jour*; nous ne sommes pas de la nuit ni des ténèbres».

La raison pour laquelle le jugement ne peut nous atteindre, c'est que nous appartenons déjà à ce jour qui est encore à venir, ayant été délivrés du pouvoir des ténèbres et engendrés pour être des fils de lumière. En quoi donc le jour du Seigneur touche-t-il nos consciences? L'Esprit Saint ajoute: «Ainsi donc ne dormons pas comme les autres, mais veillons et soyons sobres; car ceux qui dorment, dorment la nuit, et ceux qui s'enivrent, s'enivrent la nuit; mais nous qui sommes du jour, soyons sobres». Dormir et nous enivrer serait *renier notre caractère de fils du jour*. Nous n'avons que ce motif, mais combien puissant pour veiller et pour refuser toutes les boissons capiteuses par lesquelles le monde et Satan cherchent à endormir nos âmes. Nous appartenons à une autre sphère, à celle de la lumière éternelle!

Nos veilles seront-elles remplies de la crainte que la colère ne nous atteigne nous-mêmes? Nullement, car nous n'avons pas à nous défendre du jugement, mais du monde qui sera jugé: «Revêtant la cuirasse de la foi et de l'amour, et, pour casque, *l'espérance du salut*; car Dieu ne nous a pas destinés à la *colère*, mais à l'acquisition du *salut* par notre Seigneur Jésus Christ». La foi et l'amour nous rendent invulnérables aux coups de Satan et du monde, en nous attachant à Dieu, à Christ, à tout ce qui est né de lui. Quand je jouis de ces choses excellentes, celles d'ici-bas ont perdu le pouvoir de m'atteindre. L'espérance du salut nous remplit d'assurance en face de cette colère future qui ne nous est pas destinée. C'est ainsi que le chrétien fidèle attend le jour du Seigneur. Ce jour ne le touche pas personnellement; mais *il atteint sa conscience*, et c'est une chose infiniment salutaire au milieu des dangers de toute sorte qui menacent notre vie chrétienne.

Mais peut-être la chrétienté professante se croira-t-elle à l'abri de ce jour? Elle s'en crée l'illusion, car elle se vante de porter le nom de Christ. Qu'elle se détrompe. Sardes, qui représente la chrétienté sous sa forme la plus éclairée, le protestantisme, reçoit cet

avertissement du Seigneur «Souviens-toi comment tu as reçu et entendu et garde, et repens-toi. Si donc tu ne veilles pas, je viendrai sur toi *comme un voleur*, et *tu ne sauras point à quelle heure je viendrai sur toi*» (Apocalypse 3: 3). La religion la plus orthodoxe, ne sauve pas ceux qui la professent du terrible jour du fils de l'homme. Ils seront complètement assimilés au monde. Sans la repentance qui accompagne la foi, leur sort ne différera pas de celui des impies. Mais quant à nous, «exhortons-nous l'un l'autre» à veiller et à être sobres!

8. La venue du Maître de maison

(Matthieu 24: 45-51)

Après la venue du Fils de l'homme, voici celle du Maître de maison. Ce passage ne nous parle ni du monde proprement dit, ni d'Israël, mais de la maison de Dieu, comme elle fut établie et organisée après le départ du Seigneur. Composée de tous ceux qui lui appartenaient par la foi, elle aurait dû être le modèle de «l'administration de Dieu» (1 Timothée 1: 4) dans ce monde. Cette maison devait contenir la profession chrétienne dans sa réalité, et non la profession sans vie, fruit de l'infidélité de l'Eglise. Cependant, telle qu'elle est aujourd'hui, la chrétienté reconnaît encore le Seigneur pour son Maître, aussi la traite-t-il selon sa profession.

La maison de Dieu abrite des esclaves responsables, établis par le Maître lui-même pour y accomplir leur ministère.

Comment ont-ils répondu à la confiance que le Maître avait mise en eux? La parole de Dieu nous l'apprend: «Le méchant esclave (*) dit *en son coeur*: Mon maître tarde à venir». Il commence par abandonner l'attente du Maître. Son *intelligence* accepte peut-être encore la vérité de sa prochaine venue, tandis que *son coeur* la renie. Combien cela est sérieux à considérer! Le premier pas du déclin est l'abandon de la venue *actuelle* du Seigneur. L'esclave ne dit point: Mon maître ne viendra pas, mais simplement *Il tarde* à venir, ce qui prouve que la venue du Seigneur n'a plus de réalité pour ses affections.

(*) Il est utile de remarquer que, dans cette parabole, l'esclave est un être collectif.

La conséquence de son infidélité est qu'il «se met à battre ceux qui sont esclaves avec lui», usurpant dans la maison du Maître des fonctions que ce dernier ne lui a nullement conférées. Il domine sur ses compagnons de service et les traite durement selon sa fantaisie, comme s'il était d'une autre classe qu'eux. N'est-ce pas l'image de ceux qui s'arrogent une autorité dans la maison de Dieu où le Seigneur seul a le droit de dominer? — Ensuite, il se met «à manger et à boire avec les ivrognes», c'est-à-dire qu'il s'allie avec un monde enivré des convoitises que Satan lui présente (1 Thessaloniens 5: 7). Il n'est pas dit, comme en Luc 12: 45, que cet homme s'enivre, bien que ce relâchement y conduise tôt ou tard; mais il s'associe à ce que Dieu hait et perd son caractère de serviteur, alors même qu'il le maintiendrait peut-être encore extérieurement.

Il y a encore dans la maison du Maître un esclave fidèle et prudent. Il sait que son Seigneur l'a établi sur les domestiques de sa maison, non pour qu'il s'élève, mais afin de servir les autres, et de leur donner «leur nourriture au temps convenable». Cet esclave a un but en s'acquittant de sa mission, c'est que «le maître, lorsqu'il viendra, le trouve faisant ainsi». Heureuse espérance qui lui suffit, car ce qui importe au Seigneur, c'est la manière dont ses esclaves se conduisent dans sa maison *en rapport avec sa venue*. Oui, bienheureux l'esclave fidèle: sa constance à servir les autres, tout en servant son Maître et en l'attendant, lui fait obtenir une rémunération à laquelle sans doute il ne songeait pas: le Maître *l'établit sur tous ses biens*. Le serviteur infidèle verra paraître son Seigneur «en un jour qu'il n'attend pas, et à une heure qu'il ne sait pas». Son manque de vigilance et son oubli de la venue du Maître seront la cause même de son jugement. Il sera détruit, coupé en deux, lui qui avait estimé qu'on pouvait séparer la profession de la vie. Il aura «sa part avec les hypocrites», car un hypocrite est, comme lui, un homme qui se pare d'un caractère religieux dont il n'a pas la réalité. «Là seront les pleurs», les signes d'une douleur sans fin, «et les grincements de dents», une éternelle et impuissante rage d'avoir perdu l'occasion, rage qui ne sera tempérée par aucun sentiment de tendresse, car, ayant méprisé l'amour les réprouvés ne le comprendront jamais!

9. La venue de l'Epoux

(Matthieu 25: 1-13)

Ces versets nous présentent le Seigneur sous l'aspect d'un Epoux qui vient. Les dix vierges sortent à sa rencontre; elles ne forment en apparence qu'une troupe homogène, mais composée, en réalité, de deux partis, avec des caractères moraux entièrement opposés. «Cinq d'entre elles étaient prudentes, et cinq folles». Ces vierges *sortent*. Dans cet acte, il n'est pas proprement question de sa venue pour nous prendre auprès de lui, mais de notre responsabilité, car notre devoir est d'aller à sa rencontre. Pour sortir, il faut quitter comme Abraham l'endroit que l'on habite, son pays et sa parenté; oublier, comme l'épouse du Psaume 45, son peuple et la maison de son père; mais ce que nous quittons aurait-il quelque valeur, quelque pouvoir de nous retenir, quand il s'agit d'aller au-devant de l'Epoux?

Les vierges sont appelées à *former son cortège* quand il entrera aux noces. Aussi se munissent-elles de lampes, ou plus exactement de flambeaux (conf. Jean 18: 3) qui doivent être alimentés d'huile, et portent-elles dans des vases cette indispensable provision. A quoi servirait, en effet, un cortège de nuit sans flambeaux? Ferait-il honneur à Celui qu'on escorte? La personne de l'Epoux ne doit-elle pas être mise en lumière aux yeux de la foule, par ceux qui l'accompagnent?

Les vierges folles, en prenant leurs lampes, avaient oublié de se munir d'huile. Personne ne s'en serait douté jusqu'à l'heure de la formation du cortège. Au moment de les allumer, leurs lampes pouvaient même donner un semblant de lumière; car on les entend dire aux

prudentes: «Donnez-nous de votre huile; nos lampes *s'éteignent*», mais cette lumière ne pouvait durer que le temps de consumer la mèche de leurs flambeaux.

Ce récit nous présente une grande vérité: c'est que, si la *profession* chrétienne appartient à tous, car les vierges folles ont les mêmes lampes que les prudentes, la profession ne suffit nullement pour mettre en lumière la personne de l'Epoux. Sa venue démontrera que la profession seule ne vaut pas mieux que les ténèbres les plus profondes. Ce qui donne sa valeur à la profession, c'est *la vie* qui l'accompagne. L'huile est ordinairement dans la Parole l'emblème du Saint Esprit, et l'Esprit est inséparable de la vie. La profession et la vie forment ensemble le *témoignage*. Nous avons à rendre témoignage à l'Epoux au-devant duquel nous sommes sortis. Les vierges qui ne le font pas sont «folles». Funeste pensée, folie insigne, en effet, que de s'imaginer pouvoir escorter l'Epoux, au jour des noces, avec des apparences et sans la réalité du témoignage! La seule chose qui donne à l'escorte le droit d'entrer aux noces, c'est la lampe avec son huile.

Cette parabole constate encore un fait affligeant: «Comme l'Epoux tardait, elles s'assoupirent *toutes* et s'endormirent». Leur sommeil dura longtemps... il a duré des siècles. Les vierges entrèrent, sans doute, en quelque endroit pareil à celui dont elles étaient sorties au commencement, car «au milieu de la nuit il se fit un cri: Voici l'époux; *sortez* à sa rencontre». Elles avaient retrouvé un lieu favorable à leur sommeil. Au début, le peuple chrétien avait brisé tout ce qui tendait à l'enchaîner, pour aller à la rencontre de Jésus; mais le monde, l'amour du bien-être, les mille attractions du «lieu obscur», eurent bientôt amorti ce premier zèle. Or à un moment donné, dans le siècle où nous vivons, ce cri: «Voici l'Epoux», a retenti au milieu du christianisme professant. Cependant l'Epoux n'a pas encore paru. Il s'écoule un certain temps entre le cri et sa venue. Cet intervalle, ne l'oublions pas, suffit pour éprouver la condition morale de chacun de nous. Les lampes des vierges folles ont le temps de s'éteindre et de montrer, hélas! qu'elles sont inutiles au cortège; les vierges prudentes ont le temps de «se préparer» et d'être à leurs places quand l'Epoux viendra. Souvenons-nous que si nos lampes ne brillent pas *avant* qu'il vienne, nous ne pourrions pas entrer aux noces avec lui.

Je désire être bref, mais les questions se pressent sous ma plume. Nous avons tous entendu le cri de minuit. Nous a-t-il laissés indifférents? Avons-nous mis à profit l'intervalle qui nous sépare du moment de sa venue? Serions-nous tentés peut-être de nous assoupir et de nous endormir une seconde fois? Souvenons-nous bien qu'*il n'y aura pas de nouveau cri*. Le temps est court, l'instant arrive. L'Epoux va-t-il nous trouver veillant? Serons-nous surpris par son arrivée? Que de questions sérieuses! Pussions-nous y répondre par les faits, ou plutôt par le seul fait d'être trouvés par lui comme *ses témoins*. «Celles qui étaient *prêtes* entrèrent avec lui aux noces».

Et les autres? «Allez plutôt vers ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous-mêmes!» Il est trop tard; elles ont manqué l'occasion offerte à toutes de s'en procurer sans aucun prix. «Pendant qu'elles s'en allaient pour en acheter, l'Epoux vint». Elles se hâtent maintenant, elles arrivent avec leurs flambeaux éteints; la porte est fermée. Elles heurtent: «Seigneur, Seigneur,

ouvre-nous!» Il est trop tard! Elles sont laissées dans les ténèbres du dehors, avec leurs lampes inutiles, séparées à toujours de Celui qui leur a dit: «Je ne vous connais pas!»

Veillons donc! car nous ne savons ni le jour, ni l'heure.

10. La venue du Maître et les récompenses

(Matthieu 25: 14-30)

Toutes les paraboles que nous venons de méditer s'occupent de l'attitude des fidèles et des simples professants, en l'absence du Seigneur. Celle-ci insiste d'une manière encore plus particulière sur son absence: «C'est comme un homme qui, s'en allant hors du pays... Et aussitôt il s'en alla hors du pays». Le Maître s'en étant allé, qu'avons-nous à faire jusqu'à son retour? Telle est la question qui se pose ici. Il ne s'agit pas, comme dans la parabole du maître de maison, d'un ministère à *l'intérieur* et de «donner aux esclaves leur nourriture au temps convenable»; mais de trafiquer *au dehors* avec les talents qu'il confie à chacun. C'est le service individuel au milieu de ce monde. Un serviteur est autre chose qu'un témoin. Les dix vierges devaient être les témoins de l'Époux à sa venue, mais notre service consiste à administrer ce qu'il nous a confié, en le faisant fructifier *pour lui* pendant son absence. Le Maître remet ses *biens* à chacun de ceux qui ont la prétention vraie ou fausse de le servir. Ce que sont les talents, je ne saurais l'énumérer, car c'est tout ce qui est à lui, tout ce qu'il nous confie, tout ce que nous pouvons employer à son service, dons, facultés, fortune, choses matérielles ou spirituelles, peu importe leur caractère ou leur qualité. Il remet donc les talents «à chacun selon sa propre capacité». Lui seul en est juge et nous mesure selon cette dernière; c'est son affaire et non pas la nôtre. Notre affaire est de trafiquer fidèlement de ce qu'il nous confie.

Remarquez que le Maître ne donne à ses esclaves aucun commandement, aucune direction spéciale sur la manière dont ils devront agir. Quand il leur remet les talents, il ne leur dit pas ce qu'ils doivent en faire, mais, les ayant donnés, il s'en va aussitôt hors du pays. Il en est encore de même aujourd'hui; le Seigneur est absent dans le ciel, nous laissant ici-bas avec la responsabilité de le servir.

L'état des cœurs se manifeste bientôt. Les esclaves fidèles connaissent leur Seigneur et lui sont soumis. S'il ne les aimait pas, pourrait-il leur montrer une telle confiance en leur remettant ses biens? Comment, après cela, douter un instant de son amour? Aussi font-ils tout pour y répondre. Il ne leur vient point à la pensée de considérer les talents comme leur appartenant, car ils savent qu'ils ont en mains les biens de leur Maître. Pourquoi donc les leur remettre, sinon pour les faire fructifier? Aussi désirent-ils que, lorsqu'il viendra, il soit satisfait du résultat de leur activité. Cette dernière découle évidemment pour les serviteurs fidèles, de ces quatre faits le Seigneur est notre Maître; il nous aime nous avons confiance en lui, et nous l'attendons. Son absence se prolongera «longtemps» peut-être (verset 19), mais ses esclaves l'attendent en le servant.

Ayons de tels motifs pour le servir, et nous travaillerons pour lui; et quand il viendra régler compte avec nous, nous en aurons la récompense. Toutefois les esclaves fidèles ne travaillent *nullement en vue de cette récompense*; ils ne désirent qu'une chose: c'est que le Maître reçoive l'intérêt de ses talents et qu'il en soit satisfait.

Le méchant esclave dit: «Maître, *je te connaissais*», lui qui, avec la prétention de le connaître, est le seul auquel le Maître soit complètement étranger! Il le juge «un homme dur, moissonnant où il n'a pas semé et recueillant où il n'a pas répandu», un Maître exigeant. Certes il a le droit d'exiger, mais est-ce là son caractère? Ah! comme les autres esclaves étaient mieux instruits! Ne le connaissant pas, celui-ci ne peut avoir ni confiance en lui, ni intelligence de son but et de ses pensées. Il est complètement étranger à la grâce. Sa vie étant restée stérile pour celui qu'il a si outrageusement méconnu, il est jeté dans les ténèbres du dehors où seront les pleurs et les grincements de dents.

Voyons maintenant quelle est la récompense des bons serviteurs? D'abord, ayant été fidèles en ce qui leur avait été confié, ils reçoivent davantage. «Otez-lui donc le talent, et donnez-le à celui qui a les dix talents; car à chacun qui a il sera donné, et il sera dans l'abondance». Résultat immédiat de notre fidélité, nos richesses spirituelles s'accroissent par l'usage. Dieu veuille que chacun de nous en fasse l'expérience!

Ensuite, le Maître adresse ces paroles à ses serviteurs: «Bien, bon et fidèle esclave; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup: entre dans la joie de ton Seigneur». Il nous donne la précieuse expression de cette approbation pour laquelle nous avons travaillé; mais il ne veut pas rester notre débiteur. C'est «peu de chose» que notre service, il le sait bien, et nous aussi, mais il nous offre en échange une part dans son glorieux royaume. A nous pauvres esclaves, il veut octroyer encore de plus grandes bénédictions, en nous faisant partager sa propre joie. Ce qui fait ses délices à lui, deviendra nos délices pour l'éternité!

11. Le petit troupeau et le Seigneur revenant des noces

(Luc 12: 32-44)

Le Seigneur allait quitter les siens; car définitivement le monde le rejetait. Un complot qui devait aboutir à la croix, s'était déjà formé contre lui (11: 53, 54). Sans doute les apparences contredisaient encore ce que Satan tramait dans les ténèbres, car jamais sa «popularité» n'avait brillé d'un tel lustre: «Les foules se rassemblaient par milliers autour de Jésus, de sorte qu'ils se foulaient les uns les autres» (12: 1). Mais lui voyait et connaissait ce que recouvrait l'hypocrisie du cœur humain. C'est à ce moment, qu'en présence de la multitude, il se met à parler à ses disciples. Il s'isole avec ce pauvre résidu angoissé, sur lequel son départ projette déjà son ombre, et, leur ouvrant tout son cœur, les exhorte, les encourage, leur adresse consolation sur consolation. Un volume ne suffirait pas pour méditer ce chapitre divin; mais *une* parole y domine: «Ne craignez pas». Devant tout ce qui pourrait abattre ce faible troupeau, que son Berger allait laisser comme à la merci des loups, il leur répète: «Ne craignez

pas». La puissance et la haine des hommes qui va jusqu'à tuer le corps, votre propre insignifiance, ne doivent pas vous inquiéter; Dieu a soin de vous et vous aime. Vous courrez des dangers en me confessant, mais je vous confesserai devant les anges de Dieu. On vous traînera devant les synagogues et devant les juges; ne craignez pas, car la puissance du Saint Esprit vous enseignera. Les hommes sont contre vous? *Dieu* lui-même, et le Fils, et le *Saint Esprit* sont pour vous. Ne soyez pas en souci pour la vie, ne soyez pas en peine de ce que vous mangerez et de ce que vous boirez et comment vous serez vêtus; vous avez un *Père* qui sait que vous avez besoin de ces choses!

Il les exhorte aussi: «Tenez-vous *en garde* contre le levain des pharisiens qui est l'hypocrisie». «Voyez, et *gardez-vous* de toute avarice»; et certes, nous avons besoin de ces tendres exhortations, mais il veut avant tout remplir de confiance ces coeurs troublés et craintifs: «Ne craignez pas; ne craignez pas!»

Puis il introduit le passage de ce chapitre que nous désirons méditer: «Cherchez son royaume» (verset 31). Le royaume de qui? Du *Père*! Ce royaume du Père n'est pas celui du fils de l'homme. Il n'a pas, comme ce dernier, une sphère terrestre où resplendira sa gloire. C'est le royaume céleste où le Père a son domicile. Ce nom de Père, comme il parle au coeur d'êtres craintifs, faibles, sans défense et sans connaissance! Ne renferme-t-il pas sa protection, ses soins journaliers, son amour, tout son amour pour ceux qu'il a engendrés, qu'il appelle ses enfants? — C'est aux lieux où ces choses se trouvent, que le Seigneur veut élever l'âme de ses disciples.

Oh! comme nous serons portés au-dessus des craintes, des soucis desséchants de cette vie, si nous cherchons le royaume du Père! Toutes les choses terrestres dont nous avons besoin «nous seront données par-dessus», car nous aurons le Père; elles nous seront données à titre de supplément, pour parfaire le poids des choses éternelles que nous trouverons dans son royaume!

Le Seigneur résume encore une fois toutes les exhortations qui précèdent par un mot: «Ne crains pas, petit troupeau». Après avoir détaillé tous nos sujets de crainte, il dit: «Ne crains pas!» Vous êtes le petit troupeau au milieu de cette multitude hostile. Cela convient bien à son amour que nous ne soyons que cela. Nous ne pouvons nous confier dans notre nombre, dans notre force ou notre intelligence, mais nous pouvons nous confier en lui. Et voyez quelles grandes choses le Père a faites pour le petit troupeau! «Il a plu» — entièrement en dehors de nous, qui sommes sans mérite pour l'obtenir — il a plu «au Père» — qui nous a mis en relation avec lui-même comme ses bien-aimés — «de nous donner» — non pas de nous prêter pour un temps, en nous accordant une jouissance passagère, mais — «de nous donner», de nous donner en propre «le royaume», — le royaume du Père, le ciel! Comme cette libre et pure grâce de Dieu, comme cet intérêt et cet amour du Père, sont faits pour remplir de confiance les coeurs du petit troupeau!

Le royaume est à nous, nous le possédons, nous pouvons y entrer aujourd'hui et demain et chaque jour.

Mais, pour en jouir, j'ai quelque chose à faire. Pour entrer dans ma maison il me faut en avoir la clef. Le Seigneur place cette clef dans la main de ses disciples; il leur révèle le secret par lequel ils peuvent prendre aujourd'hui possession de ce qu'ils auront à jamais.

«Vendez ce que vous avez, et donnez l'aumône; faites-vous des bourses qui ne vieillissent pas, un trésor qui ne défaille pas, dans les cieux, d'où le voleur n'approche pas, et où la teigne ne détruit pas; car là où est votre trésor, là aussi sera votre coeur». Le secret qu'il me confie est de n'avoir ici-bas rien que je possède en propre, de rompre tous les liens qui me rattachent aux choses terrestres en les considérant comme des entraves, et d'employer ces choses, dont il laisse l'administration entre mes mains, à donner l'aumône, — à faire du bien aux pauvres et aux déshérités, devenant ainsi comme la main du Père qui sait qu'ils ont besoin de ces choses. Alors nous nous faisons un trésor dans les cieux; nous montrons par nos actes que les biens incorruptibles ont seuls de la valeur, et quand nous avons, pour ainsi dire, constitué notre trésor, nos coeurs le suivent. Ces trois choses se lient: le renoncement, l'acquisition du trésor, et le coeur suivant le trésor. Si je me fais «des bourses qui vieillissent», mon coeur s'y attachera nécessairement. Un beau jour, elles périssent et me sont dérobées. Alors, pauvre coeur misérable, que deviens-tu, quand ton trésor a disparu?

Mais, notre coeur ayant suivi notre trésor, nous avons encore une chose à faire. «Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées; et soyez vous-mêmes semblables à des hommes qui attendent leur maître, à quelque moment qu'il revienne des noces, afin que, quand il viendra, et qu'il heurtera, ils lui ouvrent aussitôt». Nous avons à prendre ici-bas une certaine attitude en attendant celui qui nous a quittés, mais qui est sur le point de revenir. On peut avoir les reins ceints pour le *service*, pour la *marche*, pour le *combat* et pour le *culte*. Dans ce passage, ils doivent être ceints pour *l'attente*. Nous avons à veiller sur nos pensées, sur nos affections, sur tout ce qui pourrait nous distraire et nous empêcher d'entendre les pas de l'époux qui s'approche. C'est bien l'attitude d'un serviteur, mais d'un serviteur qui se tient près de la porte, attentif au moindre bruit, pour ouvrir aussitôt que la main du maître heurtera. Les lampes allumées ne sont pas ici le témoignage, mais la vigilance qui combat contre le sommeil. Que nos reins soient donc ceints et nos lampes allumées, en sorte qu'il nous trouve veillant, car avec ces deux choses nous attendrons le Seigneur.

Cette expression est bien frappante: «A quelque moment qu'il revienne des noces». Sans doute, la relation de l'Époux avec son Église ne fut révélée qu'à la suite de l'exaltation du Seigneur et de la descente du Saint Esprit, et cela peut en quelque mesure expliquer le vague intentionnel de cette parole. Mais ne pouvons-nous pas y voir encore autre chose?

L'événement capital de la maison, c'est le mariage du maître et le moment où il vient, ramenant son épouse. Cela introduit et établit un tout nouvel état de choses, en contraste avec ce qui a précédé. Le gouvernement et l'ordre de la maison sont désormais complets et définitifs. C'est aussi le moment de la joie du maître, son coeur satisfait ayant obtenu ce qu'il désire et se reposant enfin sur celle qu'il possède comme l'objet de ses affections. Il amène son épouse dans le lieu où elle habitera désormais, lieu orné par lui et préparé pour elle. Ce

jour est aussi celui de la joie des serviteurs qui voient leur maître répandant sur tous ceux qui lui appartiennent l'expression de son bonheur et de sa satisfaction.

Voilà ce qui occupe le coeur d'un esclave fidèle. Comment penser à autre chose? Fera-t-il attendre à la porte ce maître chéri et respecté? Il tient à lui prouver que tout est prêt pour le recevoir en ce jour de fête joyeuse et solennelle. Aussi espère-t-il son arrivée de moment en moment. Le temps s'écoule et ne lui paraît pas long; son affection donne des ailes à la marche des heures. Que son Seigneur vienne à la seconde ou à la troisième veille, «bienheureux sont ces esclaves, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant. En vérité, je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et s'avançant, il les servira». Il leur donne plus que le royaume, plus que ses biens, plus même que la joie de leur Seigneur. Ce qu'il fait pour eux dépasserait la mesure, s'il y avait une mesure à l'amour. Nous le verrons, revêtant, lui, le Maître, les insignes du serviteur, de ce qu'il a toujours été, de ce qu'il veut toujours rester pour nous; nous le verrons s'abaissant, aimant à s'abaisser dans la gloire! Pourquoi? Pour servir lui-même ses esclaves. Et comment nous servira-t-il? Comme lui, le serviteur par excellence, sait servir. Ce ne sera plus la rédemption, ni le lavage de nos pieds (Marc 10: 45; Jean 13: 4); il nous aura devant lui, parfaits nous-mêmes dans l'amour. Nous comprendrons cet amour sans limite et nous le laisserons faire. Nous ne dirons pas comme Pierre: Tu ne t'abaisseras jamais à de telles fonctions. Nous ne nous étonnerons pas de l'entendre nous dire: Mon service est la réponse au tien! La réponse à mon service!... Une telle parole ne peut que m'humilier profondément aujourd'hui, mais dans la gloire je comprendrai, en l'adorant, que son service glorifie éternellement son amour, et je le laisserai m'aimer avec délices, lui donnant en échange tous les mouvements d'un coeur capable de sonder l'amour parfait de mon Seigneur et de mon Sauveur.

12. Le jour de Dieu

(2 Pierre 3: 11-14)

Cette dernière parole sert d'épilogue à nos méditations. Elle nous parle de l'établissement des temps éternels. Nous en avons besoin au milieu de ce monde révolté contre Dieu, et qui court à sa dissolution. L'apôtre Pierre saisit la lampe prophétique pour nous éclairer sur l'état moral des hommes de la fin, en nous rappelant «les paroles dites à l'avance à leur sujet par les saints prophètes», qui nous ont annoncé que les impies se moqueraient de «la promesse de sa venue». Cette venue est pour eux une fable de vieilles femmes. Ils disent que «toutes choses demeurent dans le même état depuis le commencement de la création». Ils professent l'immutabilité de la matière, et ignorent volontairement que l'existence et la destruction du monde dépendent d'une parole de Dieu. Le monde fut créé (Hébreux 11: 3), subsiste et sera détruit par cette parole (2 Pierre 3: 5-7). Déjà le déluge l'a submergé une fois. Ces hommes ne veulent pas le croire, et ne voient pas que «les cieux et la terre de maintenant sont réservés par sa parole pour le jour du jugement et de la destruction des hommes impies». «Or le jour du Seigneur viendra comme un voleur; et, dans ce jour-là, les cieux passeront avec un bruit

sifflant, et les éléments, embrasés, seront dissous, et la terre et les oeuvres qui sont en elles seront brûlées entièrement».

Cette vérité est un motif puissant pour notre conduite chrétienne: «Toutes ces choses devant donc se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété?» Attachés à cette parole, nous ne pourrions vivre avec le monde et comme lui, ni conserver des relations et des liens avec ce que nous savons devoir être entièrement brûlé.

Mais la crainte de nous trouver liés à cet état de choses ne peut être notre seul, ni même notre principal motif. Le jour du Seigneur sera suivi d'un autre jour, *le jour de Dieu*. C'est «à cause de lui que les cieux en feu seront dissous et que les éléments embrasés se fondront». Ce sera le jour de la pleine et définitive stabilité de toutes choses. Nous l'attendons, car le jour du jugement ne peut être l'objet de notre espérance. Le *jour du Seigneur* introduira le *règne de la justice* sur la terre purifiée par le jugement; après ce règne, quand il aura détruit «le premier ciel et la première terre», il introduira le jour de Dieu, qui resplendira dans de nouveaux cieux et sur une nouvelle terre dans lesquels *la justice habite*.

Nous attendons ce jour, mais nous sommes exhortés à *hâter sa venue*.

Comment donc pouvons-nous le hâter? *En manifestant dès maintenant dans toute notre conduite les caractères stables de justice et de sainteté qui appartiennent à ce jour*. Quelles gens devrions-nous donc être? «C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, étudiez-vous à être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix; et estimez que la patience de notre Dieu est salut».

Frères bien-aimés! le Seigneur vient. Nous allons le voir comme Etoile du matin, comme Sauveur, comme Maître, comme Seigneur, comme Epoux; nous reviendrons avec lui en gloire pour régner avec le Roi, puis *le jour de Dieu* apparaîtra. En attendant, le mal règne dans le monde et nous y souffrons, si nous ne souffrons aussi de nos propres expériences. Ne craignons pas et ne perdons pas courage. Estimons que la patience de notre Dieu est salut, et que cette pensée nous soutienne. N'avons-nous pas, au milieu du bouleversement de toutes choses, les plus puissants motifs pour «*renier l'impiété et les convoitises mondaines, et vivre dans le présent siècle, sobrement, et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ*»?

Lettres de Darby J.N.

Lettre de J.N.D. n° 86 - ME 1894 page 19

à Mr P.

Montpellier, juin 1856

Bien cher frère,

Je vous remercie bien sincèrement de tous les soins que vous avez pris de moi dans le Gard et la Lozère, et je suis très heureux d'avoir pu visiter ces chers frères de V. et de P. Que Dieu les bénisse et les fasse croître dans sa grâce. Saluez-les de ma part.

Que Dieu vous bénisse vous-même, cher frère, et vous fortifie dans la foi, faisant de Christ votre tout; c'est le secret de toute joie et de toute bénédiction.

En étudiant la Parole, et en travaillant à vous instruire, n'ambitionnez pas d'être autre chose qu'un ouvrier du Seigneur, «ouvrier qui n'a pas à avoir honte, exposant justement la parole de la vérité» (2 Timothée 2: 15). Dieu vous a béni et encouragé tel que vous êtes; tenez-vous toujours plus près de lui, afin que vous soyez, par sa grâce, un ouvrier abondant en travaux, et «*utile au Maître*».

Je suis encore indisposé, mais je n'ai pas cessé de travailler.

Paix vous soit, cher frère, que Dieu vous rende vigilant et vous garde. Priez aussi pour moi.

Lettre de J.N.D. n° 87 - ME 1894 page 20

à Mr P.

Clairac, 1857

... Il n'y a qu'une chose, cher P., pour laquelle nous ayons à vivre, et c'est la vie de Christ. C'est sa grâce qui nous permet de vivre pour lui. Gardez-vous dans la petitesse, si vous voulez être heureux et béni; l'on ne peut se tenir dans la petitesse qu'en se tenant en la présence de Dieu... C'est là le partage béni que Dieu nous a accordé; c'est là que nous apprenons à connaître Dieu et nous-mêmes et même le mal pour le juger. Gardez-vous, cher frère, de quoi que ce soit qui vous éloigne de la présence de Dieu: notre vie, notre joie, notre communion, notre portion éternelle, sont là; tenons-nous-y par la grâce. C'est ainsi que nous avons d'avance la conscience de notre bonheur éternel, et aussi que nous le réalisons d'avance...

Paix vous soit...

Lettre de J.N.D. n° 88 - ME 1894 page 38

à M. P.

Londres, 18 juin 1857

... Dieu, dans sa grâce, a fait prospérer mon voyage. J'ai visité Montpellier, Nîmes, Alais, etc.

En général, grâce au Seigneur, les frères sont en paix dans ces contrées, et il y a progrès; c'est un moment de paix et de bénédiction. C'est un sujet d'action de grâces: que Dieu nous accorde d'en profiter, et qu'il nous donne d'être dévoués de coeur au bien de son Eglise en général, et de ses assemblées en particulier.

Quant au reproche qu'on nous fait de prêcher l'Evangile dans des pays christianisés, au lieu de l'annoncer parmi les païens, je réponds qu'il s'agit de l'appel de Dieu. Ceux qu'il a appelés à prêcher l'Evangile aux païens ont une très belle part, mais d'autres ont été appelés à un autre service. Nous en avons cependant parmi nous qui se sont occupés d'eux, et non sans bénédiction. Toutefois, en général, les frères ont été appelés à travailler dans les pays christianisés et à y évangéliser. Je le répète, il s'agit de l'appel de Dieu, et que chacun agisse dans l'oeuvre à laquelle Dieu l'a appelé, comme Pierre au milieu des Juifs, et Paul parmi les gentils.

L'oeuvre au milieu des pays dits chrétiens, est je le crois au moins aussi difficile que celle qui s'accomplit parmi les païens, laquelle doit certainement intéresser tout vrai chrétien. Elle a réagi peut-être sur les pays appelés chrétiens, plus que sur les païens eux-mêmes...

Notre ami F., me mande-t-on de Genève, est bien malade. C'est un frère aimé et connu de tous, qui a été fidèle pendant de longues années...

Lettre de J.N.D. n° 89 - ME 1894 page 39

à M. P.

Hollande, août 1857

Bien-aimé frère,

Je suis ici sans savoir encore trop ce que cela donnera, ne possédant pas la langue du pays, ce qui m'ouvrirait naturellement bien des portes.

J'ai été à Londres et ai fait une tournée pour voir les frères en plusieurs endroits. Grâce à Dieu, ils vont bien, et sont unis et encouragés; et dans différentes localités, Dieu en a augmenté le nombre. J'ai beaucoup senti la présence du Seigneur avec moi dans ma tournée. Restez près de lui; cela nous tient dans l'humilité, et en même temps nous encourage puissamment.

Au sujet de 1 Pierre 3: 21, 22, la réponse est dans le texte même qui se garde soigneusement contre les interprétations que lui donnent les Luthériens et d'autres. C'est la

réponse d'une bonne conscience par la résurrection de Jésus Christ qui nous sauve. La résurrection nous sauve. Le baptême est le signe extérieur de notre introduction à travers la mort qui nous purifie et par la résurrection de Jésus Christ. Il n'y a pas un mot de régénération dans ce passage, mais il parle d'être lavé, et d'avoir une bonne conscience par la résurrection d'une autre personne.

Ma tête souffre de la chaleur. Le temps a été extraordinaire; on n'en a pas eu de pareil depuis 40 ans.

Dieu soit béni de ce que la jeune C. a trouvé la paix.

Votre bien affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 90 - ME 1894 page 99

à Mr P.

Elberfeld, 1857

Bien cher frère,

... Dieu soit loué, car depuis notre dernière entrevue, il a été avec moi dans mon travail, soit en Angleterre, soit ailleurs. En Hollande, il m'a ouvert beaucoup de portes, et le chemin m'est frayé pour l'oeuvre en plus d'un endroit. J'y ai passé quelques jours bénis, avec la conscience que Dieu agissait et qu'il m'y avait conduit... Ma visite a, je l'espère, été utile, ne fût-ce que pour mettre un peu en relation les unes avec les autres, les âmes qui marchent fidèlement. J'ai parlé de l'amour du Seigneur, mais en rapport avec la position du chrétien qui le rend capable de l'attendre.

Quant aux titres des Psaumes, dont vous me parlez, ils se trouvent bien dans l'hébreu, et sont très anciens, mais on ne peut dire qu'ils soient inspirés. On ne sait trop quand ils ont été ajoutés. Les Rabbins ont pour principe que tous les Psaumes suivant un Psaume qui a un titre, appartiennent au même auteur, jusqu'à ce qu'on trouve un autre Psaume attribué, mais cette règle n'a pas d'autorité, non plus qu'une autre: que tous les Psaumes non attribués soient de David.

J'ai eu hier un très bon dimanche dans un endroit où Dieu m'avait béni, il y a deux ans, et où dès lors il y a eu une réunion. On y rompt le pain.

Ici même, quoique l'assemblée soit faible, il y a quelques frères pieux. Au reste, les frères vont bien, et je suis très heureux en général, et spécialement dans nos réunions de prières.

Lettre de J.N.D. n° 91 - ME 1894 page 118

à Mr P.

Londres, 1858

Bien aimé frère,

Je vous conseille beaucoup de patience. C'est évidemment un orage d'iniquité qui passera comme beaucoup d'autres; un effort de l'Ennemi, mais le Seigneur est plus fort que lui. Nous avons eu cet orage en Angleterre... en France vous n'en avez que la fin. Ceux qui se sont attendus à l'Eternel ne sont pas confus. Il n'a pas manqué à leur attente, et le résultat est que *jamais nous n'avons eu autant de portes ouvertes, ni, par la grâce de Dieu, de liens plus étroits entre les frères...*

Quant aux frères dont vous parlez, recevez les baptistes les plus stricts, s'ils viennent au milieu de vous. Vous seriez comme eux, si vous faisiez autrement. Il est de toute importance de garder la largeur de Christ. C'est à vous de le faire, de garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. Oui, il est, selon moi, de toute importance, qu'on retienne fermement ce principe, et qu'on montre toute patience. Si un individu est convaincu de péché ou d'une doctrine qui touche à la personne du Sauveur, rejetez-le; mais il faut que cela soit démontré. Si même un frère s'était séparé d'une assemblée, par vraie difficulté de conscience, je le recevrais, seulement j'avertirais l'assemblée de laquelle il s'est séparé, sur quel principe on a fait cela. S'il y avait méchanceté et s'il s'agissait d'un faiseur de schisme, de ce que la Parole appelle un hérétique, je le rejetterais après l'avoir averti deux fois. Il est très important que la porte soit tenue ouverte pour les personnes qui pourraient être égarées ou troublées, ne sachant que faire, et qu'on ne fasse pas secte contre les baptistes; mais qu'on cherche l'unité de l'Esprit. Qu'eux veuillent être une secte, soit; mais pas nous. La Parole dit: «Rejette l'homme hérétique après un premier et un second avertissement».

L'hérétique est un homme qui établit une secte sur une opinion, non pas celui qui a une pensée erronée, mais celui qui cherche à faire secte par ce moyen. Si quelqu'un fait cela, nous avons un motif biblique pour l'exclure. Mais usez, cher frère, de toute patience... à la longue, Dieu est le plus fort; seulement il exerce notre foi. Lisez 1 Samuel 25: 31, et aussi Colossiens 1: 11. La force se montre dans la patience. Les signes d'un apôtre ont été «en toute patience». Dieu saura tout redresser, et brider, la volonté de ceux qui agissent d'après leur volonté. Il a la vue longue; il nous faut avoir cette foi de longue vue: c'est la patience.

Si quelqu'un causait des divisions, je me tiendrais à distance de lui, même s'il n'y avait pas des faits pour l'excommunier, mais soyez sûr que la patience, en remettant tout à Dieu avec des prières, des supplications, et des actions de grâces, parce qu'il s'en occupe, empêchera l'ennemi de profiter de la chair; puis, Dieu lui-même jugera le mal.

Paix vous soit; cordiales salutations aux frères.

Votre bien affectionné...

Lettre de J.N.D. n° 92 - ME 1894 page 140

à Mr P.

Bayonne, 26 juillet 1860

J'ai extrêmement joui du Psaume 16, comme me présentant la vie de Christ homme à travers ce monde. Je ne me souviens guère d'avoir trouvé plus de bénédiction dans la Parole, c'était comme une réalisation toute nouvelle de la vie de ce précieux Sauveur sur la terre et de ce qu'est la vie en lui et dans le chrétien; oui, une chose toute nouvelle sur la terre, tout en étant la vie d'un homme.

Paix vous soit, cher frère. Que le Seigneur nous tienne bien près de lui; c'est notre force et notre joie, la puissance de la vie de Dieu dans ce monde, comme il est dit dans ce Psaume 16: «Je me suis toujours proposé l'Eternel devant moi, et, puisqu'il est à ma droite, je ne serai point ébranlé». C'est là pour nous la grande affaire.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 93 - ME 1894 page 153

à Mr P.

Angleterre, 1861

Bien-aimé frère,

J'ai été heureux de recevoir votre lettre. Il m'est très précieux d'avoir des nouvelles de nos chers amis de France, maintenant que je suis très occupé en Angleterre où l'oeuvre s'étend beaucoup; aussi ne faut-il pas vous étonner que je ne réponde pas toujours ou tout de suite, ou penser que ce soit faute de bonne volonté. De 5 heures du matin à 11 heures du soir, je suis incessamment occupé; seulement, je me demande quelquefois si j'ai bien fait d'entreprendre autant de travail de cabinet, mais il nourrit, je l'espère du moins, les travaux d'autres frères, plus jeunes et qui ont plus de courage, et je suis heureux de prendre la seconde place, car c'est ainsi que j'estime réellement mon travail actuel. L'après-midi, de 2 à 9 heures, je fais des visites et je tiens des réunions; mais, étant si absorbé par le travail, je suis d'autant plus content de recevoir des nouvelles des frères. Dieu m'a accordé cette grâce, et je l'en bénis; j'ai eu ces temps-ci des nouvelles du Midi, moins de la Suisse. Vous pouvez bien penser combien je rends grâces à Dieu de la bénédiction qui se réalise dans l'entourage de nos chers amis de P.; et, je n'en doute pas, dans leurs coeurs aussi. J'espérais toujours que votre cher frère pourrait être un jour utile. Puisse-t-il se tenir très près du Seigneur et lire beaucoup la Parole pour lui-même; je dis «pour lui-même», non pour son travail, car c'est la vraie manière de la lire. «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, dit le Seigneur, et de son ventre couleront des fleuves d'eau vive». On boit pour soi, on a soif pour soi; c'est ainsi que les fleuves coulent de nous pour les autres: — on vient à Jésus pour cela; ainsi tout ce qui est «moi», est jugé foncièrement dans le coeur, et la grâce agit, et cela au fur et à mesure. Sans doute, en se jugeant d'emblée, on marche de cette manière; mais ce jugement se renouvelle pour les détails. On ne peut bien travailler, si l'on n'est pas dans la communion du Seigneur. Il faut aussi pour cela l'amour des âmes, car, à la suite de l'intérêt qu'on leur porte, on connaît leurs besoins et de quelle manière la Parole s'y adapte. Ainsi le travail se fait avec sérieux, avec humilité, dans un esprit de service, avec le sentiment qu'on a à faire, non seulement avec des

pensées, mais avec des âmes, ce qui est une différence essentielle. Nous avons à chercher dans notre travail, le sentiment que nous agissons envers les âmes, de la part de Dieu, dans un vrai esprit de service. C'est en cela que les visites sont profitables à notre ministère; nous pouvons nous y entretenir avec les âmes, soit publiquement, soit en allant de maison en maison, et nous voyons ainsi comment la Parole s'applique à leurs besoins, et ce qu'elles ne comprennent pas. Quelle que soit l'élévation d'une vérité, une âme ne reçoit rien que ce qui s'applique à son état actuel. Quand Jean-Baptiste a parlé de l'Agneau de Dieu, les disciples disent: «Nous avons trouvé *le Messie*». Quand le Seigneur a parlé d'une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle, la femme dit: «*Voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Celui-ci n'est-il point le Christ?*» Pour en revenir aux visites, l'amour de Christ y opère, et se fait aussi sentir à nous; pour ma part, je trouve qu'elles me font toujours du bien. Je ne crois pas qu'un homme exerce un ministère utile et béni, sans visiter les âmes. Il peut faire de très beaux discours remplis de vérités, mais le lien avec les âmes lui manquera. Dieu, sans doute, peut suppléer à tout ce qui manque, mais on ne peut s'attendre à une bénédiction sentie dans un tel ministère. Il faut que les jeunes médecins visitent les hôpitaux, assistent à la clinique, pour être de vrais médecins. Au reste, cela nous fait du bien à nous-mêmes, cela exerce et nourrit la charité, et Dieu y prend plaisir. Je bénis Dieu quand je le vois susciter des ouvriers. Il nous en a donné un certain nombre, plus d'évangélistes, bénis dans leur ministère, que de pasteurs. Toutefois il y a quelques-uns de ces derniers.

Vous aurez vu, par ma lettre à F., qu'il y a une bénédiction réelle dans ce pays-ci. Il y avait au début quelque excitation, mais qui s'est beaucoup calmée. Deux ouvriers sont réellement bénis, quoiqu'ils comptent trop précipitamment les conversions. L'un d'entre eux, converti dans le réveil, l'année passée, et qui en a les allures, mais réellement dévoué, croit avoir eu depuis un mois 120 conversions; je ne le pense pas, mais je crois qu'il y en a. En tout cas, les dégradés, les malheureux, les catholiques romains, l'écoutent avec attention. Il n'a pas plus de 18 ans. Le cas est exceptionnel; mais voilà le genre: il tonne et parle cependant avec un vrai amour pour les âmes, seulement je suis convaincu que l'excitation de la chair accompagne son ministère. Je lui écris pour l'en avertir, tout en prenant garde — moi qui suis si froid — de ne pas le décourager ou le refroidir.

Dans quel labyrinthe, humainement parlant, ou plutôt au milieu de quel mélange on se trouve ici-bas. Quelle consolation de savoir que Dieu voit tout comme au travers d'un verre transparent, et que sa grâce parfaite s'occupe de tout; mais quel motif aussi pour être humble et pour s'anéantir. Je puis dire, grâce à Dieu, que j'ai une entière confiance en lui et que je jouis beaucoup du sentiment de sa parfaite grâce et de sa fidélité, — de la conscience, tout faible que je suis, qu'il est avec moi. Quelle grâce que celle-là! Mais j'aimerais être plus directement et plus constamment occupé des âmes. Je continue à prêcher, et il y a beaucoup d'assistants.

J'ai de bonnes nouvelles de Montbéliard; à B., il y a un certain nombre de conversions et beaucoup d'opprobre. On a cherché à y établir une réunion morave; au moins une dizaine d'entre eux se sont joints aux frères; les réunions du voisinage sont bénies et se recrutent...

La Parole vous est-elle toujours très précieuse, et en éprouvez-vous la puissance quand vous la lisez? Je vois, plus distinctement que jamais, la puissance pratique de l'Esprit dans la vie chrétienne, et, dans la Parole, la distinction nette entre la vie du dernier Adam et celle du premier. — Ce n'est pas une chose nouvelle, mais elle est plus distincte et plus profonde dans mon coeur, comme aussi la nouvelle position dans laquelle le chrétien se trouve, sans mettre de côté la responsabilité des hommes et l'action de l'Esprit vis-à-vis de cette responsabilité. — Quel tableau nous trouvons au chapitre 7 des Actes quant à la manifestation extérieure de ces choses: d'un côté, l'homme qui résiste au Saint Esprit; de l'autre, l'homme qui en est rempli...

Saluez avec affection les frères.

Lettre de J.N.D. n° 94 - ME 1894 page 194

à Mr P.

Denne Park, Horsham (Angleterre), 1861

Bien cher frère,

Je suis au milieu d'une conférence, et je rentre en cet instant d'une réunion d'évangélisation dans la grande salle d'assemblée de la ville, où nous avons eu au moins 500 personnes. Les autres frères sont allés prêcher dans les villages et sur la place publique de la ville: profonde attention partout. Je bénis Dieu de ce qu'il me fournit ces occasions d'évangéliser, qui font mon bonheur. Car je suis tellement occupé de l'enseignement — soit par des écrits, soit dans ces conférences pour les jeunes frères qui se vouent à l'œuvre — que je soupire après une vie dévouée à l'évangélisation, bien qu'à Londres j'aie des réunions tous les soirs, et que je visite beaucoup. Au reste, notre conférence a été extrêmement heureuse; la dernière a eu lieu dans une grande ville manufacturière, chez un excellent frère de position modeste; la conférence actuelle, chez un frère de grande fortune, avec un superbe domaine, des jardins, parcs aux daims, etc., mais bien simple et bien dévoué: il nous entretient tous chez lui, sauf quelques-uns qu'il a dû loger ailleurs. Le pays est dans les ténèbres, mais la nouveauté nous a donné beaucoup d'auditeurs. Dieu veuille que des âmes aient été atteintes.

Bien que vous ayez écrit aux frères de C., je m'empresse d'ajouter mon témoignage au vôtre, car je crois que l'union que l'Eglise libre leur propose serait une démarche fatale à l'oeuvre du Seigneur. Ce ne serait pas seulement pour eux cesser au fond d'être libres, reconnaître une organisation humaine et le clergé; mais il ne faut pas oublier que l'Esprit de Dieu n'est nullement reconnu comme formant l'unité du corps de Christ. Si, comme ils le disent, ils acceptent les principes fondamentaux des frères, pourquoi ne sont-ils pas avec nous? S'ils n'acceptent pas ces principes, moi je ne puis pas les renier. Le système tout entier de l'Eglise libre est en contradiction complète avec l'enseignement de la Parole quant à l'Eglise, et il est le reniement de cette présence de l'Esprit qui fait pour moi la seule force de ma marche, comme le Seigneur, le Christ, est le centre de l'Assemblée. Sans que ces amis s'en aperçoivent, cela change même le caractère de la prédication. Si l'Eglise n'est pas reconnue,

le Saint Esprit n'est pas reconnu, et toute la marche s'en ressent. Ce serait un jour désastreux pour les frères que celui où ils se joindraient à l'Eglise libre. La liberté du ministère dont on leur parle n'est qu'un leurre. Le gibier entre librement dans le piège, mais une fois là, adieu la liberté! De plus, ayant été infidèle au Seigneur, on n'a plus de force. Quand deux corps se réunissent, celui qui a le plus de lumières et d'avantages spirituels de la part de Dieu, descend toujours au niveau de celui qui est le plus bas, car le premier doit abandonner sa position pour se joindre à l'autre. On ne peut monter individuellement si l'on n'a pas la foi, et cela ne se fait pas non plus comme corps, tandis qu'on peut très bien descendre de sa position, et devenir infidèle. — C'en est fait des frères, s'ils suivent cette marche, mais j'espère que Dieu gardera ces chers amis. En tout cas, ceux qui resteront dehors auront certainement la bénédiction. Il est de mode aujourd'hui de chercher l'union sans principes et sans conscience. Mr D. a très bien dit au clergé qui se séparait lors de la formation de l'Eglise libre dans le canton de Vaud: Messieurs, la conscience ne fait jamais agir en masse. — On trouble les frères à Pau et à Orthez par ces moyens; mais de ces côtés-là en proposant des réunions générales. Il va sans dire que ceux qui n'ont pas voulu la lumière sont charmés de se trouver au même niveau que tout le monde, sans être obligés de reconnaître la vérité, car, soit-on fidèle ou infidèle, cela va tout de même. On en profite pour détruire le témoignage qu'on n'aime pas voir à côté de son infidélité.

Le mouvement en Angleterre, qui est merveilleux, nous a amené certaines difficultés; mais sauf quelques moments d'excitation par-ci, par-là, on est resté ferme, tout en prêchant et en travaillant. Grâce à Dieu, il y a des auditeurs partout, et je ne puis pas dire que les frères aient manqué à l'impulsion donnée par l'Esprit: nous avons de nouveaux ouvriers, et les anciens sont plus actifs; un grand nombre de nouvelles réunions, et les anciennes, en général, beaucoup plus nombreuses. C'est là ce qui m'occupe, tout en me faisant languir après mon ancien travail d'évangélisation; mais tous ces éléments nouveaux ont besoin d'être soignés. Mais Dieu est bon et je puis dire: Que je doive puiser de l'eau et porter du bois pour les frères, c'est un honneur; d'autres seront à la bataille, car Dieu nous place chacun où il veut. Peut-être voit-il que ma lâcheté à l'oeuvre mérite que je sois occupé aux bagages? Quoi qu'il en soit, je suis heureux de le servir.

Tous les jours, il devient plus évident que le témoignage des frères est la vérité; beaucoup acceptent en partie cette vérité pour en jouir, mais non pas le témoignage. Ceux-là ne sont pas heureux; mais le témoignage agit largement sur les consciences. Que Dieu nous garde de l'ensevelir dans les fondrières religieuses; soyons larges de coeur, à la bonne heure; mais fidèles dans la marche comme des enfants d'obéissance. «Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, — si nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements», — verset important dans ces jours-ci, où l'on parle beaucoup de l'amour. Désobéir, ou accompagner les enfants de Dieu dans la désobéissance, n'est jamais l'amour.

Que Dieu garde ses enfants à C., de cette fausse démarche; ce serait un pur manque de foi.

Paix vous soit, cher frère. A la hâte.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 95 - ME 1894 page 209

à Mr P.

Dublin, 1861

Bien-aimé frère,

... J'en viens à vos questions:

1° Je crois qu'il est très fâcheux qu'un frère fasse part de ses pensées, en public, sur des questions ou des choses où il ne connaît pas la pensée de l'assemblée. Au reste, en général, à moins que cela ne soit nécessaire pour avertir, les *questions* ne devraient pas être amenées devant le public.

2° Ensuite, la question de réception est souvent mal posée. Nous ne sommes pas un corps volontairement associé, mais, dans la mesure où nous pouvons l'être, un rassemblement des membres du corps de Christ, un rassemblement des siens, opéré par le Saint Esprit. Nous ne recevons pas des personnes au milieu de nous pour prendre la cène avec nous; Christ a dû les recevoir, nous les reconnaissons, étant responsables de garder la sainteté de la table du Seigneur et la vérité de Dieu. Les reconnaître, c'est une affaire de confiance, et qui dépend du témoignage que nous avons de leur vie. Il ne s'agit plus de délibération pour les recevoir, une fois que leur christianisme est constaté, sans en excepter la sainteté et la vérité; car l'Esprit qui conduit les enfants de Dieu est l'Esprit de vérité et l'Esprit Saint. Ils ont droit, dans ce cas, à la table. Reste encore la discipline. En des cas douteux, il est très à désirer que la conscience de toute l'assemblée soit au clair et ainsi au large; mais si l'homme est chrétien, connu comme tel, ou assez connu de quelque personne grave, pour que le témoignage de celle-ci soit une garantie du christianisme de celui qui désire prendre la cène, à mon avis il ne faut pas autre chose. Seulement, il est bon de le nommer devant l'assemblée, et en tout cas de le mentionner à quelques membres graves de la réunion, si l'on n'a pas de temps pour en parler davantage. C'est donc une affaire de témoignage suffisant, car il s'agit de maintenir un esprit de confiance entre tous. Si celui qui présente une âme nouvelle est un chrétien jeune ou léger, il vaudrait mieux que son témoignage fût appuyé par quelques chrétiens qui eussent plus de discernement. On devrait se réjouir de voir arriver de nouvelles âmes, mais on devrait veiller en même temps à ce que la vérité et la sainteté fussent sauvegardées.

3° Il me semble que, si quelqu'un qui ne rompt pas le pain parle dans l'assemblée où l'on rompt le pain, c'est un très grave désordre. Un homme qui se sépare à tort de l'assemblée de Dieu, n'est pas dans le cas de l'instruire quand elle est réunie. Cela ne m'empêche pas, personnellement, de l'entendre, quand il exerce son don individuellement en dehors de la réunion. Je reconnais ainsi son don comme membre du corps, mais lui renie cette position si, quand le corps est réuni, dans la mesure où cela peut se réaliser, il ne veut pas y prendre place.

Je ne trouve aucune difficulté en 1 Timothée 4: 13. Premièrement, ce passage n'affaiblit pas une foule de déclarations, voire même de préceptes, relatifs à l'exercice des dons, qui font de cet exercice un devoir pour celui qui possède le don. Ensuite, Timothée n'était nullement un ministre local, ce qu'on appelle un ministre établi; il accompagnait l'apôtre, ou le remplaçait en des services exigeant quelqu'un qui fût pénétré de l'esprit de l'apôtre, et pleinement informé de ses voies. La prophétie, paraît-il, avait désigné Timothée (1 Timothée 1: 18) Paul lui avait imposé les mains (2 Timothée 1: 6) ensuite, le corps des anciens lui avait imposé les siennes, pour le recommander à la grâce de Dieu; l'apôtre lui rappelle, comme motif, toutes ces choses, la prophétie par laquelle Dieu l'avait désigné, et la sanction des anciens qui, en ayant eu connaissance, l'ont ainsi recommandé à Dieu. Ainsi Paul lui-même avait été désigné par la prophétie, et ceux qui étaient les prophètes à Antioche lui avaient imposé les mains, afin de le recommander à la grâce de Dieu pour l'oeuvre à laquelle il avait été appelé: telle est l'expression de la parole. Mais Timothée n'a jamais été un ministre établi sur un troupeau. Je crois pour ma part qu'il peut y avoir (et il y en a) des personnes consacrées à l'oeuvre et qui exercent leur ministère régulièrement en s'appliquant constamment à l'oeuvre. Si quelqu'un était désigné par la prophétie pour cette tâche, je ne ferais aucune objection à l'imposition des mains des anciens, s'il y en a. Il est probable, si l'Esprit agissait de la sorte, que les anciens ne tarderaient pas à se retrouver. Je ne ferais même aucune difficulté à ce que, dans la pratique, les frères anciens le fissent — abstraction faite du clergé et de l'établissement des ministres qui est l'oeuvre de l'ennemi. Je ne vois rien qui empêcherait de recommander un ouvrier à la grâce de Dieu, en lui imposant les mains en vue d'une oeuvre particulière à laquelle il serait appelé. Cela pourrait se répéter chaque fois qu'il devrait entreprendre une oeuvre nouvelle; mais on en a fait une consécration pour arrêter la libre action du Saint Esprit. Dès lors, c'est une abomination et de la rébellion contre Dieu.

Je ne suis nullement d'accord avec le *Messenger* au sujet de 2 Corinthiens 5: 3, mais c'est une affaire d'interprétation, de sorte que cela ne me trouble pas. D'après ce que vous dites, l'auteur n'a pas compris le passage; voilà tout. La force du passage est pour moi très claire. Le mot e¹ge met en relief une condition, et le mot ca± y ajoute de la force: nous jouirons de ce dont nous avons parlé — pourvu que, bien entendu, nous supposons que, dans ce cas même où nous sommes revêtus [du corps], nous ne soyons pas trouvés nus [à l'égard de Christ], car dans ce dernier cas, ce serait tout autre chose que la gloire.

Dans ce pays, l'oeuvre du Seigneur se poursuit d'une manière remarquable. A Dublin, le nombre des frères a beaucoup augmenté; il y a un certain nombre d'aimables jeunes hommes, vivants et heureux; quelques-uns louent des chambres pour prêcher dans les mauvais quartiers de la ville (il y a 300,000 habitants), et il y a des conversions continuelles. Avant-hier soir, cinq auditeurs, sur une vingtaine, ont reçu la paix. Je tiens des réunions, souvent deux fois par jour; une quantité de personnes, des messieurs et des dames aussi, sont profondément attentifs; des gens nobles et riches se convertissent à la campagne, et quittent souvent le nationalisme. Il y a un mouvement remarquable de l'Esprit de Dieu. Cela se fait en dehors des frères; mais partout les principes sur lesquels les frères ont insisté se reproduisent,

et pour les grandes réunions où des âmes se convertissent, tout a été organisé sous sa forme actuelle par des frères, au moins par des personnes imbues de leurs principes, un peu trop relâchées pour être admises parmi nous, mais qui suivent en quelque mesure les mêmes principes tout en allant partout. Les livres des frères aussi sont lus. On s'aperçoit bien qu'il y a moins de ce qui est sûr et solide; mais l'énergie de la vérité pénètre néanmoins et se fait jour.

Que Dieu nous garde près de lui, cher frère, heureux que Christ soit prêché partout, et fermes dans les principes et dans la marche que Christ enseigne, — la parole de la patience. Il faut savoir être petit, et il en vaut la peine; mais lui est toujours grand.

Saluez D. et tous les frères.

Votre tout affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 96 - ME 1894 page 248

à Mr P.

Elberfeld, octobre 1861

Bien cher frère,

Mon âme se réjouit de la bénédiction que Dieu vous accorde, pour vous, pour ces âmes, et à cause de l'amour du cher Sauveur qui s'y déploie.

J'éprouve comparativement peu de mal, je le crois, cher frère, des louanges que je reçois de temps en temps (bien que le coeur soit toujours rusé), parce que j'ai une conscience profonde du fait qu'il n'existe pas de bien en moi; puis j'y vois tant de mal, tant de choses qui empêchent le libre cours de la puissance de Dieu par mon moyen; enfin je suis, au fond du coeur, content de n'être rien; et si heureux que Christ soit tout! Cela ne m'empêche pas de voir dans ces louanges l'affection des frères. Oui, certes, je désire n'être rien, et que Christ soit tout; au reste, c'est le vrai bonheur, c'est la seule chose juste — ce qui est «moi» est péché, et exclut Dieu. Notre bonheur, c'est de ne penser qu'à Christ, d'oublier les choses qui sont derrière nous, et d'avancer vers le prix de l'appel céleste.

J'ai beaucoup senti la présence du Seigneur avec moi dans les réunions, ces temps-ci, et j'ai vu que, lorsque le *salut* est prêché, il y a toujours des coeurs attentifs et sérieux, pour entendre. Aussi les réunions ont-elles été nombreuses.

Depuis que je vous ai vu, j'ai parcouru le midi de la France; la Suisse française, sauf la Vallée de Joux et le Pays d'En-haut; la Suisse allemande; Guebwiller; quelques visites en passant à Amiens, etc., enfin le nord de l'Angleterre pendant trois semaines, après une conférence où j'avais trouvé les portes ouvertes et un travail très intéressant, puis quelques autres endroits. En ce moment, je suis à Elberfeld pour une conférence des frères ouvriers, et pour une nouvelle édition du Nouveau Testament allemand.

Le nombre des frères en Angleterre a beaucoup augmenté et augmente encore, mais je crains, avec un bon nombre de frères expérimentés, que quelquefois l'oeuvre ne soit pas

profonde. Toutefois la bénédiction a été très réelle et très grande, et le retour au monde de quelques-uns, en certains endroits où il y avait eu peut-être quelque excitation à côté de conversions réelles, rend les frères qui ont pris part à cette oeuvre assez sérieux, et j'ai trouvé chez eux un bon esprit qui m'a bien réjoui...

Ce qui importe, cher frère, est de nous tenir près de Dieu. — Nous ne sommes rien, et tout ce que nous sommes à nos propres yeux, n'est que vanité et un obstacle à la vraie puissance: «Quand je suis faible», dit l'apôtre, «c'est alors que je suis fort». Aussi est-il important de ne pas se laisser exciter par la bénédiction même; cette dernière peut nous encourager, et cela va bien quand elle nous humilie et nous pousse à vivre davantage avec Dieu, afin d'avoir sa direction et que nos coeurs soient tranquilles et exercés devant Dieu. C'est une chose solennelle pour le coeur sérieux, lorsque nous sentons devant Dieu qu'une âme a passé de la mort à la vie. Quelle oeuvre merveilleuse et l'on comprend bien que, si elle est vraie, elle est l'oeuvre de Dieu. Cela réjouit le coeur, mais la joie devant Dieu est une joie sérieuse et solennelle. Gardez-vous soigneusement, cher frère, de toute excitation, et quand même elle semble ranimer l'assemblée, restez tranquille, tout en vous réjouissant avec elle. Prenez garde aussi de ne pas rendre la conversion de ces nouvelles âmes trop importante à leurs propres yeux. C'est un grand danger pour les jeunes âmes d'être mises en scène comme quelque chose de merveilleux. Laissez-les dans l'ombre, tout en leur donnant des soins diligents. Rien n'est plus funeste pour les âmes et pour l'oeuvre, que de mettre celles-ci trop en avant. Quant à vous-même aussi, cherchez un esprit tranquille. Cherchez la sainteté tout premièrement, afin que vous soyez en pleine liberté et en pleine communion avec Dieu...

J'écris au milieu de toutes sortes de distractions et dans un intervalle de notre conférence. Je serai très heureux de recevoir encore des nouvelles de l'oeuvre et des frères. J'ai été poussé plus que jamais dans l'oeuvre quant à mon coeur; toutefois je crois que ce dernier tend toujours davantage à soupirer après le ciel.

Saluez bien D. ainsi que tous les frères. Je me réjouis fort de la bénédiction à X; qui est-ce qui y travaille?

Paix vous soit, bien-aimé frère!

Votre affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 97 - ME 1894 page 269

à Mr P.

Elberfeld, octobre 1861

Bien-aimé frère

Je ne savais pas ne pas avoir répondu à votre question au sujet de la Parole; je commencerai par là.

Depuis quelque temps, l'épître aux Philippiens a fait sur moi une profonde impression. J'y vois un chrétien avec les mêmes passions que nous, ayant même une écharde dans la chair

afin qu'il ne s'élevât pas, j'y vois ce chrétien supérieur à toutes les circonstances et à toutes les influences qui l'entourent. La chair et le péché ne sont pas même nommés dans l'épître, sauf pour dire que l'apôtre n'a aucune confiance dans la chair. Sa vive attente et son espérance, c'est que maintenant comme toujours, Christ sera magnifié dans son corps, soit par la vie, soit par la mort: il peut tout; — tout lui tourne à salut; il sait ce que c'est que de se réjouir de tout, de ne s'inquiéter de rien. Voilà l'expérience normale du chrétien. La puissance de l'Esprit le met au-dessus de tout, non que la chair ne soit pas là, mais elle est mâtée. Or voici le secret de cette force: un ensevelissement absolu du vieil homme. Par la révélation de Jésus Christ, Paul, ou plutôt Saul, est mort, et en a la conscience: en trois jours, tout est terminé. Dès lors, à travers tout, pour lui, vivre c'est Christ. Nous nous tenons pour morts, et nous avons raison; mais Paul l'avait réalisé; il portait toujours dans son corps la mort du Seigneur Jésus. Dieu le livrait à la mort à cet effet, de sorte qu'il mourait tous les jours. Voilà la réalisation de cet état, l'énergie qui est tellement remplie de Christ qu'elle veut la mort, l'absence de toutes choses, pour ne connaître que Christ. On peut être exercé dans cet état, mais on y peut tout, car si Paul disait cela à la fin, c'est qu'il en avait fait l'expérience tout le long du chemin.

Je trouve l'épître aux Philippéens humiliante et encourageante en même temps, humiliante, si nous nous comparons avec l'apôtre, encourageante, si nous nous souvenons que la force pour réaliser ces choses est en Christ pour nous.

Notre jouissance de la Parole dépend entièrement, premièrement de notre spiritualité en général, puis de l'action de l'Esprit de Dieu en nous. Naturellement le degré de cette jouissance répond à la spiritualité, puis elle varie selon l'action du Saint Esprit. Ainsi, quand nous ne sommes pas spirituels, le caractère de notre jouissance est faible, pâle, superficiel. Puis, si en détail nous avons contristé le Saint Esprit, il peut donner de la force à la Parole dans notre conscience pour nous reprendre, mais nous n'en jouirons pas. La négligence rend cette jouissance impossible, parce que nous sommes dépendants de l'Esprit et de la lumière qu'il jette dans le coeur, et cette lumière nous ne l'avons que dans la dépendance. Si nous ne sentons pas cette dépendance, l'Esprit de Dieu nous la fait sentir; et c'est alors que nous trouvons notre esprit stérile, dans la lecture de la Parole. Pour ma part, j'en ai fait l'expérience, dans un temps de lectures où mon esprit était tout à fait sec. Je cherchais, dans ce cas-là, à me juger et à savoir pourquoi je ne jouissais pas. D'un autre côté, je n'ai jamais lu la Parole, en priant Dieu de me donner quelque chose dans sa bonté, que je n'aie reçu au moins quelque chose. Je crois que le grand moyen de profiter de la Parole est de veiller beaucoup sur son âme devant Dieu; ensuite de prier toujours quand on lit, et de demander que notre Dieu nous donne de la nourriture, et qu'il daigne mettre notre âme en communion avec lui, par le moyen de cette Parole que nous lisons. C'est la communion avec lui qui est la source, comme elle est l'heureux effet de notre lecture; mais de plus elle élargit l'intelligence quant à Dieu lui-même et quant à ses voies en Christ, et cela est d'un grand prix pour l'âme. Si vous trouvez que vous ne jouissez pas, ou du moins que, malgré vos prières, Dieu ne se révèle pas à vous dans la lecture (car c'est là le point capital), ne vous contentez pas de rester ainsi; Dieu vous parle par

son silence. Il doit y avoir quelque chose entre votre âme et lui, soit mauvaise pensée admise, soit dureté, soit négligence. Je ne crois pas que, ni son amour, ni sa bonté même nous fassent défaut. Cherchez sa face, et voyez en quoi vous n'êtes pas à la hauteur de l'apôtre dans l'épître aux Philippiens. La grâce suffit pour un petit comme pour un grand cadre de service; il reste, que nous ne sommes pas morts dans le sens pratique, comme Paul l'a été. Si nous ne sommes pas morts d'emblée, comme il l'a été, cela exige, à la vérité, plus de soins journaliers pour que nous le soyons; mais notre Seigneur est fidèle, et son oreille est toujours ouverte.

Je bénis Dieu de ce que les choses vont mieux à S. — D. est un frère bon et fidèle qui a beaucoup de coeur et de dévouement; il se peut qu'il ne soit pas propre pour continuer cette oeuvre; il se laisse peut-être trop facilement exciter, mais il y a peu de frères qui aient montré plus de renoncement et d'abnégation d'eux-mêmes que lui. Je pense, Dieu aidant, lui écrire ces jours-ci.

Je suppose que les frères de C. ont craint l'accusation d'étroitesse, s'ils n'acceptaient les réunions de prières proposées. Mon expérience et l'expérience d'autres frères, c'est que la chose ne peut réussir. Comme principe, il y manque l'élément essentiel: «Si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour demander quelque chose, cette chose sera faite pour eux»; mais ici, ce n'est pas le cas; et cela fait tout manquer. Comme principe, je suis heureux de prier avec tout chrétien sincère. Mais est-on d'accord sur ce qu'on va demander? Je ne parle pas de nuances d'expression; on devrait les supporter, mais le point de départ est différent. Les frères, les plus larges qui s'occupent du mouvement qui se produit en Angleterre, et qui ont essayé de ces réunions, n'ont pu les supporter, ou en ont reçu beaucoup de mal, car elles ont pour effet qu'on devient mécontent de l'assemblée, ou qu'on recule dans son âme. Je ne dis pas que Dieu ne puisse bénir en rien, et si des chrétiens se réunissent afin de prier Dieu pour leurs propres âmes, on peut bien s'attendre, à ce qu'ils soient exaucés; mais dans ces réunions modernes, on prétend s'occuper du progrès du christianisme dans le monde, et là les divergences sont trop grandes pour qu'on puisse réellement prier ensemble. On veut que le christianisme chemine de pair avec le monde, qu'il y ait une grande action sur les masses, qui envahisse le monde. Que Dieu le veuille! mais cette publicité, cette prétention, me détournent, je l'avoue. Il faut de l'excitation; on ne s'attend pas assez à Dieu; on publie la chose, on en publie les effets: tout cela a trop d'apparence. Je ne parle pas de manque de sincérité, mais ou se produit trop en public, je ne vois pas la prière considérée ainsi dans la Parole. Je ne pourrais défendre à personne d'y aller; c'est une affaire de sagesse, non de discipline, mais je suis sûr que les chrétiens spirituels ou qui ont des principes clairs, y perdraient ou quitteraient les réunions. Je crois qu'on a fait l'expérience à Orthez, que cela ne pouvait aller.

J'agirais à l'égard des assemblées tout à fait dans un esprit de grâce et de paix, mais je maintiendrais ma conviction, et je suis convaincu qu'à la longue, cette conviction sera justifiée.

En Angleterre, l'oeuvre s'étend beaucoup, les réunions sont nombreuses et se multiplient. Les conversions sont aussi très nombreuses. Je crois qu'en somme, au milieu d'un mouvement où il y a de l'excitation et du danger que cette excitation se communique peut-

être à quelques frères, les principes des frères leur sont devenus plus chers et que Dieu les dissémine. Le baptême avait pris un certain développement; un des frères les plus actifs étant ardent baptiste (autrefois baptiste strict), mais il y a eu réaction lorsque le sujet a été examiné; alors plusieurs ont baptisé leurs enfants, et il règne un bon esprit sur ce sujet. L'extension de l'oeuvre me retient en Angleterre. Je ne suis ici que pour très peu de temps, leur ayant fait faux bond à mon dernier passage pour ne pas manquer une conférence en Angleterre. Il y a une masse d'âmes nouvelles, et j'ai senti que le Seigneur était avec moi, soit en Irlande, soit en Angleterre. Je cours un peu moins et je reste autant que possible quelques semaines dans le même lieu. Cela contribue, par la grande bonté de Dieu, à affermir les âmes dans la grâce.

La dernière fois que j'ai visité la France, je ne pensais pas la revoir du tout, car je me remettais lentement de la maladie que j'ai faite en Suisse. Dieu a voulu que ma santé se raffermisse; je suis mieux que je n'étais il y a deux ou trois ans, mais je vieillis; à 61 ans, à peu de jours près, on ne peut être aussi élastique qu'un jeune homme; je supporte moins bien le mauvais coucher, la mauvaise nourriture, les intempéries, mais je suis toujours plus heureux au milieu des pauvres. Les travaux de cabinet partagent mon temps, mais je les néglige davantage. Dieu sait s'il m'accordera de voir les chers amis de France avec la même activité dans l'oeuvre que par le passé. Cependant je travaille toujours. J'ai eu hier de bonnes réunions après quatre heures de voiture, et plus de deux heures à pied, de sorte que je ne puis pas me plaindre, et quand le Seigneur nous soutient, nous pouvons tout. Au reste, je ne veux que Christ, je ne désire vivre que pour lui, puis m'en aller auprès de lui. Je sais toujours davantage que je suis chez moi dans le ciel. C'est un bonheur calme, mais profond; c'est moins une aspiration vers le ciel que la conscience d'appartenir au ciel. C'est bien l'amour de Dieu, tout petit que l'on soit. Comprenez-vous le commencement de Jean 14? J'ai beaucoup joui dernièrement de Jean 1: Christ, centre autour duquel se rassemblent les hommes, donc il est Dieu — le monde condamné et un nouveau rassemblement autour de Dieu, révélé en Christ. — Puis comme homme il trace un chemin: «Suis moi!» Dans le paradis, il n'était pas besoin d'un chemin. Pour les rebelles, il n'y en a pas dans le lieu où ils se trouvent. Mais Dieu, la vie divine dans l'homme, trace un chemin à travers le désert. — De plus, comme Fils de l'homme, il est l'objet du ciel. Le ciel s'ouvre sur lui; les puissances du ciel le servent. Pour nous, le ciel est aussi ouvert, mais lui était l'objet du ciel. Bien-aimés comme lui, nous l'avons, lui, pour objet dans le ciel.

Saluez tous les frères. Paix vous soit.

Votre affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 98 - ME 1894 page 293

à Mr P.

Londres, janvier 1862

Bien cher frère,

Vous me pardonnerez, j'en suis certain, si je vous dis qu'il y a quelque manque de patience dans votre lettre. Non que j'approuve C. assurément, mais je dis que vous avez été vexé. Quant à sa banqueroute, je le crois sincère; il y a longtemps qu'il est dans les difficultés, en partie parce qu'il n'a pas marché avec le monde religieux, et en partie à cause de l'état de mort spirituelle de Bordeaux. Il a cherché à s'occuper d'autre chose que de l'oeuvre, mais je pense que, s'il était resté avec ce monde-là, on aurait fait quelque chose pour lui. F., de Pau, frère sage et paisible, qui a passé une quinzaine de jours chez C., représente sa vie comme étant en tout point des plus édifiantes, et dit que les Espagnols qui ont été convertis par son moyen, honorent l'évangile à Bordeaux d'une manière remarquable.

C., je le crois, est venu au milieu des frères après avoir renoncé à son salaire par principe de conscience. D'après ce que vous me dites, il paraît qu'il est tout à fait soumis à la Parole; s'il n'a pas une lumière bien claire, il n'y a rien là qui puisse étonner, sorti qu'il est du sein du papisme, Apollos annonçait la doctrine de Jean Baptiste, Aquilas et Prisca l'ont mieux enseigné; et c'est ce que nous avons à faire aussi dans ces cas.

Il ne faut pas oublier une chose, c'est qu'on peut être très sincère et très dévoué, et manquer de lumière. La grâce ne pense pas tant à ce qui nous convient dans les circonstances où nous nous trouvons, qu'au bien de l'âme avec laquelle nous avons affaire. Il faut pour cela que nous nous tenions près du Seigneur. Jamais (je ne le trouve, hélas, que trop pour moi-même), si l'on ne marche pas dans la communion du Seigneur, on ne sait, au moment voulu, ce qu'il faut faire et dire; la chose ne se suggère pas alors, tandis que, si nous sommes remplis du Saint Esprit, il devient au moment donné la source d'actes et de paroles selon Dieu.

Quant à M. Wigram, il s'affaiblit, mais il est relativement bien; il est dans ce moment à Exeter, où le Seigneur a ajouté 60 à 70 âmes au troupeau pendant l'année qui vient de s'écouler, et ces âmes ont besoin d'être affermies, et liées avec les frères anciens dont il y a environ 130. Nous y avons été dernièrement pour une conférence. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de ce frère, il s'agit d'une oeuvre assez remarquable. Un ancien ministre national a été l'instrument d'un réveil où près de mille personnes, dit-on, ont été converties. Il y a eu des exagérations qui sont devenues un sujet de scandale pour le monde: des séparations de femmes d'avec leurs maris; pas de péchés, mais un mysticisme dangereux. Cet homme reconnaît ces exagérations, et cherche l'appui des frères, car maintenant qu'il avoue avoir eu tort, cela affaiblit son influence sur les nouveaux convertis. Les frères du voisinage ont naturellement quelque crainte; il s'agit de penser en même temps à lui et à la sûreté des âmes. Je suis un peu inquiet de son état, mais je ne le juge pas. Il est venu comme auditeur, à notre conférence d'Exeter, amené par un frère, mais je ne suis pas satisfait...

Tenons-nous près du Seigneur, oui, tenons-nous près de lui; c'est là notre affaire. Ne soyez pas satisfait de rester dans l'abattement. L'abattement peut nous arriver, et l'âme peut être troublée par ce qui arrive, mais l'abattement est une preuve qu'on ne s'est pas réfugié auprès de lui tout de suite, et qu'il n'était pas assez présent à nos âmes. Jésus a dit: «Maintenant mon âme est troublée»; mais il se tourne immédiatement vers son Père, de sorte que nous le trouvons sentant les choses vivement et rendant grâces dans cette même heure.

Bien plus, il avait devant lui ce que nous n'avons pas, mais il sait de quoi nous sommes faits. Il y a trois pas: 1° La sensibilité aux circonstances; là, ce n'est pas un mal; au contraire, l'insensibilité serait un mal. 2° L'abattement, preuve que l'âme ne sait pas jeter son fardeau sur le Seigneur, lui porter tout en se confiant dans son amour. Quand on le fait, on peut avoir des combats à livrer par la prière, mais on rendra grâces en même temps. Dieu exauce, et l'on sait qu'on a ce qu'on demande, ou du moins, si l'on ne sait pas ce qu'il faut demander comme il faut, on a pleine confiance dans son amour. L'effet de l'abattement est de sonder le coeur et de nous faire découvrir ce qui nous manque ou ce qui nous empêche d'avoir de la confiance, — peut-être une distance pratique du Seigneur, un manque de communion directe, quoiqu'il n'y ait pas de mauvais fruits. 3° La méfiance, quand le coeur est loin de Dieu et que la volonté chagrinée agit. Cela est évidemment un mauvais état d'âme et peut aller fort loin. Mais le Seigneur est fidèle; notre part, quoiqu'il en soit, est de nous approcher de lui. Il peut nous laisser sans joie jusqu'à ce qu'il ait sondé notre coeur, mais il ne peut manquer à son amour fidèle: Il ne retire pas ses yeux de dessus les justes. Je sens sa présence plus que jamais, et que lui est tout. Bientôt il nous le fera savoir pleinement.

Votre bien affectionné.

P.S. — Je viens de terminer le manuscrit d'un gros volume contre les rationalistes qui, sous le nom de libéraux, infectent votre chère France aussi.

Lettre de J.N.D. n° 99 - ME 1894 page 305

à Mr P.

Guelph (Canada), janvier 1863

Bien cher frère,

J'ai été très heureux de recevoir des nouvelles de l'oeuvre et de vous.

J'ai, si Dieu me le permet, la pensée de me rendre en France cet hiver; mais j'aurai pour but une nouvelle édition du Nouveau Testament, la première étant à peu près épuisée. Il me faudra m'occuper aussi du Nouveau Testament allemand, pour la même cause. Cela suppose que je quitterai le Canada en été ou en automne, et j'espère être à même de le faire, quoique l'oeuvre ici m'intéresse beaucoup et que je sois très lié avec les frères. Grâce à Dieu, ils marchent bien; nous pensons avoir notre conférence dans quinze jours. Nous aurons, s'il plaît à Dieu, cinq ou six Indiens, ce sera un nouvel élément dans nos conférences: ils ont été, ou affranchis, ou amenés à la connaissance du Seigneur depuis mon arrivée dans ce pays; les nouveaux convertis l'ont été par le moyen de notre frère G., ancien ministre national. Je doute que tous comprennent l'anglais. Ce sont des Mohawks, anciennement la tribu la plus redoutable parmi ces indigènes. L'un de ces frères (ancien catéchiste national) commence à évangéliser les païens, parmi lesquels il y a six nations alliées, dont l'une est tout à fait païenne; une autre l'est en partie; le reste fait plus ou moins profession de christianisme. Ceux qui marchent avec nous rompent le pain entre eux, étant à une douzaine de kilomètres de la réunion la plus rapprochée.

Dieu a béni mon séjour ici. Je viens d'arriver à Guelph pour notre conférence, ayant déjà passé quelques jours à Hamilton, ville de plus de 20.000 habitants, où le Seigneur a beaucoup béni l'oeuvre. On me dit qu'il agit encore rétrospectivement dans les âmes. La réunion a déjà plus que doublé, et les personnes ajoutées sont sérieuses et dévouées et ont beaucoup de communion entre elles. Le ministre baptiste et un ancien de l'église libre, ont quitté ces systèmes et prennent la cène avec nous. Cela a passablement remué les esprits; non que ce fût de la curiosité, mais une oeuvre véritable de l'Esprit de Dieu. A part plusieurs conversions très évidentes, la doctrine de l'Eglise et de la venue du Seigneur a pénétré les esprits, et on a pu voir l'action manifeste de l'Esprit de Dieu. Les mêmes faits se sont renouvelés dès lors dans un nouvel endroit appelé Clinton, ville de peu d'importance, mais où j'ai senti l'action de l'Esprit. Il y avait là une petite réunion, mais l'oeuvre s'y agrandit et s'y consolide.

J'ai fait une tournée de 3200 kilomètres dans les Etats-Unis, spécialement pour visiter nos frères français et suisses: je les ai vus presque tous, outre quelques américains en passant. Ces amis, émigrés en vue d'avantages temporels, ont bientôt senti combien cela nuit au progrès spirituel. Voilà quatorze ans qu'ils végètent, la plupart se sont endettés pour posséder des terres, sont dans l'angoisse pour les payer, ou ont mauvaise conscience par l'indifférence à l'égard de leurs dettes; mais notre Père, dans sa bonté et sa fidélité, a agi dans les consciences, et beaucoup ont pris à coeur cet état de choses. Au fond, ils sont en bon état, ayant des peines et des soucis comme suite de leur marche, mais le coeur tourné vers Dieu, et un vrai désir de faire des progrès. Toutefois l'état d'éloignement de Dieu, dans lequel plusieurs se trouvaient, a produit des difficultés quant à la discipline, et la confiance mutuelle a été tristement minée; car on ne s'éloigne pas du Seigneur impunément. Grâce à Dieu, le mieux est sensible. C'était pour moi et pour eux aussi, un grand sujet de joie de nous revoir; ils ne s'étaient guère attendus à ma présence de ce côté de l'Atlantique.

Les frères français sont dans un plus triste état que les suisses. L'un d'entre eux qui n'avait pas une réputation bien avantageuse en France, mais qui a la parole très facile, s'est fait consacrer, pour se rendre plus respectable quand il prêche, et on ne rompt le pain que tous les deux dimanches. Il y a du trouble et du malaise chez plusieurs; une famille s'est retirée; mais je crois que le plus grand nombre s'étant mondanié, acquiesce à cet état de choses; cependant je ne renonce pas à tout espoir de voir du mieux, et je pense, Dieu aidant, y retourner; mais pour faire du bien, humainement parlant, il faudrait y rester, et, par la grâce de Dieu, imprimer un tout autre caractère à la marche de l'assemblée: voilà ce que je ne puis guère. Il y a beaucoup à faire pour un frère de langue française qui aurait du dévouement et un peu de sagesse. L'Amérique n'est pas la France. L'état de ce pays est épouvantable; le monde voué au gain, les chrétiens presque autant que le monde, et on ne peut plus mondains de toute manière. Les frères sont plus simples, mais les habitudes du pays sont des plus tristes, point de moeurs, des jurements sans fin; dans l'Est (peut-être moins dans l'Ouest), l'ivrognerie, aucune vie de famille, au moins dans les villes; voilà l'Amérique. La guerre de sécession a l'air d'un jugement sur le pays, car, avec cela, on est très religieux: on se joint à une église, parce que c'est respectable; on y est reçu, parce que cela augmente l'influence de l'église. Les

chrétiens sérieux en gémissent, et cela donne de l'espoir. En général, ce sont les églises qui ont attisé le feu de la guerre, et qui, sauf les étrangers, ont fourni les soldats; puis ce sont des jalousies et des soupçons, si l'on n'est pas ouvertement partisan. Mais Dieu est au-dessus de tout, et j'ai pu passer tranquillement jusqu'aux confins des pays où l'on se bat, et travailler comme je l'aurais fait, comme du reste nous avons pu le faire en France pendant la révolution. Notre conférence est bénie, les frères sont encouragés, heureux ensemble, — car, de fait, un bon esprit règne en général au milieu d'eux, et il y a un progrès assez frappant dans le pays. Ce ne sont plus quelques émigrés occupés du monde, ayant eu quelques principes, qu'ils gardent à peine, mais un témoignage réel et simple, établi par la grâce, et qu'on reconnaît, alors même qu'on s'y oppose. Le nombre des frères s'accroît; 70 âmes environ ont été ajoutées en divers endroits depuis que je suis ici, mais le nombre ne donne pas la mesure du progrès, parce que le témoignage s'est fait valoir auprès de beaucoup de personnes soit chrétiennes, soit amenées à la connaissance du Seigneur, et qui ne se sont pas jointes aux frères. Deux ministres nationaux, outre un pasteur baptiste, un ancien de l'église libre, et des principaux d'autres cultes, s'ajoutant à nous, ont produit un mouvement qui a exercé beaucoup d'âmes. Plusieurs sont convaincus que nous avons raison, voire même des ministres: mais prendre la croix, c'est autre chose. En un mot, les portes sont ouvertes, et la vérité se propage.

Notre conférence a été nombreuse et bénie. Les soeurs y sont admises; il y avait plus de 50 frères et beaucoup de communion fraternelle; cela encourage, fortifie, et fait la joie de Dieu lui-même. On commence maintenant à s'en retourner chacun chez soi, sans que la conférence soit proprement terminée. Je ne sais pas que de nouvelles âmes aient été ajoutées, sauf un Danois et deux frères dissidents de Montréal, dont un avait été le moyen de la conversion de plusieurs de nos frères qui l'aimaient beaucoup, en sorte que cette attraction de l'Esprit sur lui a été un vrai soulagement pour eux. A Hamilton, où Dieu m'a particulièrement béni, il y a eu de nouveau bien des âmes travaillées; on espère pour elles; Dieu seul peut donner l'accroissement. Ce qui pour moi est spécialement ressorti de notre conférence, c'est l'opposition complète entre le monde et notre association céleste avec Christ. Cette association est fondée sur son rejet absolu de la part du monde et la rupture complète entre le monde et Dieu. Avant que le monde fût, le Père aimait le Fils qui avait sa gloire avec lui, et l'Eglise et la vie éternelle étaient dans ses conseils en Christ. Dieu a créé le monde qui n'est qu'une chose dans le temps. Lorsque l'objet céleste, le Père, a été révélé dans le Fils, le monde n'en a pas voulu, l'a repoussé, l'a haï, et Christ a pris possession de la gloire, comme homme, selon les conseils de Dieu, l'Eglise y ayant part avec lui. La religion du monde, de l'homme dans la chair, savoir les Juifs, a été rejetée comme étant le monde même, et Christ prend sa place en haut. Paul ne peut plus désormais le connaître selon la chair. Il est reconnu Fils de Dieu, fils de David, mais quand il se présente comme Fils de l'homme, il faut qu'il meure. Alors il rend les siens propres à avoir part avec lui, en haut. (Jean 13). Au chapitre 14, il montre que la chose céleste a été révélée dans sa personne et que, par l'Esprit, ils sauront, étant sur cette terre, qu'ils sont en lui qui est entré dans la chose céleste, et lui en eux. Au chapitre 15, il montre qu'Israël n'est pas le vrai cep dont lui serait le plus excellent sarment, mais que lui,

et cela sur la terre, est le vrai cep, dont eux sont les sarments. Au chapitre 16, le Saint Esprit est sur la terre, d'une part, pour démontrer, l'état du monde, de l'autre, pour prendre les choses du Christ céleste et les montrer aux siens. Au chapitre 17, il révèle en plein, en s'adressant au Père, leur position avec le Père, et vis-à-vis du monde. Puis l'histoire recommence: «Levez-vous, parlons d'ici», annonçait la cessation des relations du résidu avec les Juifs de l'ancienne alliance. Cette position des chrétiens s'est présentée à mon âme avec une clarté toute nouvelle...

Si vous voyez ce cher, V., ou que vous lui écriviez, vous l'assurerez de ma vraie sympathie. Mais Celui qui fait ces choses est toujours fidèle et plein d'amour. Saluez aussi beaucoup tous les frères de ces contrées-là. Peut-être Dieu veut-il rendre notre frère plus mûr et l'employer davantage? Que Dieu lui donne de se tenir près de lui. Je sens qu'il faut non seulement jouir des objets de la foi, mais vivre, par la foi, de ces objets.

Adieu, cher frère. Nos Indiens nous quittent dans ce moment; ils ont beaucoup joui de notre conférence. J'espère aller les voir et y prêcher sous peu; ils sont braves et intelligents; c'est réjouissant de les voir ainsi; l'une de leurs femmes était avec eux, une soeur modeste et excellente. Que Dieu vous garde et vous bénisse, cher frère.

Votre affectionné frère.

P.S. — J'ai de bonnes nouvelles d'Allemagne et de Hollande; en Angleterre, Dieu a été plein de bonté; à Londres, on a un peu peur du grand nombre des âmes qui sont ajoutées.

Lettre de J.N.D. n° 100 - ME 1894 page 312

à Mr P.

New York, novembre 1866

Bien-aimé frère,

Votre lettre m'a bien réjoui, ainsi que les nouvelles de cette oeuvre en France qui m'est toujours si chère: grâces à Dieu, elles sont généralement bonnes.

Ce que vous me dites montre un progrès sensible dans la Charente-Inférieure. Elle m'intéresse; il y a là de très braves frères, et à part quelques individus, tous ont été catholiques, mais ils sont éparpillés dans le pays. Je bénis Dieu de ce qu'il daigne faire avancer l'oeuvre, maintenant qu'éloigné du champ de travail, je n'y puis rien. Je sais bien, nous le savons tous, que c'est lui qui fait toujours tout; mais celui qui s'est dépensé dans un champ de travail, s'y intéresse naturellement; le coeur s'en occupe quand la voix ne le peut plus, et l'on se demande comment ira l'oeuvre? Je sais aussi très bien qu'il y a eu plus d'un frère bien plus béni que moi dans la conversion des âmes, et, je n'en doute nullement, plus fidèle que moi. Mais je trouve que penser à tous, et quelquefois pour tous, est une chose rare. Certes mon coeur le fait, quelque faible que l'instrument soit en pratique. Ainsi, lorsque je vois Dieu lui-même agir, c'est une profonde joie et une consolation pour mon âme.

J'ai été retenu à Toronto beaucoup plus longtemps que je ne pensais, parce que Dieu y agissait; mais les âmes n'avançaient pas aussi vite que je l'eusse désiré. Toutefois il y a eu du bien; des âmes ont trouvé la paix; plusieurs personnes ont été ajoutées, et d'autres s'intéressaient à la vérité.

Ici, à New York, où deux ou trois se rassemblaient il y a dix mois quand je suis arrivé, car mon oeuvre était une oeuvre de semences et de patience, une cinquantaine de personnes rompent maintenant le pain. Ce qui est important, c'est que ce sont des Américains nés; deux d'entre eux sont bien utiles pour l'oeuvre. Un jeune frère, auquel j'ai été en bénédiction lors de ma précédente visite, est maintenant à San Francisco, en Californie, où il y a une réunion. Je l'ai mis en communication avec un frère qui s'y est rendu de Toronto et d'autres personnes se sont jointes à eux. Voilà, par la bonté de Dieu, l'oeuvre plantée à 3 ou 4000 kilomètres de l'autre côté du continent. Peu à peu elle s'établit en diverses localités de la Nouvelle Angleterre. Tout est si relâché ici, que le travail est rendu plus difficile sous bien des rapports; mais en général nos relations avec ces frères sont très douces et très cordiales. L'état de ce qu'on appelle des églises est épouvantable: on ne s'en fait pas une idée en Europe; et cependant ceux qui sont en dehors de ces églises sont mal vus. Malgré cela, la vérité se répand, et je crois que Dieu agit ici. Dans notre réunion d'hier, j'ai senti la présence du Seigneur; il ne manque pas d'âmes qui cherchent la vérité. Le ministre baptiste qui est venu au milieu de nous, un excellent frère, est un canal de bénédiction pour plusieurs, et Dieu nous encourage. Qu'il daigne nous tenir bien près de lui. Notre ministère devrait être un service qui apporte directement du Seigneur ce dont les âmes ont besoin; quelque chose, qui ait l'autorité et la fraîcheur de ce qui vient directement de lui, d'une âme qui l'apporte de sa part, et qui en a la conscience; pour cela, il faut se tenir habituellement près de lui. Bientôt nous verrons que tout ce qui n'appartient pas à ce qu'on trouve dans sa présence, n'est que vanité et perte. Nous le savons déjà; mais il faut la foi, la puissance du Saint Esprit, la diligence pratique d'une âme qui s'exerce devant Dieu pour le réaliser. Il est important aussi d'être dans le chemin voulu de Dieu. Il ne peut nous donner de la force pour marcher joyeusement dans un autre chemin; il ne saurait nous y encourager. Qu'il daigne nous rendre fidèles et devenir lui-même notre force!

Nous ne manquons pas de Français ici; il y en a qui rompent le pain, et je tiens une réunion en français le dimanche dans l'après-midi, comme du reste je l'ai fait précédemment.

Votre bien affectionné en Christ.

P.S. — Il est bien vrai que Mr Wigram a perdu sa femme; c'était une âme bien détachée de ce monde. Elle est morte peu de temps après son arrivée; peut-être le voyage, bien que recommandé par un médecin, l'aura-t-il trop fatiguée, mais la bonté de Dieu a permis qu'ils se trouvassent ensemble.

Regardez, si vous ne l'avez pas fait, à la division de l'épître aux Romains, qui se trouve entre 5: 11 et 12: jusqu'au verset 11, il parle des péchés, et, depuis le verset 12, du péché. Cela jette beaucoup de lumière sur les raisonnements de l'épître.

Lettre de J.N.D. n° 101 - ME 1894 page 331

à Mr P.

Toronto, septembre 1867

Bien cher frère,

Je vous remercie de coeur de votre sollicitude à mon égard. Je suis beaucoup mieux, grâces à Dieu; ma tête est encore éprouvée, seulement la moindre fatigue de cerveau me donne des maux de tête. J'avais trop travaillé, et peu soigné mon corps; puis une attaque inflammatoire m'a trouvé sans force; pendant deux jours, je pensais que je pourrais succomber, mais Dieu en a décidé autrement dans ses desseins de grâce; une fois la fièvre passée, j'ai dû me nourrir mieux que je ne l'avais fait. J'ai pu prendre part à la conférence de Guelph qui a été bénie plus qu'à l'ordinaire; même nous avons eu passablement de nouveaux venus de l'est des Etats-Unis; quelques-uns affranchis quant à leur position; un ou deux seulement quant à leur âme...

Les Indiens vont bien; le nombre des frères a augmenté, deux ou trois s'occupent de l'oeuvre au milieu de leurs compatriotes. La langue est un obstacle, mais on voit clairement que l'oeuvre est de Dieu, car il y a eu peut-être plus de progrès parmi eux qu'autre part, sans que nous puissions parler leur langue et sans qu'ils aient une Bible qui vaille quelque chose; ils ont une traduction, mais si mauvaise qu'on ne s'en sert pas. 26 d'entre eux rompent maintenant le pain. L'oeuvre est intéressante à New York et à Boston, mais exerce la patience. Toutefois, un assez grand nombre d'âmes ont trouvé la paix, et la vérité se répand... En plus d'un endroit on commence à se réunir, c'est en partie le fruit de la conférence de Guelph dont l'influence, comme je l'ai dit, a été fort bénie pour les âmes.

Ainsi la vérité se répand dans les Etats-Unis, mais la puissance de rassemblement est encore petite parmi les Américains-nés. Les soi-disant églises sont un grand obstacle; on y tient; il ne s'agit pas de chrétiens; la plupart des membres ne le sont pas, et ceux qui le sont vont au théâtre et à tout le reste, comme règle générale; seulement une personne qui ne fait pas partie d'une église est censée être ouvertement incrédule, ou vouloir vivre sans frein en dehors de la partie respectable de la société. Mais Dieu est au-dessus de tout cela, et déjà l'on s'aperçoit que nous voulons quelque chose de bien plus décidé que leur marche, et non pas une vie déréglée. Dieu agit, et il faut s'attendre à lui. Je crois que le témoignage est planté et s'enracine. Les frères ont pris des mesures pour avoir des dépôts de traités et de livres...

En général, grâces à Dieu, j'ai de bonnes nouvelles de France, de Suisse, d'Angleterre, d'Irlande, de l'Ecosse aussi qui avait été jusqu'ici très fermée. Les frères vont bien, leur nombre augmente rapidement; je crains un peu en Irlande l'influence d'une quantité de jeunes demoiselles (quelques-unes cependant bien dévouées) et de jeunes messieurs encore en relation avec des familles mondaines. Au reste, la bénédiction est évidente, ainsi que les besoins de beaucoup d'âmes. Pour toutes les difficultés, le Seigneur suffit, que ferions-nous sans cela? — La Parole m'est toujours plus précieuse, — la vérité.

J'espère que la venue du Seigneur garde toute sa puissance dans votre coeur, — que vous l'attendez. Saluez tous les frères.

Votre bien affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 102 - ME 1894 page 352

à Mr P.

New York, 1867

Bien-aimé frère,

... Quant à la Suisse, je parlais de besoins généraux. Il n'y a que trois frères entièrement à l'oeuvre, qui font tout ce qu'ils peuvent, en outre divers frères, chacun dans sa localité. Autrement, cela ne va pas mal. Le long de la Broye il y avait eu des dissentiments; de tout temps on y était maladif; mais ce qui était fidèle est devenu plus solide qu'auparavant. Il n'en est pas moins vrai qu'on a grandement besoin d'ouvriers. Je n'ai pas vu la brochure de Mr G.; il l'a envoyée à Londres et m'en a averti, mais ce genre de littérature ne me suit pas ici.

Quant à Béthesda, l'affaire est très simple. Quand Mr Newton a enseigné ses blasphèmes, et qu'on lui a bâti une chapelle, Béthesda a reçu les personnes qui en faisaient partie, même les personnes qui retenaient ses doctrines, puis a usé de toute sorte de procédés frauduleux pour cacher le fait, mais a préféré voir sortir de son sein une quarantaine de frères fidèles, plutôt que de ne pas recevoir ces personnes: c'était un parti pris.

Mais le principe va plus loin et l'on en voit les effets partout. En Amérique, il s'agit de l'immortalité de l'âme; les neutres, comme on les appelle en Angleterre, qui viennent ici, se joignent sans difficulté aux réunions qui nient l'immortalité de l'âme, et au fond par conséquent la valeur de l'expiation. Ils disent: «ce sont des chrétiens»; et cela leur suffit. Une personne payée par Béthesda, dans le Canada, défendait ouvertement les doctrines de Mr Newton, et quelques-uns ici les propagent. Ils ne sont pas de Béthesda, mais marchent dans ses voies et l'approuvent. La question est celle-ci: Est-ce que la vérité est nécessaire aussi bien que la grâce? L'un d'entre eux, homme actif de ce côté de l'Atlantique, et qui est venu du milieu des neutres de l'Angleterre, m'a dit: Qu'est-ce que la vérité? il n'y a pas de vérité certaine qu'on puisse exiger des autres. Il était en pleine communion avec ceux qui niaient l'immortalité de l'âme et qui propageaient cette doctrine, tout en disant qu'il ne partageait pas leurs vues puis il est allé se présenter à Toronto, aux frères, comme un de mes amis, car ce système est partout la ruine de l'intégrité et de la doctrine. Je crois que Mr R. a traduit la brochure de Mr T., «Béthesda en 1857». Pour ma part, je n'ai jamais rien publié là-dessus. Mais Béthesda est rentré dans le cercle de la mondanité chrétienne.

J'ai été dans l'Ouest, où il y a en quelques endroits du bien; des portes se sont ouvertes parmi ceux qui parlent le français. L'oeuvre fait quelques progrès et les frères commencent à se connaître les uns les autres; mais c'est une goutte d'eau dans un lac. Cependant le témoignage est là et se propage.

Ici, à New York, tout est enseveli dans le commerce; les chrétiens sont tout à fait mondains, à quelques exceptions près, et ces derniers gémissent. — On approuve ouvertement les bals, les théâtres, et les membres des églises y vont habituellement; c'est une débandade morale dont on ne se fait pas une idée. Il faut être d'une église, c'est honnête, et il ne s'agit pas plus de conversion que de quoi que ce soit. Nous avons à présent une petite réunion, composée de gens fidèles, quoique faibles; peut-être 25 en tout, mais c'est une ressource pour ceux qui viennent, et un petit témoignage pour ceux qui cherchent, — faible et de peu de valeur, mais où l'on marche en dehors du monde. A Boston, il existe aussi; la réunion est moins nombreuse, mais plus *américaine*, et, si je ne me trompe, les portes un peu plus ouvertes; du moins y a-t-il plus de relations avec les gens de l'endroit. J'en forme aussi à New York, mais je n'y suis qu'en passage.

Au Canada, en deux ou trois endroits il y a quelque mouvement de l'Esprit de Dieu, entre autres, parmi les Peaux-rouges; ils sont plus de 20 à rompre le pain. Sauf cela, on est stationnaire: mais les frères en général marchent bien. Là aussi on manque d'ouvriers. C'est le dévouement qui fait partout défaut. Pour ma part, je suis convaincu qu'il y a bien des dons cachés, qui s'exerceraient s'il y avait plus de foi. Enfin, c'est à Jésus qu'il faut regarder. Ici-bas, tout passe et tout change, nous le savons; mais nous avons besoin de regarder à lui pour que le coeur soit affermi dans la marche: «Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est donné lui-même pour moi». Avec cela, tout est simple, et bientôt le moment viendra où la vie de la foi en Jésus, la vie de Christ en nous, sera tout ce que nous reconnâtrons avoir été réel. Tout le reste n'aura été que «se promener en ce qui n'a que l'apparence», Il est toujours plus clair que le Seigneur est notre tout, et bientôt, Dieu soit béni, il sera définitivement notre tout. En attendant, c'est la foi, la foi seule qui fait marcher. Il nous encourage quelquefois; il exerce notre patience à d'autres moments. Pour la foi, tout est clair; puis la recherche de soi-même disparaît. Au reste, il nous nourrit et nous chérit comme un homme sa propre chair. Tenons-nous près de lui. Toutes les grandes vérités qu'il nous a enseignées me deviennent toujours plus précieuses, et sa Parole est d'un prix infini pour moi, la seule chose vraie et divine dans un monde de mensonge, si ce n'est encore la vie de Christ dans les siens, mais souvent, hélas! bien mélangée!

Je ne pense pas rester longtemps ici. En y demeurant, j'aurais des portes ouvertes, il s'en ouvre de nouvelles, mais Dieu m'appelle ailleurs.

Paix vous soit, et communion, beaucoup de communion, avec le Seigneur.

Votre bien affectionné frère.

P.S. — J'ai de très bonnes nouvelles des frères d'Angleterre.

Lettre de J.N.D. n° 103 - ME 1894 page 371

à Mr P.

New York, 1868

Bien-aimé frère,

Heureux de recevoir de vos nouvelles. Grâce à Dieu, elles sont bonnes en général de France et de Suisse. En France, l'oeuvre chemine avec bénédiction; et en Suisse, dans un endroit que j'ai visité à mon dernier voyage dans ce pays, endroit faible, et où l'ennemi avait fait des ravages, il paraît que le Seigneur, dans sa grâce, ranime et attire les âmes. Le frère X. est très utile dans le canton de Vaud. Que notre Dieu le garde et le tienne près de lui. Il n'en reste pas moins qu'il y a partout disette d'ouvriers.

Pauvre E. est très bas, je le sais. Il y a bien des années qu'il n'a pas voulu écouter la voix de Dieu; il avait toujours la pensée d'être Mr le ministre, et il est tombé dans le piège. Il faut le laisser faire et ne pas s'occuper de son opposition. C'est la puissance du bien de la part de Dieu qu'il faut chercher; et s'il en est ainsi, les plaignants restent à sec sur le rivage.

Quant aux questions qu'on a soulevées sur les souffrances de Christ, j'ai trouvé dans ce sujet la plus profonde édification pour mon coeur. Je ne doute nullement qu'il n'y ait dans mes écrits, sur ce point et sur tous les points, la faiblesse et les inexactitudes d'un homme qui n'écrit pas sous l'inspiration divine; mais plus je lis ce que j'ai écrit, plus je suis convaincu que mes adversaires ont perdu la plus précieuse vérité à l'égard du Sauveur, et qu'ils sont tombés dans de très graves erreurs. Toutes ces discussions ont été en grande bénédiction pour les frères en Angleterre. Je ne crois pas que Béthesda ait un principe quelconque, sinon de réussir. Ils sont en relation avec tout le monde, et ne s'inquiètent ni de l'unité du corps, ni de la fidélité au Seigneur. Mr X. se vante d'avoir des indépendants, des méthodistes et je ne sais quels autres, pour enseigner les orphelins. Lui, et ceux de son bord, étaient en communion à Bristol, dans une grande conférence, avec des personnes qui enseignent des erreurs abominables; cela leur est indifférent! Ici, en Amérique, leurs agents et alliés sont en pleine communion avec ceux qui nient l'immortalité de l'âme et les doctrines qui en découlent; ils me l'ont avoué, et ont ajouté qu'ils voulaient l'être. Voilà ce qui est en vogue ici. D'après ce qu'on m'a dit, Béthesda s'est tout à fait mondanisé; mais ne vous en occupez pas. Vous trouverez toujours que la marche de ceux qui soutiennent ce parti, suffit pour juger de chaque cas particulier, sauf qu'ils manquent de droiture. L'unité du corps et la solidarité de l'Eglise, dans sa marche, sont niées par tous ceux qui ont exprimé leurs vues sur ce point, soit à Béthesda, soit parmi les neutres. Au reste, le grand but de Mr Newton était de détruire la doctrine de l'Eglise, et Béthesda est tout simplement une église dissidente qui se croit meilleure que les autres, mais accepte la position de la dissidence et ses rapports avec le monde chrétien. Avant la rupture, Mr C. examinait les candidats au ministère d'entre les dissidents, et on avait des jours de prières à l'occasion de leur consécration. Mr M. a dit que, pendant 20 ans, sous l'influence des frères, il s'était séparé par orgueil du monde religieux, mais qu'il avait cessé de le faire et y était rentré.

Je continue mon travail ici; c'est une oeuvre de patience. Le monde règne en maître, avec l'argent et les plaisirs; beaucoup de chrétiens, membres d'églises dites «à discipline», fréquentent les théâtres; mais je suis en relation avec beaucoup d'âmes qui cherchent quelque chose de meilleur; plusieurs ont trouvé la paix, — chose, on peut le dire, inconnue ici, —

plusieurs reçoivent la venue du Seigneur, et plusieurs sont exercés à l'égard de leur position dans ces corps organisés par les hommes, qu'on appelle «églises». Les frères aussi, qui avaient été en relation avec ceux qui nient l'immortalité de l'âme, sont délivrés, et marchent avec nous. Nous sommes à peu près une trentaine, heureux ensemble, mais éparpillés dans une ville ou plutôt sur un espace beaucoup plus grand que Paris, car ce sont deux ou trois villes qui entourent le havre de New York.

Je crois que Dieu établit un témoignage, tout faible qu'il soit, ici et à Boston; la vérité pénètre, mais il faut de la patience. Le Seigneur en a bien eu avec nous; il a même pu dire (ce qui ne devrait pas être le cas maintenant): «J'ai travaillé en vain»; mais je suis encouragé. Les âmes qui recherchent la vérité et le dévouement à notre précieux Seigneur (ce à quoi je tiens autant qu'à la connaissance), sont attirées; je les laisse cheminer comme Dieu les conduit, sans les pousser d'aucune manière à se lier davantage avec nous; mais les liens fraternels se fortifient, et la vérité pénètre.

A Boston, il y a peut-être extérieurement plus de portes ouvertes; mais comme les âmes qui ont des besoins se rapprochent toujours davantage, je ne pense pas quitter New York en ce moment. J'ai passé un mois à Boston.

... Voilà, cher frère, ce qui concerne l'oeuvre.

Pour moi, le Seigneur et la Parole sont mon tout ici-bas, et ils ne sont qu'un, dans un certain sens. Je sens toujours davantage que le Saint Esprit seul peut opérer du bien ici-bas, mais je comprends toujours mieux que le «chez-soi est dans les cieux». La Parole m'est toujours plus claire, plus précieuse; je sens que notre position, quelque faibles que nous soyons, est celle du témoignage de Dieu, mais tout en jouissant beaucoup de la Parole, je sais aussi que nous ne connaissons qu'«en partie». Ce que le Saint Esprit nous donne, nous le possédons de la part de Dieu, et nous avons à y marcher; c'est notre tout. La sagesse de Dieu lui-même s'y trouve; cela se coordonne nécessairement avec ce que nous ne connaissons pas; nous sentons par cette ignorance, notre entière dépendance de Dieu, mais le fait que nous apprenons de lui inspire de la confiance. Suivre la Parole, voilà notre affaire: nous jouirons ainsi de la présence du Seigneur. Encore très peu de temps, et nous le verrons.

Saluez avec affection tous les frères. Que Dieu vous bénisse et vous garde.

Votre toujours affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 104 - ME 1894 page 375

à Mr P.

La Barbade, 1869

Bien-aimé frère,

... L'oeuvre ne va pas mal ici. Sauf la Jamaïque, grande et belle île, et Demerara, colonie dont le territoire est aussi étendu que la Grande Bretagne, ce sont de petits îlots parsemés dans la mer.

Dieu a béni ici notre frère S.; il y a une réunion où règnent la piété avec la faim et la soif de la vérité. Je n'ai jamais vu une congrégation plus attentive, et bien que notre local soit des plus mesquins, les auditeurs n'y manquent pas. Demerara a plus d'une réunion. Le désir d'entendre y augmentait pendant mon séjour; là il y a eu du bien; tout en étant un peu assoupi, cela ne marchait cependant pas mal; maintenant de nouvelles âmes sont ajoutées. Notre visite a naturellement encouragé ces amis. A Demerara, ils sont 350, principalement des gens de couleur; à la Barbade, 50 avec plus de blancs, mais plutôt blancs d'apparence. Quant à la Jamaïque, nous ne l'avons pas encore visitée. La population à Demerara (colonie prospère) frappe; c'est un mélange de Chinois, d'Hindous, etc., de toutes sortes de races; ils vont à peu près nus. Le mariage, quoiqu'il y ait progrès, était l'exception; le plus grand nombre des frères étaient enfants illégitimes; et bien que les frères, cela va sans dire, fassent de ces unions une affaire de discipline, des difficultés surgissent. Un fils de famille introduit une fille à la maison, et dans la société la conscience est nulle à cet égard. On a été ferme au début pour ces cas aussi, et cela va mieux, mais ces moeurs, résultat de l'esclavage, sont épouvantables. Dans les réunions tout est en ordre, mais vu les moeurs générales, il faut beaucoup de vigilance. Des personnes vivant dans des relations illégitimes, assistent aux réunions et paraissent être converties. On dira qu'en réalité ils sont mariés, mais ils peuvent se quitter à tout moment, et cela ne manque pas, hélas! d'arriver. Au dedans de la réunion, le mal n'existe pas, mais on en est entouré, dans le cas de ceux qui la fréquentent.

La date de ma lettre vous expliquera mes longs délais.

Paix vous soit, cher frère. Saluez affectueusement tous les frères.

Votre affectionné en Christ.

P. S. — Je pense, Dieu aidant, partir pour l'Europe vers la fin du mois d'avril.

Lettre de J.N.D. n° 105 - ME 1894 page 390

à Mr P.

Elberfeld, novembre 1869

Bien-aimé frère,

Vous serez heureux d'avoir des nouvelles du midi de la France où j'ai passé quelques semaines, mais où j'ai travaillé un peu au delà de mes forces. Je pensais venir ici premièrement, où je m'occupe de traduction, ou plutôt de corrections, car j'ai refusé de traduire, la chose étant au-dessus de mes forces. Les frères qui devaient m'aider n'étant pas prêts, je suis parti de Londres pour Genève et pour le Vigan où l'on désirait beaucoup des conférences. J'ai visité Genève, Aigle, Lausanne, St-Aubin, La Chaux-de-Fonds, Neuchâtel, Ste-Croix, Gilly, Le Brassus; Genève pour la conférence, puis Morges et Lausanne; après, la France, Lyon, St-Etienne, Annonay, avec une courte mais bonne conférence; à Valence, deux jours; à Montpellier, un jour de repos; puis la conférence au Vigan, St-André, St-Hippolyte (où ceux de Lasalle et autres sont venus un dimanche), ensuite St-Jean, Nîmes, Montpellier, Genève, la

Suisse allemande, Berne, Zofingue, Zurich, avec une conférence allemande: puis Andelfingen, Schaffhouse, Stuttgart, où nous avons eu une conférence allemande pour le Wurtemberg; enfin Elberfeld.

J'ai un peu souffert de fatigue, et du voyage, mais enfin j'ai vu les frères dans les endroits où je ne les avais pas vus depuis longtemps, et soit à Valence, soit au Vigan, ils sont venus de tous les côtés de la France, du Doubs, etc. A Genève, les conférences ont été très bonnes, pleines de bonne harmonie et sérieuses. Pardessus tout, on s'est occupé de ce que c'est que d'être mort au péché on a désiré reprendre ce sujet, même au Vigan nous en avons parlé à Valence.

Je suis allé un jour à Vergèze; les frères de ces quartiers étaient occupés aux vendanges pendant la conférence. Il y a passablement de jeunes frères intéressants, et en certains endroits l'oeuvre progresse. Dans les montagnes, on va bien, mais on a besoin de soins pastoraux et d'enseignement; car, en général, on en est un peu aux éléments. Dans la plaine, il y a peu de progrès: le commerce de vin fait du mal, toutefois on se maintient.

La réunion à Montpellier a gagné, à mon avis, mais de tous les côtés le besoin d'ouvriers consacrés à l'oeuvre se fait sentir.

En Suisse, l'oeuvre se renouvelle; les anciens frères s'étaient un peu affaiblis, mais il y a une jeune génération qui rend la vie et le ressort spirituel à l'ensemble.

Dans la Vallée de Joux il y a du bien, et dans la Suisse allemande, l'oeuvre s'est beaucoup étendue. Mais en général, il faudrait un nouveau feu, un nouveau dévouement, à part quelques endroits. En somme, j'ai été encouragé.

Il y a d'autres endroits en France où l'oeuvre s'étend un peu.

En Italie, les portes s'ouvrent; B. s'y est rendu. Il demande, ainsi que les autres ouvriers, que je m'y rende.

En Allemagne, l'oeuvre s'est étendue et élargie.

Voilà, cher frère, un résumé qui vous donnera quelque idée de ce qui se passe, et de ce qui se fait; je ne puis être que court dans une lettre, mais je sais que cela vous intéressera. Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour vous écrire, vous pouvez le croire. En ce moment, nous avons une conférence à Elberfeld, dont je jouis. Notre travail de correction peut être utile, mais ici la Parole entre directement en contact avec les âmes des frères, et plus particulièrement avec celles des ouvriers. Et c'est là ce que nous avons à chercher. Notre travail sur l'Ancien Testament a le même but, mais ce n'est pas proprement s'occuper des âmes. Toutefois, je crois que c'est Sa volonté que je fasse ce travail, et sa volonté est toujours bonne. Je suis heureux d'être le serviteur des frères pour l'amour du Seigneur et pour sa gloire.

J'ai de très bonnes nouvelles de New York; M. et un frère anglais y sont; ils ont une chambre pour les traités, etc. L'on se réunit comme de coutume, et l'Esprit agit dans les âmes; leur état a bien changé. Nous trouverons toujours ici le combat, mais la foi nous élève au-dessus de tout. J'ai eu confiance que cette oeuvre de l'ennemi tournerait au bien par la grâce

du Seigneur; et on est heureux, quand on a eu confiance dans le Seigneur, quand la chair, le coeur humain même, n'y trouvait pas son compte, mais qu'on comptait sur lui, heureux de n'être rien pour son service. On n'est rien, nous le savons bien, mais être content de n'être rien, c'est autre chose, et cela, quand l'oeuvre à laquelle on tient, et qui était selon Dieu, est gâtée. Mais Dieu est toujours bon, toujours fidèle.

Je ne sais si votre oeuvre est terminée à l'ouest. Ce serait dommage que vous fussiez allé si loin sans achever ce pour quoi Dieu vous a amené là, mais quand je vois tous les besoins de la France, je pense naturellement aux ouvriers français qui n'y sont pas. Ah! s'il y avait plus de dévouement, les ouvriers ne manqueraient pas, au moins comme cela a lieu à présent. J'espère que quelques-uns l'ont senti dans nos conférences. Mais un seul peut donner et ouvriers et dévouement. Qu'il le fasse dans sa bonté! J'ai un peu la pensée de me rendre en Amérique l'été prochain, mais je laisse la chose à Dieu, ne sachant ni si je pourrai trouver assez de temps, ni si j'aurai assez de force. Enfin la chose est entre ses mains. Tenez-vous près de lui, cher frère, c'est là notre force et notre bonheur, et la grâce du Seigneur nous suffit; seulement, par la grâce, tenons-nous près de lui, cherchons sa force.

Saluez cordialement les frères. Je me suis beaucoup réjoui d'entendre que cela allait mieux à Sugar Creek; Dieu en soit béni. Je me souviens de tous les frères dans l'Illinois, avec beaucoup d'affection.

Que Dieu soit richement avec vous.

Votre bien affectionné frère.

Le Seigneur est notre tout maintenant par la foi, bientôt il le sera dans la perfection, et sera révélé pleinement. Qu'il soit votre tout, et toujours davantage celui de tous les siens, — oui, leur tout!

Lettre de J.N.D. n° 106 - ME 1894 page 417

à Mr P.

Londres, 1^{er} mars 1871

Bien-aimé frère,

Il est bien problématique que je revienne encore en Amérique. Ce n'est sûrement pas que le désir me manque, car j'aimerais beaucoup m'y rendre, surtout en vue d'un ou de deux endroits; mais, tout en étant encore capable de beaucoup de travail, j'ai dépassé le terme assigné à la vie humaine et ne suis plus aussi capable de supporter la fatigue et les peines, comme lorsque je trottai à pied sur les montagnes de la Lozère et du Gard. Mais enfin je suis à Dieu, à un Dieu de toute grâce, heureux de lui appartenir, infiniment heureux, et ne désirant que faire sa volonté jusqu'au bout, car c'est la seule chose bonne. Que sommes-nous, sinon ses serviteurs, dans ce monde? Bientôt les illusions passeront, il n'y a que la foi qui soit vraie et qui demeure.

Je tiens neuf réunions par semaine, ou j'y prends part, et je travaille de la tête; je visite encore comme toujours, mais je ne sais si un voyage jusqu'en Californie serait dans les voies de Dieu. On me l'a déjà demandé, mais de prime abord, une telle mission semble exiger, pour la remplir, des forces corporelles dont un homme de 70 ans passés ne peut guère disposer, réclamé comme je le suis par d'autres travaux. On me demande aussi en Italie.

Pour le moment, les peines de nos chers frères français paraissent toucher à leur fin. Nous avons fait ce que nous pouvions pour les soulager. Ceux de Paris ont souffert de la disette de vivres, mais pas autrement. Des secours se montant à 40.000 francs environ ont été envoyés du côté de Sedan où la détresse était grande, et de plus 4000 francs pour les besoins urgents de ceux qui ont été sur le théâtre de la guerre. La Hollande et la Suisse ont pris part de leur côté à cette libéralité. Les frères allemands ont fait ce qu'ils ont pu pour accueillir les frères prisonniers, quand ils ont pu les trouver. Deux de ces derniers travaillent paisiblement au milieu d'eux et gagnent leur vie: pour un troisième, ils sont arrivés deux heures trop tard, il venait d'être envoyé avec 2000 autres prisonniers dans le Holstein. Ils se sont portés caution pour ces frères, auprès du gouvernement. Enfin, il y a eu un témoignage rendu (quelque faible qu'il ait pu être), que la grâce et le christianisme sont en dehors, et au-dessus des misères de ce pauvre monde. L. F. les a visités, et a reçu de bonnes lettres de quelques-uns d'entre eux qui avaient été envoyés en Bavière. Dans l'Ardèche, où les frères ont peu ou point souffert, cela les a néanmoins rendus sérieux, il en a été de même des gens du monde; aussi les réunions ont-elles été plus fréquentées. Dans la Drôme, quelques-uns ont été entraînés par leurs compagnons de la garde sédentaire ou mobile. Dans la contrée de Montbéliard, ils sont pleins de reconnaissance envers Dieu qui les a gardés. Ils ont souffert, leur bétail a été pris, et les ouvriers ont, paraît-il, manqué d'ouvrage partout à la campagne. Nous leur envoyons des secours, soit d'ici, soit de Suisse. Je vois ce soir par les affiches que le traité de paix est déjà signé. Les choses vont vite à présent, mais on y voit d'autant plus la main de Dieu. J'espère que sous certains rapports, cela aura fait du bien aux frères, car le carnage et la ruine ont été affreux. Puis les vivres manquaient au nord de la France; car ce qu'on avait semé a été gelé. On sème maintenant. On envoie énormément de blé et de vivres de l'Angleterre, mais c'est un rien pour un si grand pays. Le Midi n'a guère souffert, l'Ouest non plus, sauf de l'inclémence de la saison, et du manque de grain pour les semailles. Mais la paix survenant, les choses se remettront en peu de temps. Dieu toujours bon est au-dessus de tout. Je craignais pour les frères allemands, que ces événements ne leur montassent la tête, mais il paraît qu'ils étaient trop sérieux et qu'ils les ont plutôt tournés vers le Seigneur.

Je craignais d'autre part pour nos frères français, que ces choses ne les aigrissent et qu'ils pensassent plus à la France qu'au Seigneur. J'espère toutefois qu'elles tourneront à leur bien. Nous avons constamment prié pour eux. Savez-vous bien que ce qui arrive mène à la confédération des nations de l'Occident? Dans mon esprit, ces événements renvoient plutôt la venue du Seigneur quant à la terre. Je voyais tout cela en bloc, pour ainsi dire; maintenant que les choses commencent à se développer, les événements se détachent l'un de l'autre, seulement il me semble que cela demandera du temps. Mais qui peut le dire? Cela ne touche

nullement notre attente. Il n'y a pas d'événements entre nous et le ciel. Que nos coeurs y soient!...

En somme, je ne crois pas que ce fléau de la guerre ait fait spirituellement beaucoup de mal aux frères. Dans la Drôme, il y avait déjà peu de vie. Je laisse la question de porter les armes des deux côtés; cela a troublé bien des frères, et je le comprends. Quelle horreur! pour ne rien dire du principe, de voir des frères s'entre-tuer. Au reste, je ne crois pas qu'un seul frère ait été tué d'un côté ou de l'autre. Le fils d'un frère allemand l'a été; on espérait qu'il était sérieux. On m'a écrit de France: X., si je ne me trompe, a encouragé les frères à porter les armes. B. doit être, ou a été jugé pour s'y être refusé. Dieu fait contribuer toutes choses au bien de ceux qui l'aiment. Quel Dieu miséricordieux que notre Dieu!

Paix vous soit, cher frère. Saluez affectueusement tous les frères. Ici, les frères vont bien, et l'oeuvre s'étend continuellement, mais au dehors tout dégingole. En Allemagne, l'oeuvre s'étend aussi.

Votre toujours affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 107 - ME 1894 page 438

à Mr P.

Londres, mars 1871

Bien-aimé frère,

J'ai été heureux d'avoir de vos nouvelles ainsi que des frères, et tout premièrement de nos chers frères de France. Dieu les a gardés; il est toujours fidèle.

Vous aurez su comme tout le monde qu'il y a eu un second siège de Paris, les Communistes s'étant emparés de la ville. Des maux plus sérieux que dans le premier siège en sont résultés; des batailles, des assauts livrés, puis pour empêcher le progrès des troupes, on a mis le feu à la ville en bien des endroits, et incendié des monuments publics. Vous en savez probablement plus que moi, car je ne lis pas les journaux; cela me distrait, et le monde va son train, que je les lise ou que je ne les lise pas.

Les frères de Paris ont continué leurs réunions et ont été heureux, malgré les difficultés du temps. On a envoyé des fonds d'Angleterre, de Hollande, de Suisse, et on est venu en aide, au fur et à mesure de leurs besoins, aux ouvriers qui s'étaient endettés, ayant manqué de travail.

La Suisse va assez bien. Des frères anglais y sont actifs, et il y a eu un renouvellement de vie.

En Angleterre, en Ecosse, en Irlande et en Allemagne, dans le Canada aussi, l'oeuvre du Seigneur fait toujours des progrès, mais le mal aussi, et d'une manière encore plus évidente. Pour ma part, cher frère, Christ est toujours davantage le tout de mon âme. Je vieillis, mon

salut est plus près que lorsque j'ai cru. Toutefois, je travaille toujours, mais le travail me fatigue davantage; ce n'est pas étonnant à 70 ans passés.

J'ai médité Matthieu à Londres, et j'ai excessivement joui de la présentation de Jésus, Jéhovah le Sauveur, homme dans ce monde, manifesté en chair, mais le modèle de notre position, le vainqueur dans notre combat, tout en étant Dieu en grâce, au milieu de nous.

Nous imprimons la seconde édition du Nouveau Testament français, avec les corrections et notes nouvellement ajoutées de la seconde édition anglaise, la troisième édition allemande, avec les mêmes corrections, ainsi que l'Ancien Testament que j'avais traduit la dernière fois que j'étais en Allemagne, ce qui, avec le travail ordinaire de l'oeuvre, ne m'a pas laissé oisif. J'ai dû consulter plusieurs nouveaux manuscrits et m'occuper d'autres travaux critiques qui ne nourrissent guère...

Saluez affectueusement tous les frères.

Votre bien affectionné en notre précieux Sauveur.

Lettre de J.N.D. n° 108 - ME 1894 page 457

à Mr P.

Turin, novembre 1871

Cher frère,

Si je révélais toutes les choses que je sais, j'aurais beaucoup à dire; et savez-vous que le meilleur moyen de ne pas trahir un secret, est de ne pas laisser voir qu'on en connaît un? Pour agir ainsi, le monde trompe et parle d'une manière détournée, — non pas le chrétien, parce que s'il est content de ne dire que ce que Dieu veut qu'il dise, il n'a qu'à se taire, et s'il est habitué à agir ainsi, la chose devient toute simple...

Cette chère C. est délogée. Elle a quitté ce monde il y a très peu de temps. Son mari était absent; il l'a trouvée morte à son retour. Elle est morte en paix; elle a dit: «Je sais que je vais mourir, mais je suis tranquille: je n'en dis pas davantage». Voilà la fin d'une minime partie, mais pour quelques-uns d'une grande partie de ce pauvre monde.

Dieu s'est révélé à son âme, puis Dieu l'a prise; maintenant elle est dans le ciel. Que d'histoires se racontent ainsi en peu de mots, qui, sur une petite scène, ont rempli d'anxiété bien des coeurs! Si l'on traverse ce monde avec Dieu, on se confie en lui, et tout en souffrant pour les choses réelles plus que d'autres n'en souffrent, on le traverse sans inquiétude, parce que Dieu est là; on ne s'inquiète même de rien; une âme de plus dans le ciel amenée par le fidèle Berger, voilà le vrai fait. Quelques âmes affligées, cela est naturel dans ce monde, comme lorsque une pierre tombe dans l'eau: un peu de bruit, quelques cercles qui s'élargissent, puis s'effacent, et l'eau continue, comme par le passé, à couler avec le bruit qui lui est propre. Nul signe de la pierre ne reste, mais il y a une âme recueillie auprès du Seigneur et qui ne sortira plus de sa présence! Quelle immense joie, quelle profonde bénédiction! Que

le nom du Seigneur en soit béni. On me dit que son frère est bien affligé, cela se comprend; son pauvre mari aussi a bien droit à nos sympathies.

Je vous dirai, cher frère, que nous allons avoir, Dieu aidant, une étude de la Parole à Nîmes, pour dix ou douze jeunes frères qui se consacrent plus ou moins absolument à l'oeuvre, principalement de l'Ardèche, mais d'ailleurs aussi.

Je suis au nord de l'Italie. Je sais assez la langue pour expliquer la parole de Dieu, mais je ne prétends pas prêcher. Dans quelques semaines, je pars, Dieu voulant, pour la France. Dieu a passablement ranimé les frères en Suisse, et je crois qu'il le fait en France aussi.

Il se peut que je me rende en Amérique l'été prochain. Dieu le sait.

Je ne puis plus faire de courses à pied, autrement je travaille comme de coutume, et je suis mieux hors de Londres que dans cette grande ville, mais dans sa 72^e année, on ne peut penser à faire ce qu'on faisait plus jeune.

Votre affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 109 - ME 1894 page 459

Chicago, 1873

Bien-aimé frère,

Je ne m'étais pas trompé sur les localités de l'Ouest. Tout y est à faire; toutes les fausses opinions imaginables à écarter par la Parole; mais au moins y a-t-il le désir de l'étudier.

Nous avons deux réunions par jour pour la lecture; les Messieurs qui sont actifs dans la ville, y viennent; il me semble qu'il y a plus d'attention et de sérieux qu'au commencement, et je crois qu'il y a bien des vérités qui pénètrent dans les esprits. La grâce est peu, ou presque pas connue, et quand on la prêche, en général c'est d'une manière qui la fausse. La difficulté gît en ceci, que les premières vérités fondamentales sont faussées: ce qui serait, en général, un point de départ, exige encore des preuves scripturaires; tout est à rectifier. La vérité en commençant ne fait qu'embrouiller, parce qu'elle se mêle avec de fausses idées déjà reçues; on cite un passage pour démontrer une chose; on l'a employé à sa fantaisie, et il faut d'abord tirer cela au clair. On a, tout de même, fait du progrès sous ce rapport; on est plus soumis à la Parole, et l'on sent qu'il y a une puissance dans la vérité qui est autre chose que des opinions.

A Springfield, trente ou quarante personnes se proposent de se réunir et de se laisser conduire par le Seigneur. J'espère bientôt y aller. D'autres difficultés s'y trouveront, mais le Seigneur suffit à tout.

Ici, nous avons dû abandonner les Ephésiens et prendre l'épître aux Romains; on n'était pas encore bien établi sur le fondement de la vérité.

Les frères vont bien, sauf un ou deux d'entre eux, venus ici pour faire leur chemin. Le monde a pris possession de leurs coeurs; là encore, la grâce du Seigneur suffit, mais ils feront leurs expériences.

Saluez affectueusement les frères.

Votre affectionné frère.

Méditations de Darby J.N.

Méditation de J.N.D. n° 61 – ME 1894 page 56

Psaume 4

David, l'instrument principal employé de Dieu pour nous donner les Psaumes, ainsi que les autres psalmistes, a passé par les circonstances dont il parle. Tous les Psaumes sont des prophéties, mais en même temps des expériences, et plus encore des dernières que des premières. C'est l'Esprit de Christ qui, par la bouche du prophète, pense et parle dans ces expériences. Le prophète traverse des circonstances semblables, et le Saint Esprit exprime ses propres sentiments dans ces circonstances. On connaît l'occasion de plusieurs Psaumes, mais l'Esprit de Dieu a un objet auquel cette occasion correspond. Le premier verset de chaque Psaume en contient ordinairement le sommaire.

David voyait sa gloire livrée à l'opprobre; il figure ici le Messie. Les circonstances sont pareilles à celles de Jésus devant Hérode. David est à l'étroit; les preuves de la faveur de Dieu à l'égard d'Israël lui manquent aussi. David était, selon l'homme, dans un état désespéré. Toutes les autorités étaient liguées contre lui; il avait tout perdu, ainsi que ceux qui le suivaient; les Amalékites avaient tout pillé. David n'avait rien que l'Eternel.

Le chrétien, individuellement, et l'Eglise, se trouvent dans des circonstances semblables. Le verset 6 est la réponse à la demande: «Qui nous fera voir du bien?» «Lève sur nous la lumière de ta face, ô Eternel!» Quand l'âme s'appuie entièrement sur l'Eternel et n'a rien que lui, elle peut être en paix et en joie. Il est facile de bénir Dieu, quand les circonstances vont à souhait. Mais si Dieu nous laisse à leur merci, il nous laisse loin de lui, préoccupés des choses qui périclitent. L'Eden est maintenant impossible. Si l'homme est satisfait de tout ce qu'il trouve ici-bas, il est satisfait de la mort, de ce qui périt. L'âme de l'homme est toujours poussée à s'écrier: Qui nous fera voir du bien? Il ne reste rien ici-bas comme appui de l'âme; on se trouve chassé d'Eden; Dieu n'est pas pour nous; Satan est contre nous.

Il faut y être contraint pour comprendre que nous sommes éloignés de Dieu, pour ne voir aucun bien en nous-mêmes et aucune ressource au dehors. Si Dieu se révèle à l'âme, elle sentira son état et comprendra qu'elle ne peut échapper à Dieu, qu'il lui faut le rencontrer. Point de bien, point de repos pour elle! C'est alors qu'elle peut dire: «Lève sur nous la lumière de ta face, ô Eternel!»

Quand une âme qui connaît Dieu, se retire de lui et s'occupe des choses d'ici-bas comme de son objet, Dieu la discipline en la ramenant dans un état où elle doit dire: «Qui nous fera voir du bien?» Alors la foi trouve pour réponse: «Lève sur nous la lumière de ta face, ô

Eternel!» Ramenée à Dieu, l'âme n'a plus alors, ni d'autres ressources, ni d'autres désirs. Elle est entièrement satisfaite de se trouver dans la lumière de la face de Dieu.

Le péché est entré dans le monde, et il n'y a rien qui n'en soit infecté. Qu'est-ce que Dieu peut trouver dans le monde? Et l'homme? Il veut s'enrichir des choses qui s'y trouvent, et ne fait que remplir les mains de la mort qui saisit tout. Dieu nous propose Christ (verset 3) et nous fait, par lui, comprendre la vanité de tout le reste. Du moment que Christ est reconnu et reçu par la foi, le coeur s'attache à lui, met en lui son trésor, voit qu'il n'y a point de bien en nous, ni autour de nous. C'est la révélation d'un objet qui fixe et attache nos coeurs, qui nous fait découvrir toujours plus l'état de nos âmes, ce qu'est l'homme, son ignorance des choses spirituelles, la vanité de toutes choses. Tout nous est ôté? Non, la vanité seule est ôtée et rien de plus. Il nous reste toujours cette assurance inébranlable: «Lève sur nous la lumière de ta face, ô Eternel!» La clarté de la face de Dieu est devenue notre tout, parce que nous savons que Dieu s'est choisi un Bien-aimé, et ne peut chercher son repos dans la vanité. Après la création, Dieu se reposa de toute son oeuvre; mais le péché a fait de tout cela la vanité même, et Dieu ne peut plus s'y reposer. Il y a un seul homme, Jésus, en qui il a mis tout son bon plaisir. Dieu ne change pas ce monde, mais il se choisit un Bien-aimé (verset 3). C'est là notre rocher et notre assurance.

Jouir de la faveur de Dieu, de la lumière de sa face, est notre seul bien, mais quand nous l'avons, nous pouvons être contents de tout, car cela satisfait aux besoins les plus profonds du coeur. Cela donne aussi de la droiture de se trouver dans cette lumière. Enfin, si je regarde à la face de Dieu, les opinions des hommes ne m'ébranlent pas.

Aussi longtemps que nous pensons qu'il y a en nous quelque bien, nous sommes encore en rébellion contre Dieu. Le monde est content de recevoir les bienfaits de Dieu, mais du moment qu'ils cessent, la rébellion du coeur et l'ingratitude se manifestent. C'est en Christ, et en Christ seul, que Dieu a mis tout son bon plaisir, parce que le monde est entièrement éloigné de lui. Mais il m'a réconcilié avec Dieu, et ainsi le bien-aimé de Dieu est devenu mon bien-aimé.

Suis-je pleinement satisfait, quelles que soient les circonstances, si Dieu lève sur moi la lumière de sa face? Si je ne le suis pas, il y a encore dans mon coeur quelque chose que le Saint Esprit condamne. Un coeur qui s'appuie sur les circonstances, perd son bonheur quand elles changent, et ne peut pas dire: «Lève sur nous la lumière de ta face». Dès qu'on s'attache à Christ, on trouve en lui tout ce qu'on peut désirer. De jour en jour, le chrétien doit apprendre à ne désirer rien d'autre que Christ, que la lumière de la face de Dieu, et à étouffer les rejets du vieil homme, qui cherchent à se mêler à notre vie.

Méditation de J.N.D. n° 62 – ME 1894 page 235

Hébreux 5

Dans les chapitres qui précèdent, Christ est présenté comme l'Apôtre (comparé à Moïse) et le Souverain sacrificateur de notre confession (comparé à Aaron). Comme Moïse avait été le moyen de communiquer au peuple la volonté de Dieu, ainsi en est-il de Jésus pour nous. C'est lui seul que nous devons écouter comme l'apôtre de notre confession. La sacrificature de Christ est montrée tout du long comme plus excellente que celle d'Aaron.

Dans cette sacrificature, deux grands principes sont en jeu. Le premier est la responsabilité, le second la vie. Dieu nous présente dès le commencement ces deux principes dans les deux arbres du jardin, l'arbre de vie et l'arbre de la responsabilité ou de la connaissance du bien et du mal. Tous les hommes reconnaissent leur responsabilité par la voix de la conscience naturelle; d'un autre côté, tous reconnaissent qu'il faut la vie pour agir et faire le bien.

Mais la vie éternelle aurait été inconcevable dans l'état actuel de chute. Elle aurait perpétué à toujours la misère de l'homme. Aussi Dieu chasse-t-il l'homme du jardin, pour qu'il ne prenne pas de l'arbre de vie, Avant la chute, Adam innocent n'avait pas de responsabilité; il avait des dispositions innocentes qui produisaient certains effets.

La loi donne la connaissance du péché, mais elle ne donne pas la vie; elle place l'homme, tel qu'il est, sous la responsabilité d'une manière distincte, sans lui communiquer la vie. La responsabilité est d'autant plus grande, que la loi n'est pas en présence du premier Adam innocent, mais de l'homme pécheur. Plus la loi est parfaite, plus il est impossible à l'homme de l'accomplir.

Christ se présente d'abord pour porter toute la responsabilité de l'homme, et devient pour lui la source de la vie qui produit les choses que la responsabilité ne peut pas produire. Il porte toutes les conséquences du fait que l'homme a mangé le fruit de l'arbre de la connaissance. Il nous fait connaître toute la volonté de Dieu, et meurt en se plaçant sous notre responsabilité. Il subit toutes les conséquences de la connaissance du bien et du mal en face de toute la lumière de Dieu. Le péché nous a rendus incapables d'accomplir notre responsabilité, d'aimer Dieu de toute notre âme, et notre prochain comme nous-mêmes. Ou bien Dieu doit abandonner son caractère, ou nous devons être condamnés. L'oubli de nos devoirs ne diminue pas les droits de Dieu sur nous. Le péché détruit l'intelligence et fait que l'homme ne se croit pas pécheur; la lumière spirituelle nous montre en Christ homme ce que nous devrions être; elle nous conduit au sentiment de notre ruine, mais elle nous montre aussi le Seigneur Jésus prenant toutes les conséquences de notre responsabilité. C'est la grâce.

Christ est aussi pour nous la source de la vie, d'une nouvelle nature qui produit les choses que la responsabilité exige. La loi augmente la responsabilité de l'homme sans lui communiquer la vie. En Christ, cette responsabilité est ôtée de dessus nous, et il nous donne la vie.

Christ se tient tous les jours entre Dieu et nous; c'est la sacrificature. Il n'y a plus pour nous un seul péché à expier; cela est déjà fait, l'expiation est complète; il n'y a pas de pardon à acquérir, le pardon existe. Christ se présente à Dieu, comme ayant porté notre

responsabilité. Mais en outre il connaît nos difficultés, nos infirmités et nos tentations; il peut nous maintenir devant la présence de Dieu avec une conscience nette.

En même temps qu'une bien plus grande lumière est donnée sur le bien et sur le mal, la médiation de Christ est le moyen par lequel toutes nos misères deviennent, non plus le sujet des châtiments de Dieu, mais l'occasion du déploiement de sa grâce. C'est la source de la droiture. Le chrétien met à nu tout son coeur devant un Dieu qui est lumière et qui est amour. Ayant une confiance entière dans la grâce, il désire que Dieu le sonde jusqu'au fond, afin qu'il ne reste aucunes ténèbres dans son coeur. S'il ne le désire pas, il n'a pas compris la grâce de Dieu, ou bien son coeur est endurci sur quelque point. Si la vie de Christ est en nous, il y a l'amour de la sainteté.

Christ a aussi une sacrificature selon l'ordre de Melchisédec. Il est notre Médiateur pour la louange à Dieu (Psaumes 22) et pour la bénédiction de la part de Dieu. Le chrétien est ressuscité avec Christ, uni à Christ: toute sa vie, à ce point de vue, est une vie d'actions de grâces, de louanges à Dieu et de bénédiction de la part de Dieu.

La sacrificature de Christ est aussi une sacrificature d'intercession. Nous prions; nos prières sont présentées par Christ au Père. Il est, au milieu de l'assemblée, le Médiateur qui présente au Père nos demandes.

Il y a une responsabilité attachée à ma vie nouvelle qui produit le bien, mais si, comme enfant d'Adam et pécheur, il me reste quelque responsabilité, je suis irrévocablement perdu. Christ sur la croix a porté cette responsabilité. Il devient sacrificateur, parce qu'il a accompli cela. Comme homme, je suis placé sous tous les effets de la désobéissance du premier Adam; comme chrétien, sous tous les effets de l'obéissance de Christ. Christ est sacrificateur quant à nos besoins et à nos péchés; quant à notre nouvelle vie, il est Médiateur de nos louanges à Dieu.

Le premier effet de toute son oeuvre est la paix. Christ me représente devant Dieu. Dieu exige tout, mais Christ a tout accompli. Il y a paix, selon la satisfaction que Dieu éprouve en Christ. Le second effet est la droiture de coeur, dans la confiance en la grâce de Dieu; droiture qui fait que le coeur est à nu devant Dieu, au lieu de cacher son péché.

Nos coeurs sont-ils ainsi ouverts devant Dieu? Présentons toutes choses à Dieu, selon la lumière, en nous comparant avec Christ, non pour être jugés, mais pour nous juger nous-mêmes. Que Dieu nous donne d'être humiliés en nous jugeant, et joyeux en nous confiant en Christ devant lui!

Méditation de J.N.D. n° 63 – ME 1894 page 297

2 Samuel 6

Dieu nous a donné l'histoire de son peuple d'Israël alors que tout allait bien, et aussi quand tout allait mal. On trouve dans cette histoire la conduite de la foi dans toutes les

circonstances possibles. Au temps de Saül, on trouve un mélange particulier. Saül ne représente pas l'ordre de Dieu; c'était le peuple qui avait voulu faire comme les nations et avoir un roi; aussi Saül est-il retranché. Il était reconnu par la chair et autorisé de Dieu, mais c'était un grand péché qui l'avait placé à la tête du peuple (1 Samuel 8: 7, 8). Le monde est doué d'une certaine puissance, et lorsque l'Eglise ne sait pas s'appuyer sur Dieu et que la foi lui manque, elle veut se fortifier en se conformant, dans son organisation, aux choses qui sont la force du monde. — Saül a réussi, à plusieurs égards, à chasser les ennemis de Dieu; l'Eglise, malgré ses misères, remporte aussi des succès contre les ennemis du Seigneur (1 Samuel 14: 47); et néanmoins l'ensemble est rejeté de Dieu, quoiqu'il y ait toujours un résidu en Israël, comme on le voit dans le cas de Jonathan.

L'histoire de David qui était un homme selon le coeur de Dieu, montre quelle est la conduite de la foi. Il cherche à connaître la volonté de Dieu, avant d'entreprendre quoi que ce soit. Depuis qu'il fut roi, il tomba et fit sa propre volonté, mais auparavant il s'appuyait sur Dieu, et la puissance de Dieu agissait par lui, souvent sans que personne le sût, comme lorsqu'il tua l'ours et le lion. Quand il se trouve devant Goliath, il ne craint pas le géant; il voit le monde tel qu'il est, sans l'appui de Dieu; il voit en Goliath un ennemi de Dieu et l'attaque, par la foi, car c'est par elle qu'il combat pour l'Eternel, par elle, que l'Eternel est avec lui. Saül en devient jaloux et veut tuer David. Celui-ci, poursuivi, persécuté, n'agit en tout, hormis à Tsiklag, qu'après avoir consulté l'Eternel.

David n'a avec lui dans sa réjection, que des gens sans aveu, mais dans sa gloire ils sont aussi avec lui et près de lui. Il en est de même de l'Eglise; elle ne se compose que de gens méprisés, mais elle sera dans la gloire auprès de Jésus.

Pendant le temps de la persécution de David, l'arche n'était pas à sa place. Prise par les Philistins qui l'avaient mise dans le temple de Dagon, Dieu, malgré l'iniquité de son peuple, avait fait valoir ses droits. Dans l'impuissance d'Israël il montre sa puissance, renverse Dagon, tourmente les Philistins et les contraint à renvoyer son arche. Après la mort de Saül, David veut avoir l'arche chez lui. Saint désir! il veut avoir Dieu près de lui et être lui-même près de Dieu. Malheureusement David arrange les choses selon la sagesse de l'homme, ce que Dieu tolérera chez les Philistins, mais non chez ceux qui ont la révélation de sa pensée (2 Samuel 6: 1-6), et la conséquence est qu'Uzza est frappé. Ce dernier agit comme si Dieu ne savait pas se garder lui-même; il fait un peu comme les disciples, quand Jésus dormait pendant la tempête.

David, au lieu de s'enquérir auprès de l'Eternel du tort qu'il avait eu, et de reconnaître que les Lévites seuls pouvaient toucher l'arche, a peur de l'Eternel. C'est le cas de la chair: elle a toujours peur de la présence de Dieu. Le roi fait détourner l'arche dans la maison d'Obed-Edom, mais l'Eternel bénit ce dernier.

On voit, en 1 Chroniques 15, que David reconnaît sa faute et fait ensuite transporter l'arche, non plus sur un chariot neuf, comme les Philistins, mais par les Lévites, ces premiers-nés d'Israël, types du vrai peuple de Dieu. David alors est plein de joie et amène l'arche dans le tabernacle qu'il avait tendu pour elle. En attendant qu'un autre lui bâtisse un temple, David

agit avec fidélité, n'ayant que l'Eternel en vue, et devient par là méprisable à la fille de Saül. Paul disait: «Si je suis de sens rassis, c'est pour vous, si je suis hors de moi-même, c'est pour Dieu». Le monde méprise ce qui est fait uniquement pour Dieu.

Mais David agissait devant l'Eternel et pour lui, et c'est la seule chose qui le préoccupe. Aussi ne craint-il aucune conséquence; il est tout occupé de la gloire de Dieu et tout décidé à porter le mépris qui pourra en résulter. Qu'elle est belle, cette préoccupation entière de joie et de dévouement devant l'Eternel, et cette détermination ferme et positive d'agir de même jusqu'au bout, dans la certitude que Dieu l'a choisi plutôt que Saül! Il est très important de faire son compte d'être méprisable aux yeux du monde; toute la prudence et les considérations humaines ne sont que péché. Dieu doit être notre seul objet, notre seule préoccupation. Si la foi avait poussé David au premier rang, c'était pour le rendre le plus méprisable parmi le peuple. Mais c'est le vrai moyen d'être honoré de Dieu, tandis que le jugement de Dieu tombe sur Mical. Dieu est la force et la puissance de ceux qui s'appuient uniquement sur lui!

Méditation de J.N.D. n° 64 – ME 1894 page 316

Romains 15: 16

On est étonné que les hommes non convertis qui se disent chrétiens, puissent lire la parole de Dieu, sans voir qu'elle contient des choses auxquelles ils sont entièrement étrangers. Et pourtant, beaucoup d'entre eux seraient choqués si on leur disait qu'ils possèdent ce qui est énuméré au verset 13.

Paul considère, au verset 16, les chrétiens, l'Eglise, comme un peuple pris d'entre les gentils par le Saint Esprit, pour être offert à Dieu: les chrétiens sont l'oblation des gentils, l'offrande des nations. C'est une allusion à ce qui avait lieu parmi les Juifs. Ils avaient une oblation; c'étaient les Lévites, mis à part et consacrés à Dieu. En Egypte, Dieu avait frappé les premiers-nés pour faire éclater son jugement, mais le jour où il avait frappé tout premier-né d'Egypte, il s'était sanctifié tout premier-né d'Israël. Tous lui étaient consacrés. Alors Dieu a pris les Lévites en place des premiers-nés du peuple (Nombres 3: 5-13, 45). C'était là l'offrande à Dieu d'entre les Juifs. Paul fait allusion à ce fait. Nous sommes sanctifiés par le Saint Esprit d'entre les nations, comme les Lévites du milieu d'Israël. Nous sommes entièrement consacrés à Dieu, et cela est basé sur notre rachat, comme en Nombres 3: 46-50. Autrement, nous manquerions à notre vocation comme offrande des nations. Nous sommes pris du milieu du monde, pour être consacrés à Dieu. Les Lévites étaient entièrement donnés à Aaron (Nombres 3: 9), nous, à Christ. Ils étaient purifiés, donnés à Aaron et offerts à Dieu en offrande (3: 13). Lorsque Dieu frappa les premiers-nés d'Egypte, il ménagea ceux d'Israël, parce qu'il avait racheté ce peuple et se l'était acquis. Ces premiers-nés, les Lévites les représentèrent. Dieu les avait acquis pour lui-même. Nous aussi, nous ne sommes pas à nous-mêmes, mais à Celui qui nous a achetés. Le Saint Esprit nous prend et nous offre à Dieu.

Les Lévites n'avaient aucun héritage en Israël: «Moi, l'Eternel, je suis leur héritage». Il en est de même des chrétiens vis-à-vis du monde. S'ils ont un héritage selon le monde, ils peuvent l'employer pour la gloire de Dieu, mais ce n'est pas leur héritage céleste. Le Lévite était purifié et devait se consacrer au service de l'Eternel; le Saint Esprit purifie le chrétien, lui communique la vie de Christ et la nature divine, et le sanctifie pour le service du Seigneur. Dans le service, chaque Lévite avait son emploi sous la direction du souverain sacrificateur.

Toutes ces choses concernant les Lévites sont des types applicables au chrétien dans son service ici-bas, tandis que, dans le sacrificateur, nous avons le type du chrétien exerçant la sacrificature spirituelle, offrant à Dieu des louanges et des prières, et entrant pour cela avec hardiesse dans le lieu très-saint. Pour le service du tabernacle, nous sommes ici-bas sous les ordres de notre Souverain Sacrificateur; mais, quant au monde, notre caractère est d'y être voyageurs, étrangers, sans héritage et de n'en être pas, comme Celui qui nous a acquis pour lui, n'en est pas. Nous séjournons dans le monde, et notre privilège est d'y servir Dieu. Si vous vous dites chrétiens, vous n'avez pas autre chose à faire qu'à servir Christ; votre caractère vous détache de tout autre chose. Tout ce qui concernait le service de Dieu, appartenait aux Lévites seuls.

Les chrétiens, par le Saint Esprit, sont sanctifiés et purifiés selon Dieu. C'est un péché de prétendre être chrétiens, quand le Saint Esprit ne nous a pas purifiés. Ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu; il faut une nouvelle vie pour le servir. Une cérémonie, quelle qu'elle soit, de consécration extérieure vous abuse et vous nuit positivement. Ce n'est qu'une conscience tout endormie, qui ose se présenter à Dieu sans posséder la vie de Dieu. Réveillée, elle se juge indigne de se tenir devant lui. Oser servir Dieu, sans être né de Dieu, est un aveuglement de l'orgueil, car comment nous présenter à Dieu tels que nous sommes?

Les croyants sont consacrés à Dieu pour servir Christ; car servir Dieu sans servir Christ n'est pas chrétien. Lorsque les Lévites étaient donnés à Dieu, ils l'étaient à Aaron. Etant à son service, nous devons tout faire au nom du Seigneur Jésus et en amour envers le monde, selon les principes de Christ. Faire la volonté d'un autre, est pour la chair une loi insupportable; même un petit enfant aime à faire sa propre volonté; et la chair, même chez l'enfant de Dieu, ne veut jamais autre chose, tandis qu'un serviteur doit faire, non sa volonté, mais celle de son maître. Nous sommes les domestiques de la foi. Ce que je ne puis pas faire pour Jésus, je ne puis pas le faire du tout. C'est une loi très dure pour la chair. Nous sommes ou les affranchis de Dieu, ou les esclaves de Satan. C'est un grand privilège de pouvoir faire la volonté de Dieu au milieu de ce monde pécheur.

Nous faisons la volonté de Christ, non pour être sauvés, mais parce que nous le sommes. Les Lévites servaient au tabernacle, non pour être Lévites, mais parce qu'ils l'étaient, et en vertu du privilège que Dieu leur avait conféré.

Pourquoi les anges sont-ils actuellement plus élevés que nous? Parce qu'ils n'ont rien d'autre à faire que de servir Dieu. Mais nous sommes introduits dans le service de Dieu par le rachat qu'il a fait de nous par le sang de son Fils, ce à quoi les anges ne participent pas. Je ne

puis être le serviteur du monde, parce que je suis le serviteur de Christ. Je ne puis accepter dans le monde une place où je devrais agir selon les principes du monde. S'il y a une seule chose où je ne puisse servir Christ directement, je ne dois pas le faire.

Il y a de plus, dans le service, comme nous l'avons déjà dit, l'activité de l'amour; c'est le service de Christ lui-même. Cette activité caractérisait sa vie. Chercher les âmes, aimer les pauvres, etc., c'est là s'occuper des affaires de Christ.

Il est très important de comprendre où Dieu nous a placés et ce que nous devons être, c'est-à-dire que nous ne sommes pas du monde, mais séparés du monde pour Christ, acquis à Christ pour le servir.

Etes-vous contents, coûte que coûte, d'être à Christ de cette manière, au prix de l'opprobre, peut-être même de votre propre vie? Alors bien des questions et des difficultés disparaîtront absolument. Nos combats intérieurs proviennent de ce qu'il y a des liens qui nous attachent à la terre. Si nous pouvons répondre: «J'en suis content», nous serons heureux. Quand nous nous abandonnons à Christ, il remplit nos coeurs de joie.

Si j'ai le droit de servir Dieu, c'est que je suis délivré de la tyrannie du monde. Oui, Dieu nous a délivrés de ce présent siècle mauvais, pour nous transporter dans le royaume du Fils de son amour!

Méditation de J.N.D. n° 65 – ME 1894 page 333

1 Pierre 1

Le but de tout ce que Dieu nous envoie est de nous apprendre à mettre notre confiance en lui. La chute a donné à l'homme plus d'intelligence, mais elle l'a séparé de Dieu, et, détruisant sa confiance en Dieu, lui a donné une confiance orgueilleuse en lui-même.

Tout ce que Dieu fait a pour objet de rétablir notre confiance en lui et de détruire celle que nous avons en la chair.

Avant la chute, Satan avait promis à l'homme la connaissance du bien et du mal, mais il lui avait caché que cette connaissance était la ruine de l'âme et l'assujettissait au mal. Dès lors il était plus difficile de rendre l'homme heureux après, qu'avant la chute, et c'est en cela que Dieu montre sa gloire: 1° Il rétablit la confiance en lui, que l'homme avait perdue. 2° Il nous exerce de mille manières, pour que nous fassions l'expérience de ce qu'il est à notre égard.

La confiance implique la vie divine. Le coeur naturel s'imagine que, si nous sommes autant que possible pour Dieu, lui sera pour nous. La première chose que Dieu fait, c'est de détruire cette pensée. Il met l'homme entièrement de côté. Il faut que tout dépende de sa volonté à lui: nous vivons de sa vie; par sa volonté nous le servons. C'est une grande difficulté pour l'homme d'accepter que Dieu soit tout; il faut une longue expérience du coeur avant de pouvoir nous mettre complètement de côté. C'est l'oeuvre que le Saint Esprit commence et achève en nous.

L'homme naturel cherche à plaire à Dieu pour en être aimé, faisant dépendre la bonté de Dieu de la bonté de l'homme. Dieu détruit cette pensée par les expériences qu'il nous fait faire, afin que nous ne cherchions à faire valoir devant Dieu quoi que ce soit qui soit en nous. Quand l'âme en est arrivée là, elle peut comprendre que Dieu l'a aimée le premier; elle se trouve devant la pleine évidence de l'amour de Dieu.

C'est ce que montre le verset 2 de notre chapitre: Nous sommes «élus, selon la préconnaissance de Dieu le Père, en sainteté de l'Esprit, pour l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus Christ». C'est la sanctification selon la Parole: Nous sommes mis à part par l'Esprit sanctifiant, pour obéir de l'obéissance même de Christ. Le Saint Esprit nous met à part, nous vivifie, nous place sous l'aspersion du sang de Christ, en sorte que nous soyons purs devant Dieu, et nous voilà capables d'obéir comme lui a obéi.

Nous sommes aussi mis à part pour un héritage (verset 4). Quelle est la puissance qui nous le donne? Dans la personne de Christ, la vie de Dieu est entrée dans la mort, pour envahir le domaine de Satan. La résurrection a fait éclater la victoire de cette puissance de vie sur la puissance de l'Ennemi. Nous avons part maintenant, quant à nos *âmes*, à cette résurrection d'entre les morts. La vie de Christ qui est entrée pour nous au plus profond des conséquences du péché, nous met en possession de l'héritage, conservé, non par les hommes, mais dans les cieux pour nous, qui sommes gardés par la puissance de Dieu. L'héritage est gardé dans les cieux, d'où Satan ne peut l'ôter, ni le détruire; les héritiers sont gardés sur la terre par la puissance de Dieu. Dieu garde l'héritage que nous n'avons pas encore et nous garde pour l'héritage.

Cette puissance de Dieu nous garde *par la foi*, par la confiance en Dieu, pour le salut. Ce salut ne sera pleinement révélé qu'au dernier temps. La vie de Christ est encore obscurcie en nous par les effets du péché.

«En quoi vous vous réjouissez». Si nous pouvions faire abstraction de tout et ne penser qu'à ce que Christ nous assure, il n'y aurait en nous que de la joie. Mais il y a encore une grande étendue de terrain à défricher dans le coeur. Il faut que Dieu le laboure, le travaille, pour éprouver notre confiance en lui (versets 6, 7). L'épreuve, l'affliction et la tentation sont pour un peu de temps, vu que cela est nécessaire.

Ces tentations sont de diverses espèces, et ce n'est pas la moindre que de voir le mal dominer. Paul connaissait d'avance le mal qui désolerait l'Eglise; il était obligé de n'avoir confiance pour elle qu'en Dieu et de sentir qu'il n'était lui, Paul, que néant, qu'il n'était point la force de l'Eglise et que toutes les ressources de celle-ci étaient en Christ.

C'est dans l'épreuve que je fais l'expérience de Dieu, de sa patience, de son amour, de nos support, de sa fidélité. L'épreuve fond aussi mon coeur et me le fait connaître, tout en me faisant connaître l'amour et le coeur de Dieu.

Nous sommes si occupés de nous-mêmes, que nous ne voyons pas comment, à tout moment, Dieu s'occupe de nos coeurs. Job n'était pas capable de comprendre que son

affliction était une affaire qui se passait entre Dieu et Satan dans les lieux célestes. Quand on voit cela, on comprend le but de l'épreuve et sa fin.

Deux choses sont nécessaires pour profiter de l'épreuve: 1° Une confiance entière dans l'amour de Dieu. Il faut s'appuyer sur lui *en aveugle*. 2° Une soumission entière à la main de Dieu.

Dieu élève ses enfants pour être les compagnons de Jésus dans la gloire. Nous pouvons nous soumettre dans la certitude que Dieu nous aime. C'est l'épreuve de la foi, qui nous tournera à honneur et à gloire, quand Christ paraîtra. Abstraction faite de l'épreuve, le chrétien n'a en Christ qu'une joie pure, mais il faut que la foi soit éprouvée et prouvée par l'épreuve. Le cœur de l'homme est la scène où se passe le combat de Dieu contre le mal. Les anges le contemplant. Dieu se fait notre serviteur pour notre bonheur.

Méditation de J.N.D. n° 66 – ME 1894 page 337

1 Chroniques 17

Les pensées de Dieu dépassent de beaucoup celles de l'homme, même de l'homme fidèle. David, que Dieu avait béni, pense à glorifier Dieu et à lui bâtir une maison. Ce serviteur fidèle communique son projet au prophète, à l'homme spirituel, et Nathan approuve son dessein; tandis que Dieu met tout cela de côté, non qu'il le désapprouve, mais parce que cela n'est pas dans son conseil.

On s'attache à la pensée de faire quelque chose pour Dieu, mais quand on fait des progrès, on voit toujours davantage que c'est Dieu qui fait tout pour nous. Dieu répond à David en lui dévoilant ses pensées à lui quant à la maison du roi. David voudrait bâtir une maison à Dieu. Celui-ci lui annonce que l'Eternel lui bâtira une maison. Il en est de même en Exode 15. Moïse dit: Je lui préparerai un tabernacle; mais Dieu conduit par sa force le peuple jusqu'à la demeure de sa sainteté.

1 Chroniques 17: 19, montre la vraie manière dont Dieu veut être glorifié. David pensait à glorifier Dieu, mais Dieu lui révèle qu'il veut bénir David et sa famille et qu'il prend soin de se glorifier lui-même mieux que l'homme ne peut le faire. Le désir de David était bon, mais il n'était pas selon la sagesse de Dieu. L'Eternel savait se glorifier lui-même par sa conduite envers Israël. Il l'avait déjà fait (versets 4, 5); il s'était assujetti à les accompagner partout. C'est aussi ce que fait Jésus pour nous.

Dieu montre à David d'où il l'a tiré: Tu es grand, mais qui t'a rendu tel. Il rappelle à David toute sa bonté et toute sa grâce: David était un enfant méprisé quand Samuel le discerna pour l'oindre. Il enseigne à David: 1° qu'il n'avait pas besoin pour sa gloire de ce que David voulait faire pour lui. 2° Il lui fait connaître sa propre petitesse et que tout ce qui lui était arrivé, c'était la grâce seule qui l'avait fait. 3° Il lui montre tout ce que Dieu lui fera en Christ, dont Salomon était le type.

La révélation des pensées et de la grâce de Dieu a pour effet de nous placer devant sa face. David dit: Qui suis-je? dans le sentiment qu'il n'est rien en la présence de Dieu, mais aussi dans le sentiment de l'état dans lequel il a été amené (verset 16), et que Dieu l'a tiré du néant pour lui donner une position actuelle devant lui. Mais cela est encore peu de chose (verset 17), Dieu pense à nous pour le temps à venir (verset 18). David exprime un sentiment personnel de reconnaissance; il y a entre nous et Dieu une relation personnelle qui fait que nous avons le sentiment d'être connus de Dieu.

Le verset 19 explique tout ce que Dieu fait. Il le fait «à cause de son serviteur et selon son coeur». Tout ce que Dieu est se manifeste en Jésus: son amour, sa justice, sa sainteté, sa grâce. Les anges même voient Dieu en Jésus. Dieu aime le Fils et nous place dans cette relation. Tout ce que Dieu *fait* est l'expression de l'amour de son coeur pour nous, mais il agit «à cause de son serviteur». Ce n'est pas ici Nathan disant à David: «Fais ce qui est en ton coeur», mais Dieu agissant selon son coeur à lui. Tout ce qui est de l'homme disparaît devant cela, car tout repose sur la grâce de Dieu. Tout se fait en vue de Christ et pour le peuple de Dieu, la seule nation que Dieu soit venu racheter pour lui (versets 20, 21).

David n'a aucune incertitude sur ce que Dieu fera (versets 23, 24). Il demande que même le monde dise que Dieu est Dieu à Israël et reconnaisse sa présence avec son peuple. L'Eglise doit demander que Dieu se manifeste dans sa force et dans sa grâce, pendant qu'elle est encore ici-bas. Dans la certitude de la grâce que Dieu nous a faite et de la gloire qu'il nous donnera, nous avons la hardiesse de lui demander qu'il soit Dieu à Israël.

Au verset 26, David se fonde sur ce que Dieu est et sur ce qu'il lui a révélé. Le verset 27 montre les deux bouts de la chaîne des bénédictions. «Eternel, tu l'as bénie, et elle sera bénie à jamais».

Quand nous nous rapportons aux désirs de nos coeurs, nous ne sommes pas certains d'être dans le conseil de Dieu. Mais Dieu a parlé, et nous pouvons tout demander selon sa Parole. «Tu es Dieu, et tu as parlé de ce bien à ton serviteur». Sommes-nous tellement devant Dieu que nous soyons pénétrés de la grâce immense qu'il nous a montrée? Avons-nous compris l'amour de Dieu pour son peuple? Nos pensées sont-elles dirigées vers le bien de l'Eglise de Dieu? Nos intérêts sont-ils intimement liés à la gloire, au repos et à la bénédiction du peuple de Dieu?

Méditation de J.N.D. n° 67 – ME 1894 page 356

Luc 12: 13-59

Ces discours n'ont pas été prononcés dans le ciel, mais sur la terre, par Celui qui a fait l'expérience de ces choses dans le ciel et sur la terre. Christ a éprouvé toutes les difficultés, et la contradiction des pécheurs; les torrents des méchants l'ont épouvanté. (Psaumes 18: 4). Si, chose impossible, on peut sonder le coeur de Jésus, on y trouve la puissance de l'amour agissant dans l'expérience de toutes nos difficultés. La croix elle-même, est l'expression de

l'amour de Dieu, dans l'expérience de tous les maux dans lesquels le péché nous a plongés. Jésus a été élevé de la terre pour attirer tous les hommes à lui. Jésus crucifié, voilà ce qui convient à tous les coeurs travaillés et chargés.

Mais les promesses de Christ sont très précieuses au coeur de ceux qui lui appartiennent et au milieu de leurs difficultés; elles franchissent tous les obstacles, et nous portent dans le ciel, dans la gloire. Sommes-nous dans la crainte, les promesses s'appliquent aux circonstances où nous nous trouvons, pour fortifier nos âmes. Christ a fait l'expérience de la manière dont les promesses de Dieu s'appliquent à nos misères et à nos difficultés, et il en a senti la force. Il sait parfaitement comment les appliquer à l'âme, et combien la présence du Père est douce à un coeur délaissé. Il nous parle du sein de nos misères selon son amour qui est entré en elles toutes. Il les connaît parfaitement. Personne n'a jamais pu sonder la profondeur de son angoisse et de sa détresse, non plus que la profondeur de son amour.

Aux versets 13-32, Jésus dépeint la folie de ce monde qui cherche sa satisfaction dans les choses qui périssent. Dans tout ce que le monde recherche, il n'y a que des difficultés pour la vie éternelle. Le Seigneur nous montre en même temps notre impuissance à rien faire même selon le monde. Il veut que les disciples sachent que Dieu fait grand cas d'eux, et veille sur eux, sachant tout ce dont ils ont besoin. Il nous révèle le nom de Père que Dieu prend pour les siens, et nous place envers Dieu dans la même relation que lui-même. Si nous sommes les disciples de Jésus, si la grâce a dirigé nos coeurs vers lui, le Seigneur nous dit: «Ne crains point». Il nous est naturel de craindre; nous vivons au milieu de gens qui sont les ennemis du Seigneur; Satan cherche à nous effrayer par la contradiction des pécheurs. Mais il cherche aussi à nous inspirer confiance en nous-mêmes et à compter sur nos propres ressources, afin que nous soyons vaincus, comme Pierre lorsqu'il marcha sur la mer, ou bien quand il entra dans la cour du souverain sacrificateur. Toutes les circonstances sont contre nous; Satan est plus fort que nous; nous ne sommes qu'un petit troupeau faible devant la puissance de l'ennemi.

Mais Christ se trouve là. Il a plu au Père de nous donner le royaume; Christ lui-même nous en donne la certitude, lui qui a traversé toutes les difficultés de ce monde. Il nous communique la volonté du Père, et ces difficultés ne sont plus que le chemin par lequel il nous conduit au royaume. Ce qui est sorti du coeur de Jésus est notre joie; il satisfaisait son coeur en annonçant au petit troupeau les desseins du Père. Celui qui est venu du Père et qui a passé dans les circonstances où je me trouve, m'a dit ces choses. Christ nous sépare de ce monde et nous en détache en nous montrant que le royaume nous appartient. C'est le bon plaisir du Père de nous le donner, et c'est Christ lui-même qui se fera notre serviteur dans la gloire, afin que nous y soyons dans une joie parfaite. Toute sa joie sera de nous rendre heureux, car il est amour. Il est le plus grand, parce qu'il rend heureux; il est ainsi le serviteur de notre bonheur, et c'est de cette manière que le coeur de Christ se révèle à nous.

Il nous engage à attendre sa venue. Cette attente doit nous délivrer de bien des misères. Nous ne savons quand il viendra; mais, s'il nous trouve veillant à son arrivée, Christ nous établira sur tout ce qu'il a. Il nous fait connaître les circonstances où nous nous trouvons, afin

que nous ne soyons pas effrayés (versets 51-53). C'est l'effet certain de l'Evangile de Christ. Ce n'est pas la paix dans le monde: Christ a été haï du monde, et celui-ci ne peut pas supporter que Christ réclame ses droits sur le cœur et qu'il établisse sa suprématie sur quelque âme. Ce n'est certes pas un état que Dieu approuve, mais la venue de Christ dans le royaume du prince de ce monde produit toujours la division (versets 49-53), car Satan combat pour ne pas perdre les siens.

Christ (verset 58) était en chemin avec les Juifs et avait des droits à revendiquer contre eux. Ils n'ont pas voulu se réconcilier avec lui et ont été livrés au jugement de Dieu. C'est le sort de toute âme à laquelle Jésus est annoncé et sur laquelle les droits de Christ sont réclamés. Sous l'Evangile aussi, les inconvertis sont en chemin avec le Seigneur qui réclame ses droits et la soumission de leur âme pour être sauvés; s'ils le rejettent, il ne reste pour eux que la condamnation.

Christ parle sur la terre, au milieu de toutes nos difficultés. Certain de la parole de Christ lui-même, je puis dire: Il a plu au Père de me donner le royaume. Par là, tout devient facile, quoique le chemin puisse présenter des difficultés. A tout moment, il nous faut vivre comme des serviteurs qui attendent leur Maître. Toutes les difficultés sont indiquées d'avance et ont été rencontrées par Christ.

Que Dieu nous fasse comprendre l'amour parfait de Celui qui vint du sein du Père au milieu de nos misères, pour nous introduire dans la maison du Père.

Méditation de J.N.D. n° 68 – ME 1894 page 377

1 Timothée 6

Plus on lit la Bible, plus éclate l'évidence du mal dans l'homme, le manquement de l'homme sous toutes les économies, la triste fin de toutes choses ici-bas, et le caractère de pèlerinage de la vie chrétienne. Il suffit de citer le veau d'or, la chute des fils d'Aaron, la présence des Cananéens après la conquête de Canaan, le roi même tombant aussi à la fin; tout effort pour remédier au mal, inutile. Le travail même de Christ au milieu des hommes a manqué, par suite de la méchanceté de leur cœur, et il a travaillé en vain (Esaïe 49). Il en est de même pour Paul à la fin de sa carrière: abandonné de tous, il voit par l'Esprit la ruine de l'Eglise; et, cette pensée, il l'exprime souvent, en particulier dans la 2^e épître à Timothée. Dans le chapitre de la 1^{re} épître que nous avons lu, Paul met Timothée en garde contre le mal dont il est déjà entouré dans l'Eglise, et l'en sépare.

«Mais toi, ô homme de Dieu...» C'est ce que doit être tout chrétien fidèle dans l'état actuel de l'Eglise; Dieu doit être la source de toutes ses pensées. Ici-bas, l'Eglise aurait dû être la manifestation de la vie cachée de Dieu; dans la gloire, elle sera la manifestation de la vie de Dieu rendue évidente. De même, le chrétien doit manifester la vie cachée de Dieu. Lorsque la chrétienté abandonnant cette vie, les hommes deviennent chrétiens de nom, l'Esprit dit: «Détourne-toi de telles gens» (2 Timothée 3: 5). Christ a manifesté la foi sous toutes ses faces,

en patience, en douceur, etc.; nous devons aussi manifester ces traits de la vie cachée de Dieu et montrer que, si l'homme manque, Dieu ne manque pas. Voilà ce que nous devons rechercher. On peut être privé de secours, mais non privé de Dieu. Nous n'avons pas d'excuse, si nous ne sommes pas la manifestation de la vie de Dieu par l'action de la puissance de son Esprit.

Nous sommes des hommes de Dieu, appartenant à Dieu pour le glorifier; nous devons fuir tout ce que le monde peut nous présenter, fuir les richesses et toutes les convoitises; faire tout en vue de l'avenir, afin d'y avoir un trésor placé sur un bon fonds et de saisir la vie éternelle. Tout cela dans l'attente de l'apparition du Seigneur Jésus Christ. Le dépôt de la foi doit être gardé jusqu'à ce temps-là au milieu des combats et des difficultés. Jésus en est l'exemple, et nous devons manifester sa vie. Le repos et la gloire seront accomplis à l'apparition du Seigneur.

Il nous faut ici manifester la vie de grâce; plus tard, nous manifesterons la vie de gloire, comme Jésus sera aussi la manifestation publique de la gloire de Dieu, caractère sous lequel il se présente dans l'Apocalypse. Là, le Fils est appelé le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Les droits de Dieu seront manifestés en Jésus; il est Dieu fait chair en grâce, il sera Dieu manifesté en gloire.

Nous sommes de Dieu, et nous n'avons pas affaire avec le monde, comme étant du monde. Si nous étions à nous-mêmes, ce serait pour l'enfer. Du moment où je dis: Voici une chose qui convient à un homme qui est du monde, je dois fuir cette chose. Les préceptes de Jésus ont pour but de nous faire traverser ce monde dans un sentier de séparation tracé par Dieu lui-même.

Méditation de J.N.D. n° 69 – ME 1894 page 394

1 Corinthiens 13

Rien n'est probablement plus méconnu que l'amour. Ce qui, chez l'homme, est aimable en un certain sens, sert souvent de couverture à l'égoïsme. On appelle de l'amour ne pas aimer à faire de la peine à autrui, et au fond rien ne lui est plus opposé. Dieu est amour, et cependant il ne songe pas à se présenter à l'homme de manière à en être bien reçu. Jésus est venu en amour dans le monde avec des paroles de vérité et les hommes l'ont rejeté. Le Dieu d'amour n'épargne pas l'homme; il lui montre sa corruption et son orgueil, mais il ne s'épargne pas lui-même et donne son propre Fils pour l'homme. La charité n'épargne pas le mal chez les autres, mais elle est un oubli complet de soi-même. Elle reçoit des autres tout le mal possible, et leur fait tout le bien possible.

Sans l'amour, les plus excellents dons de Dieu ne servent de rien. Les Corinthiens se glorifiaient de leurs dons et la chair en abusait. Paul leur montre que, sans l'amour, les dons les plus excellents exaltent l'homme et sa vanité, que sans l'amour, tous ces dons ne sont rien.

L'apôtre parle dans ce chapitre de différents caractères de l'amour et non de ce que l'amour est en lui-même. Ce n'est pas une définition, mais la manière dont l'amour agit. Quand il est dit: «Dieu est amour», c'est bien le même amour que dans notre chapitre, mais c'est l'amour vu en Dieu, la bonté souveraine, sortant d'elle-même pour se manifester, mais de nous il est dit: «L'amour de Dieu est versé dans nos coeurs, par l'Esprit Saint qui nous a été donné» (Romains 5: 5). Pour nous l'amour, c'est demeurer en Dieu et Dieu en nous. Dieu est la source, la présence du Saint Esprit dans le coeur est la puissance de cet amour. Dans le coeur, l'amour de Dieu pour nous et notre amour pour lui, ne sont pas séparés.

L'amour commence pour nous, quand nous comprenons que Dieu nous a aimés. Le coeur naturel n'a aucune idée de l'amour de Dieu (la conscience peut tout au plus connaître quelque chose de sa justice); mais quand je sens que Dieu m'a aimé, qu'il a pu aimer un pécheur, je comprends que Dieu est amour. Un philosophe est aveugle à de semblables pensées.

Par la foi, je connais le Dieu d'amour qui m'a sauvé; le Saint Esprit vient habiter dans mon coeur pour me donner communion avec lui. Alors mon âme est en repos, satisfaite, parce que je possède ce Dieu qui habite en moi par le Saint Esprit. J'ai la conscience qu'en le possédant tout m'appartient. Comment ne me contenterais-je pas de la plénitude de Dieu? Puis-je rien envier de ce que possède un homme quelconque? J'ai le Dieu d'amour pour ma portion, et je suis satisfait; je ne désire que de jouir toujours plus de cette plénitude. Mon coeur est ainsi débarrassé de toutes les circonstances extérieures. Mais de plus, connaissant l'amour de Dieu, je sens ma petitesse et mon néant; mon orgueil naturel, mon désir d'être quelque chose aux yeux des hommes, disparaissent. Je deviens humble; je me dévoue. L'amour se soumet aux services les plus infimes, en faveur de ce qu'il aime.

L'amour de Jésus Christ pour nous devient le modèle du nôtre. Cet amour de Christ nous fait supporter les faibles, dans le sentiment que Christ les aime, et cela sans nous rendre moins clairvoyants pour le mal.

Il ne faut pas «poursuivre l'amour» (14: 1) *pour l'avoir*. On émonde l'arbre et on engraisse le terrain avant d'avoir les fruits. Ainsi la présence de Dieu en nous, la communion avec lui et la vie de Christ, nous le font avoir, et l'ayant, nous avons à le poursuivre en en portant les fruits. Cela est bien différent de ce que le monde appelle «charité».

L'amour est la chose la plus excellente, et cependant, nous l'avons déjà dans son principe, nous possédons l'amour de Dieu; nous le posséderons toujours; il sera toujours en nous. Ainsi l'éternité de notre joie est assurée. Si je pouvais craindre de perdre cet amour, je serais profondément malheureux.

Les meilleurs dons ne sont que des moyens qui auront leur fin, mais l'amour ne périt jamais. Nous verrons Dieu face à face; nous connaissons comme nous avons été connus; son amour sera éternellement en nous.

Rien ne détruit l'égoïsme, comme de connaître le Dieu d'amour.

Méditation de J.N.D. n° 70 – ME 1894 page 297

Philippiens 4

Paul voyait les Philippiens dans le combat et privés en apparence des soins immédiats de l'apôtre, mais cela lui fournit l'occasion de présenter les ressources de Dieu lui-même. Elles sont telles, que le Saint Esprit nous exhorte à nous réjouir toujours. Christ est notre vie, notre force et notre joie éternelle; un chrétien peut d'autant plus s'appuyer sur lui, qu'il est privé de tout secours extérieur. «Réjouissez-vous dans le Seigneur», voilà ce que Paul prisonnier dit à l'Eglise. Malgré toutes les difficultés, il dit: «Réjouissez-vous». La présence du Seigneur et sa communion sont toujours la joie. La vie de Christ en nous, ne peut que se réjouir en la présence de Dieu. Christ est toutes choses en nous selon les circonstances, si nous sommes en communion avec lui. Avons-nous besoin de fermeté, il est notre fermeté; de douceur, il est notre douceur. En le trouvant, nous trouvons nécessairement la joie. Et puis, «le Seigneur est proche»; il arrangera toutes les difficultés, et c'est la conclusion de l'apôtre (verset 5).

Aux versets 6 et 8, nous trouvons deux exhortations 1° «Ne vous inquiétez de rien». La conséquence en est la paix de Dieu, au verset 7. Ah! si, dans toutes les circonstances inquiétantes, nous pensions que le Seigneur est proche! Il y avait des gens qui prêchaient Christ par contention; Evodie et Syntiche étaient divisées; Paul était en prison... mais le Seigneur est proche. Il suffit au milieu de ces difficultés que l'Eglise présente ses requêtes à Dieu. Elle lui appartient; le bonheur de ses enfants importe à son coeur. Dieu ne peut perdre la paix, s'inquiéter; la paix de Dieu, dont les conseils ont déterminé toutes choses, gardera nos coeurs. Ce ne sont pas ici nos coeurs qui garderont la paix avec Dieu, mais c'est elle qui nous garde.

2° La seconde exhortation (verset 8), c'est que toutes les choses excellentes occupent nos pensées. Si les chrétiens, au lieu de penser à des choses frivoles, pensent aux choses qui sont agréables à Dieu, ils demeurent en communion avec lui. Le Saint Esprit n'est pas contristé. Nos coeurs et nos esprits ont besoin d'occupation; il est important qu'ils s'occupent de bonnes choses. Le Saint- Esprit est délicat, et tout ce qui n'est pas de ces choses de bonne réputation le contriste.

Au verset 13: «Je puis toutes choses en Celui qui me fortifie». Ce passage pourrait décourager le chrétien, quand il verrait qu'il ne peut dire ce que Paul disait. L'apôtre disait cela à la fin de sa course, mais cela n'avait pas toujours été vrai dans son expérience, lors même que cela est toujours vrai quand on regarde à Christ. Il dit: «*J'ai appris* à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve» (verset 11), et il avait réalisé cette vérité dans son coeur.

Christ n'était pas plus fidèle à la fin de la vie de Paul qu'au commencement, mais Paul avait réalisé davantage la fidélité de Christ. En principe et par grâce, on peut tout, on peut supporter toutes les difficultés en Christ qui nous fortifie. Il ne faut pas être découragé de

n'avoir pas fait la même expérience que Paul, et d'un autre côté, nous sommes certains que Christ ne nous manquera jamais.

Notre Dieu suppléera à tous nos besoins selon ses richesses en grâce dans le Christ Jésus!

Méditation de J.N.D. n° 71 – ME 1894 page 434

Daniel 3

Dieu nous présente dans sa Parole quelques exemples frappants de certains principes qui se retrouvent journallement dans l'histoire de l'homme. Ainsi, tout péché est par sa nature semblable à celui d'Adam. Nebucadnetsar agit sur les mêmes principes. Nebucadnetsar, c'est la puissance mondaine qui ne s'appuie pas sur Dieu. Sa position augmentait sa responsabilité de glorifier Dieu; il était puissant, mais son coeur s'étant élevé, il a estimé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu; il a désiré que tout lui fût assujetti et a dressé une statue selon sa propre volonté, pour la faire adorer.

La providence de Dieu avait conduit quelques Juifs fidèles à Babylone, et la question se pose pour eux si le peuple de Dieu doit se soumettre à la volonté de l'homme. En principe, les Juifs qui acceptaient le jugement de Dieu, devaient se soumettre à Nebucadnetsar; mais il y avait pour eux un autre principe, celui de garder une bonne conscience devant Dieu. Si l'autorité royale demandait une chose opposée à Dieu, le peuple de Dieu ne lui devait pas obéissance, car «il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes». Ces cas sont très pénibles, car alors il faut s'attendre à subir pleinement les conséquences de son obéissance.

Ce qui aggrave les choses en apparence, c'est que, dans tous ces cas, l'appui de Dieu est caché, en sorte que la foi seule peut le voir, tandis que la puissance du monde est manifeste. Tous les satrapes entourent le roi pour accuser les trois Hébreux, mais leur foi repose sur quelque chose qui ne s'est pas vu et ne peut se voir. Dieu veut que la foi soit éprouvée et que nous apprenions à nous appuyer sur lui seul.

Les trois Hébreux avaient reçu de l'avancement dans le monde. Plus un chrétien se trouve lié avec le monde, plus il est en danger; plus aussi il a à perdre et à souffrir, parce que, lorsque Dieu intervient, c'est pour que tous nos liens soient rompus.

Bien que Dieu se cache, les voies de l'homme ne lui sont pas cachées. Il voit les circonstances et demande que nous soyons fidèles; c'est ce que savent les trois Hébreux (versets 16-17). Leurs circonstances les mettaient de trop près en contact avec le monde (2: 49); Dieu ne les délivre pas de l'épreuve et n'empêche pas qu'on les jette dans la fournaise. Le monde est en apparence le plus fort; c'est la manière de faire de Dieu, même dans le cas de Jésus livré à la mort. Il agit ainsi, pour qu'il y ait une meilleure délivrance. Il n'empêche pas que nous souffrions, mais il manifeste sa puissance en notre faveur d'une manière tout à fait inattendue pour le monde (2 Chroniques 16: 8, 9). La délivrance peut ne pas se montrer au moment même: il a fallu que les trois Hébreux sentissent la puissance terrible du monde et

son résultat qui est la fournaise. Mais, comme le vit Ezéchiel (chapitre 1), les yeux de la providence de Dieu se promènent sur la terre; il en est de même en Apocalypse 5: 6, où cette providence se voit en Jésus. Rien n'échappe à la vue et à la main de Celui qui est mort pour nous. Dès que mon regard s'attache à lui, je vois que tout est sagesse de sa part. Nous aussi, nos souffrances nous conduisent vers la gloire.

L'homme déploie toute sa force et toute sa colère, mais le résultat des souffrances, par lesquelles la providence de Dieu nous fait passer, est de consumer *nos liens*. Si nous possédons quelque chose du monde, c'est quelque chose que Satan nous a vendu, et cela doit être brûlé.

Voici maintenant que le Fils de Dieu, caché auparavant, se montre dans la fournaise; les trois Hébreux ne s'y attendaient pas. Leurs liens sont consumés, et la présence du Fils de Dieu leur est manifestée; et c'est *le seul* résultat de la fournaise!

C'est maintenant à Christ qu'il nous faut regarder, à lui qui a été rejeté mais qui est au milieu du trône. Les sept Esprits (Apocalypse 5: 6) jugent, non le monde qui ne le connaît pas, mais toutes nos voies, toutes les choses en nous qui proviennent du monde et de la chair. Comme Esprits de providence, ils préparent toutes choses pour l'épreuve de nos coeurs, ils préparent même la fournaise et nous y font jeter par le monde dont nous avons plus ou moins partagé la puissance en jouissant de ses avantages. Nous voyons alors mieux ce que Dieu est pour nous. Il se glorifie ainsi et manifeste au monde sa puissance à lui. Quand une persécution s'élève les enfants de Dieu sont plus unis, plus joyeux. Quoiqu'il en soit, Dieu nous éprouve de la sorte pour nous purifier et pour nous faire comprendre dans l'épreuve qu'il est tout près de nous. Nous avons à compter uniquement sur Dieu, sans savoir comment il agira; nous devons compter sur lui, ne sachant pas ce qu'il fera, sachant seulement qu'il délivre (versets 16, 17).

Tout le monde se prosterne devant la statue d'or, les trois Hébreux seuls restent debout, parce qu'ils connaissent la puissance de Dieu, que le monde ne voit pas. Rien n'échappe à Dieu, et il fera tout tourner à sa gloire et à notre gloire, et il nous fera goûter la présence bénie du Fils de Dieu. Là est notre récompense et notre joie.

Dans toutes nos afflictions, Christ a été affligé il est entré dans tous les détails de nos souffrances, et il marche devant ses brebis quand il les a mises dehors.

Méditation de J.N.D. n° 72 – ME 1894 page 453

Lévitique 9

Sous la loi, les sacrifices répétés de tant de manières et continuellement, types de la perfection de l'oeuvre de Christ, ne pouvaient qu'apporter à la conscience du peuple le sentiment du poids de ses péchés, mais ils ne pouvaient ôter les péchés. Et de plus, l'accès en la présence de Dieu n'était pas ouvert.

Pour nous, ces types sont l'image d'une oeuvre faite. Le péché demandait l'expiation, et la justice de Dieu contre lui s'est manifestée dans le sacrifice pour le péché. L'holocauste

représente la bonne odeur de l'oeuvre de Christ. Nous avons maintenant part à ces choses par la foi en lui. Avec des consciences purifiées, nous entrons dans le sanctuaire pour nous tenir devant Dieu selon la bonne odeur et l'acceptation de Christ lui-même. Voilà ce qui nous est assuré par sa mort, sa vie et son élévation à la droite de Dieu.

Dans ce chapitre, nous trouvons en outre ce que Christ est comme sacrificateur pour nous dans la présence de Dieu. Sans Christ, nous serions complètement privés de la gloire de Dieu (9: 6, 23), et la manifestation de cette gloire serait notre condamnation éternelle. Cette gloire, au contraire, sera la joie du peuple de Dieu quand elle sera manifestée. Au lieu d'être privés de la gloire de Dieu, les croyants jouiront de toute la bénédiction qu'elle apporte. La gloire de Dieu ne peut supporter la présence du mal. Ceux qui seront glorifiés jouiront de cette gloire, sans que le mal puisse l'entraver. Alors nous entrerons dans la plénitude de notre jouissance (verset 24). Ce sera une joie, une adoration sans nuage et sans empêchement, car Dieu a ôté de dessus nous ce qui pourrait nous priver de cette gloire.

Nous sommes ici-bas dans une position intermédiaire. Comme croyants, nous ne sommes pas privés de la gloire de Dieu, mais nous ne sommes pas encore sous la bénédiction qui accompagnera la manifestation de cette gloire. Mais nous avons la certitude que le Seigneur Jésus est lui-même entré dans la gloire pour nous. Il est entré dans le tabernacle d'assignation, après avoir offert le sacrifice, puis il en sort pour bénir le peuple, et la gloire de Dieu apparaît (verset 23).

Dieu ne peut plus s'occuper de nos péchés comme juge, sans quoi Jésus serait mort en vain. L'amour de Dieu désire que ses enfants jouissent avec Christ de tout ce dont Il jouit lui-même. Il veut que nous partagions Sa gloire en la présence de Dieu. Il ôte ce qui pourrait nous en empêcher, et c'est pour cela qu'il est venu. Il a fait cette oeuvre entièrement et complètement; tout cela a été le fruit de son amour et le moyen de glorifier son Père par son obéissance et son dévouement à la gloire de Dieu. Cette oeuvre honorait Dieu et lui était agréable. «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie, afin que je la reprenne». Comme cette oeuvre est parfaite, Christ s'est présenté devant Dieu selon cette perfection. Dieu peut jouir de cette oeuvre dans un homme. Il trouve en Christ, non seulement un sacrifice pour le péché, mais un homme parfait, un homme obéissant jusqu'à la mort, un homme sans péché. Il prend plaisir à cette obéissance de Christ, et comme il est amour, il prend plaisir à la joie de ses enfants, à leur communion avec lui, dont il est la source.

Jésus ayant accompli l'oeuvre qui est le fondement de notre salut, est devant Dieu, dans sa présence, comme homme. Il obtient pour nous tout ce qui nous est nécessaire ici-bas. Dieu l'a accepté, et Christ, selon tout le bon plaisir que Dieu met en lui, obtient pour nous la bénédiction de Dieu. Il est en outre notre Avocat auprès du Père. Etant glorifié, il nous fait comprendre que toute la gloire dont il jouit nous appartient, que l'amour de Dieu dont il est l'objet, est sur nous, que sa gloire, au lieu de nous condamner, sera notre héritage. C'est là ce que Christ avait à coeur en agissant envers nous et pour nous. Au milieu du sentiment de toute notre faiblesse, nous avons une espérance vivante qui nous rend joyeux. Christ nous bénit selon nos besoins et selon sa gloire.

Rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu; nous avons en cela une confiance parfaite. Les épreuves de la foi sont l'occasion pour que la puissance de Dieu s'accomplisse dans notre infirmité. Nos péchés sont effacés par l'expiation qui est la démonstration de l'amour de Dieu. Nos péchés, le plus grand obstacle à son amour, ont fait éclater cet amour. Nous avons, dans la mort de Christ, la certitude que Dieu est pour nous; en cela, nous sommes plus que vainqueurs.

Les épreuves sont la démonstration que j'ai quelque chose de meilleur, un héritage, et ces épreuves tournent à honneur et à gloire à la venue de Christ. La gloire nous appartient, parce que Christ nous aime et a voulu que nous fussions où il est. Christ, mort pour nous, vit toujours pour nous. Il s'est identifié avec nous dans la mort, et nous sommes un avec lui en vie. Nous en jouissons dès ici-bas, par la puissance de son Esprit, en attendant que la gloire soit manifestée.

Christ nous bénit, en nourrissant l'homme intérieur de toute l'efficace de ce qu'il a fait. Cela fortifie la foi. Que ces pensées remplissent nos coeurs, par la communion avec Jésus qui vit et intercède pour nous et nous bénit dans nos âmes. La mondanité et les brouillards de ce monde obscurcissent l'oeil. Quand le fidèle voit Christ, assis à la droite de Dieu, il est au-dessus de toutes les circonstances.

Fragments

ME 1894 page 60

Si l'oeil de Dieu, comme la colombe de Noé, regardait çà et là sur cette terre balayée par le déluge du péché, il ne put jamais, avant que Jésus y fût descendu, se reposer sur rien avec complaisance. Alors seulement, sur *Lui*, l'oeil de Dieu put se reposer. Le ciel, pour ce qui est de l'expression de la satisfaction, resta fermé, quels que fussent ses conseils, jusqu'à ce que Jésus (le second Homme, l'homme parfait, le Saint, Celui qui s'offrait à Dieu pour faire sa volonté) vint sur la terre. Dès qu'il se présenta pour commencer son service public, le ciel s'ouvrit; le Saint Esprit descendit pour demeurer sur lui, ce seul lieu de sa demeure ici-bas; et la voix du Père, que rien ne peut plus retenir, déclara du ciel: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir». Cet objet, trop grand, trop excellent, pour que le ciel et l'amour du Père gardassent le silence, devait-il perdre de son excellence et de sa saveur au milieu d'un monde de péché? Tout au contraire. Là même son excellence devait être manifestée.

ME 1894 page 220

Remarquez que Pierre, dans sa seconde épître, ainsi que Jude, dans la sienne, insistent, en présence du déclin de l'Eglise et du jugement à venir, sur ce que nous avons à nous édifier et à croître. De sorte que, comme jugeant l'état extérieur, on entre d'une manière plus intime en relation avec Dieu, en communion avec ce qu'il est, et dans ses voies en Christ comme Seigneur. Nous avons les précieuses promesses, de même qu'une foi précieuse, mais nous regardons en avant comme appelés par la gloire, et ainsi nous croissons dans la connaissance de Dieu qui nous a appelés. Nous avons toutes les choses nécessaires à la vie et à la piété, mais c'est par cette chose selon laquelle nous sommes appelés — c'est-à-dire la connaissance de Dieu et, de fait, qu'il y a d'une manière intelligente une participation à la nature divine, c'est-à-dire une formation morale de nos âmes en ce qu'est cette nature — une formation à sa ressemblance. Nous avons échappé au mal positif.

ME 1894 page 239

Quelle merveilleuse et excellente place que celle de Marie! Nous le voyons en ceci, que, lorsque Dieu rend à son Fils rejeté témoignage comme Fils de Dieu, Fils de David, et Fils de l'homme, Marie aussi lui rend témoignage. Son amour pour le Seigneur a sa place quand elle agit ainsi, et c'est là ce qui est si doux. Son témoignage à elle vient avant celui qui est rendu à Christ comme au Fils de David et au Fils de l'homme, bien que ce soient là les témoignages de Dieu au sujet des gloires terrestres qui sont à venir. Mais Marie a goûté la puissance de la résurrection, quand Lazare, son frère, a été appelé à sortir du tombeau, et elle s'associe d'esprit et de coeur à Christ comme à Celui qui va mourir. Non qu'elle sût cela par révélation ou comme connaissance acquise, mais elle voyait en esprit où tendait l'inimitié des Juifs — et

à mesure que croissait leur haine, son amour dévoué croissait aussi. Elle, qui, à ses pieds, écoutait sa parole, elle, qui attendait sa volonté pour venir auprès de lui, de même que lui attendait celle de son Père pour aller près de Lazare, elle a ici (Jean 12) une place toute particulière. Le Seigneur donne une voix à l'acte qu'elle accomplit envers Christ. Elle n'était pas, semble-t-il, au sépulcre — elle n'entre pas dans cette ligne d'action. Béthanie n'est ni la Galilée, ni Jérusalem; elle reste complètement à part et seule. Béthanie reconnaît la mort, alors que la résurrection et la vie (dans la Personne de Christ) sont là, mais en voyant dans la mort la valeur de l'amour de Christ.

Nous pouvons remarquer que, dans les adresses aux trois premières églises de l'Apocalypse, il n'est pas fait mention de la venue du Seigneur. Il y est parlé de ce qu'il faisait alors. C'est quelque chose de présent. Depuis Thyatire, la venue de Christ est mentionnée jusqu'à Laodicée. Thyatire, le système de Jézabel, étant établi, la ressource était de regarder en dehors de cet état de choses. A Laodicée, la situation est tout autre. Christ frappe à la porte, au cas où quelqu'un entendrait sa voix, au milieu de ce qui était sur le point d'être vomi de sa bouche.

L'application de la venue de Christ diffère selon les églises. Les fidèles dans l'état de Thyatire, ont à avoir patience jusqu'à ce qu'il vienne; à Sardes, il vient comme un voleur, traitant l'ensemble comme le monde; à Philadelphie, il réjouit les fidèles et les encourage à la patience. — Il vient bientôt.

ME 1894 page 380

Il nous faut penser aux joies de Christ, aussi bien qu'à ses douleurs. Rien ne fait mieux connaître où est le coeur d'un homme et ce qu'il est, que de voir, quand il est accablé, dans la détresse et rempli de douleur, où son coeur trouve sa joie et s'il trouve une joie que ces choses ne touchent point.

Nous voyons ces joies en Christ, une secrète consolation au milieu de sa douleur. Il avait une viande à manger que l'homme ne connaissait pas. A côté de sa communion avec son Père, il y avait son travail d'amour pour nous. Le Paradis brillait dans son coeur, alors qu'il encourageait le pauvre brigand. Sa parole à la grande pécheresse: «Va-t'en en paix», rafraîchissait son esprit dans la maison du pharisien. «Elle l'a fait pour ma sépulture», justifiait Marie vis-à-vis du reproche des hommes égoïstes. «Tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et tu les as révélées aux petits enfants», exprimait sa joie, alors qu'il avait le sentiment de la froide et dure rejection de sa personne par la méchanceté de l'homme. A côté du fait que nous apprenons où était la joie de Christ, qu'il est précieux pour nous de penser qu'il la trouvait dans son travail d'amour envers nous!

ME 1894 page 400

Où peut-on trouver une seule bénédiction, si ce n'est dans la main de Christ? Pourriez-vous désirer autre chose que ce qu'il donne? L'eau était dans le rocher, mais jusqu'à ce qu'il eût été frappé, il ne donnait point d'eau: il en était ainsi de Christ. Et maintenant, il nous est révélé dans le ciel comme le Fils éternel de Dieu, qui a été frappé pour nous, et nous pouvons nous tourner vers lui et dire: «Voilà notre fontaine d'eau vive; il est à nous. Nous *avons* la vie éternelle en lui comme une fontaine d'eau jaillissante en nous».

Comment se fait-il que l'on puisse laisser son âme et son éternité à Christ, mais non les choses temporelles? N'y a-t-il pas assez de lumière dans le ciel pour jeter de la clarté sur le bout si court de désert que j'ai à traverser et pour éclairer ce qui reste des quelques années ici-bas?

ME 1894 page 440

Il y a en 1 Jean 5: 18-20, un développement très distinct. Comme vérité générale, voici ce qui caractérise celui qui est né de Dieu: il ne pèche pas et le méchant ne le touche pas — telle est sa nature. Mais ensuite, ce qui est dit: «Nous savons que nous sommes de Dieu», découle de notre nature, et ainsi nous sommes associés avec lui. Nous affirmons quelque chose touchant nous-mêmes. Ce n'est pas quelque chose d'abstrait quant à une nature, mais un contraste absolu de nature et de position quant à nous-mêmes — nous sommes de Dieu et le monde gît dans la puissance du mal. Mais il y a aussi une connaissance objective. Nous savons que le Fils de Dieu est venu; nous connaissons Celui qui est le véritable, et nous sommes en lui, savoir dans son Fils, et lui est le Dieu véritable. Le contraste exprimé dans le verset 19, venant à la suite du 18, est très absolu. Ce n'est pas simplement que celui qui est né de Dieu ne pèche pas — c'est une vérité générale — mais c'est le fait que nous sommes de Dieu et que nous le savons. Le monde entier est dans un état complètement opposé — essentiellement opposé en condition et en état. En outre, nous connaissons la grande vérité de l'histoire divine — le Fils de Dieu est venu, et nous sommes en Dieu par lui. La rédemption, bien que clairement établie, n'est pas le grand sujet de Jean, mais c'est la vie *par* la résurrection — seulement nous la trouvons *en* résurrection.

Pensées

ME 1894 page 80

Tout ce qui pouvait intervenir entre le pécheur et Dieu a été entièrement ôté: Le fardeau du péché sur l'âme; la colère de Dieu contre le péché; la puissance de Satan; la faiblesse de l'homme dans la mort.

ME 1894 page 120

La croix établit la justice par laquelle la grâce règne.

ME 1894 page 140

Il est mort pour moi; c'est sur quoi je me fonde. Il a ôté mes péchés; c'est ce dont j'ai besoin. Il revient; c'est ce que j'espère.

ME 1894 page 180

Il est bon d'avoir affaire à Dieu, et de le voir, *Lui*, dans le jugement, quoiqu'il soit un feu consumant.

ME 1894 page 340

La résurrection est en somme la pleine et parfaite délivrance de tout l'effet et de toutes les conséquences du péché. Elle montre en même temps que ce à quoi Dieu nous a prédestinés est un état aussi bien qu'une condition de choses entièrement nouveaux.

ME 1894 page 360

Il est à remarquer avec quel soin, bien qu'il soit parlé de la nouvelle nature, le mysticisme est mis de côté en 1 Jean 4. Non seulement les versets 9 et 10 le font positivement, mais aussi les versets 11 et 16 — c'est «Dieu qui nous aime», c'est «l'amour que Dieu a pour nous».

Une parole pour les ouvriers du Seigneur

ME 1894 page 116

J'ai eu le privilège, il y a quelques années, d'assister à une entrevue qu'un évangéliste eut avec un vénéré serviteur du Seigneur Jésus Christ. En vue de tous nos compagnons d'oeuvre dans le vaste champ de la moisson qui liraient ces lignes, je rapporterai les dernières paroles échangées dans cette heure pleine d'intérêt.

Avant de prendre congé du vieux serviteur de Dieu, et après lui avoir exprimé son plaisir d'avoir fait sa connaissance, l'évangéliste lui adressa une requête à peu près en ces termes: «Nous venons de nous rencontrer pour la première et peut-être pour la dernière fois. Vous avez travaillé depuis de longues années dans la vigne du Seigneur, et vous approchez du terme de votre pèlerinage et de votre service. Vous avez une beaucoup plus grande expérience que moi, qui viens seulement de débiter dans l'oeuvre. Oserai-je vous demander une *devise* qui pourrait m'aider dans mon labeur, si le Seigneur trouve bon de prolonger mon service ici-bas?»

Une devise! Plusieurs de ceux qui lisent ces paroles seraient peut-être disposés à reprocher à l'évangéliste de montrer peu de spiritualité, en demandant à un homme une devise, lorsqu'il avait la parole de Dieu. Mais je n'oublierai jamais la réponse qui sortit des lèvres du vieillard, réponse pleine de grâce et allant au coeur; je me souviendrai toujours de l'onction et de la puissance avec lesquelles il prononça ces paroles: «En premier lieu, cherchez à produire dans la conscience de tous vos auditeurs un profond sentiment du péché et de haine contre lui; et, ensuite, lorsqu'ils ont cru l'évangile, cherchez à produire dans les coeurs de tous ceux qui ont cru un vrai et sincère amour pour la Personne de leur Sauveur».

Puissent tous ceux à qui Dieu a donné de s'occuper, en quelque mesure, de présenter l'Évangile, peser soigneusement ces sérieuses paroles.

Un sérieux et profond travail de conscience est grandement nécessaire dans nos jours de légèreté et d'indifférence. N'affaiblissons jamais la gravité du péché en nous efforçant de rendre l'Évangile simple; ne manquons jamais d'insister sur la nécessité d'une réelle et sérieuse repentance envers Dieu. Et ensuite, cultivons toujours, tant en nous-mêmes que dans chaque nouveau converti, une affection sincère pour la Personne de Christ, affection qui se manifestera par une obéissance prompte et sans réserve. «Si vous m'aimez, gardez mes commandements», a dit le Sauveur. Faire sa volonté, coûte que coûte, est la *preuve* de notre affection pour lui, de même que l'amour pour sa Personne est le motif puissant et la source de toute obéissance. «Pourquoi m'appelez-vous Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je dis?» Le Seigneur refuse la fidélité apparente d'un coeur désobéissant.

La doctrine de Paul

Patterson F.G. - ME 1894 page 128

Chapitre 1 - Le corps de Christ

«Aux saints et fidèles dans le Christ Jésus.»

C'est un fait admis, depuis plusieurs années, parmi les chrétiens sérieux que, de tous les apôtres, le seul qui parle de «l'Assemblée de Dieu», est l'apôtre Paul. Jean, dans sa troisième épître, mentionne bien une église ou assemblée locale (voyez 3 Jean 9), et Jacques écrit: «Quelqu'un parmi vous est-il malade, qu'il appelle les anciens de l'assemblée» (5: 14), mais le sujet même de l'Assemblée de Dieu n'est traité que par Paul. Il faut naturellement excepter aussi le passage où le Seigneur, durant sa vie ici-bas, annonce la future existence de «son Assemblée», en ces mots: «Sur ce roc je bâtirai mon assemblée» (Matthieu 16: 18).

Lorsque le grand apôtre des gentils reçut d'abord son appel du Seigneur, quand il se rendait de Jérusalem à Damas, pour y persécuter les saints, les grands traits des doctrines qu'il devait plus tard annoncer furent exprimées dans ces paroles du Seigneur: «Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?» Les saints sur la terre étaient identifiés avec Christ — ils étaient Christ lui-même! «Je suis Jésus que tu persécutes». «Mais lève-toi», dit encore le Seigneur, «et tiens-toi sur tes pieds, car je te suis apparu pour te désigner pour serviteur et témoin et des choses que tu as vues, et de celles pour la révélation desquelles je t'apparaîtrai». Nous trouvons ici, dès l'abord, une indication non seulement que les sujets de son ministère seraient les choses qu'il avait vues — Christ dans la gloire et tout ce qui lui appartenait, mais que des révélations subséquentes et spéciales lui seraient faites par le Christ monté en haut et glorifié, qui lui apparaîtrait de nouveau pour les lui communiquer.

D'une manière générale, je remarque *quatre* révélations distinctes qui furent plus tard communiquées à Paul, et indiquées positivement comme telles. Ces quatre révélations nous présentent un court abrégé de tout le caractère, de l'occupation, de la vérité de l'existence de l'Assemblée de Dieu ici-bas, et de son départ de la scène actuelle.

Voici les révélations auxquelles je fais allusion:

1. Le corps mystique de Christ, dont celui-ci est la Tête — corps formé par le Saint Esprit envoyé du ciel le jour de la Pentecôte.
2. L'expression de l'unité de ce corps sur la terre, dans la Cène et par la Cène du Seigneur.
3. La première résurrection — celle des saints qui se sont endormis durant la formation de l'Assemblée et son séjour ici-bas.

4. L'enlèvement des saints vivants et des saints ressuscités qui la composent, au retour du Seigneur, pour être «toujours avec lui».

On peut voir d'un coup d'oeil que ces sujets sont complets en eux-mêmes, mais je montrerai maintenant comment Paul appelle l'attention sur le fait que chacun lui fut spécialement révélé par le Seigneur.

Quant au premier, nous lisons: «*Par révélation, le mystère m'a été donné à connaître... lequel, en d'autres générations, n'a pas été donné à connaître aux fils des hommes, comme il a été maintenant révélé à ses saints apôtres et prophètes par l'Esprit savoir que les nations seraient cohéritières et d'un même corps et coparticipantes de sa promesse dans le Christ Jésus, par l'évangile duquel je suis devenu serviteur, etc.*» (Ephésiens 3: 3, 5-7).

Quant au second: le Seigneur exalté dans le ciel — Chef ou Tête de l'Assemblée, qui est son corps — donne à Paul une nouvelle révélation concernant la Cène, ajoutant à celle-ci certains traits caractéristiques qu'elle n'avait pas, comme donnée par le Christ sur la terre à ceux qui à ce moment étaient ses disciples. Paul nous l'indique par ces paroles: «*J'ai reçu dit Seigneur ce qu'aussi je vous ai enseigné: c'est que le Seigneur Jésus, la nuit qu'il fut livré, prit du pain, etc.*», puis suit la Cène (1 Corinthiens 11: 23). Dans le chapitre précédent, versets 16 et 17, la Cène est caractérisée comme étant la figure du «seul corps» de Christ sur la terre, exprimée par le «seul pain».

En troisième lieu, parlant de la première résurrection, il commence en ces termes: «*Voici, je vous dis un mystère*», puis il développe les vérités concernant la résurrection d'entre les morts des corps des saints qui avaient été membres du corps de Christ sur la terre, et qui s'en étaient allés vers lui pour être avec lui jusqu'au jour de sa gloire (voyez 1 Corinthiens 15: 51 et tout le chapitre).

Quatrièmement, l'enlèvement hors de la scène présente, de tous les saints — endormis ou vivants à ce moment — caractérisé par Paul comme une révélation nouvelle: «*Car*», dit-il, «*nous vous disons ceci par la parole du Seigneur*», puis suit la description de l'enlèvement des saints pour être toujours avec le Seigneur.

Or, quoique nous sachions que Paul, dès le commencement, enseignait ces vérités, comme le prouvent abondamment ses premières lettres et son ministère, il est cependant remarquable que ce ne soit qu'à la fin de sa carrière, lorsqu'il était prisonnier à Rome, que la vérité de l'unité de l'Assemblée de Dieu soit enseignée par lui dans son plein caractère, comme nous le voyons dans l'épître aux Ephésiens.

A ce moment, l'apôtre pouvait déjà voir l'ennemi battre en brèche l'édifice dont, comme un sage architecte, il avait posé le seul fondement, et sur lequel il avait veillé avec toute la sollicitude et l'énergie de son coeur dévoué. La ruine menaçait, ainsi qu'il l'avait, prévu et qu'il l'annonçait aux anciens de l'assemblée d'Ephèse, en les exhortant à veiller sur le troupeau qui leur était confié. Dans l'assemblée de Colosses à qui, vers le même temps, il adressait aussi une lettre de sa prison, de faux docteurs, semblables à des loups dévorants, cherchaient à s'introduire et à séduire les saints au moyen d'une science faussement ainsi nommée, qui

tendait à les séparer de Christ, la Tête du corps — «ne tenant pas ferme le Chef». Aux Philippiens, il écrivait de cette même prison à Rome: «Tous cherchent leurs propres intérêts, non pas ceux de Jésus Christ», et à ces mêmes saints de Philippiques, il disait: «Plusieurs marchent, dont je vous ai dit souvent et dont maintenant je le dis même en pleurant, qu'ils sont ennemis de la croix du Christ».

Tous les éléments et les symptômes de la ruine étaient donc là, quand Paul écrivit sa lettre aux Ephésiens. Elle a tous les caractères d'une lettre circulaire. Elle n'est pas adressée à l'assemblée de Dieu à Ephèse (*), mais «aux saints et fidèles dans le Christ Jésus», et ainsi dès ce moment-là jusqu'à la fin, cette lettre présente à la foi un terrain divin, si mauvais que puissent jamais être les jours qui ont suivi. Elle enseigne que l'Assemblée de Dieu est «selon le propos des siècles», manifestée dans le temps, pour séjourner un moment sur la terre, sans être du monde, et pour avoir une place dans les choses éternelles quand le monde aura passé.

(*) Dans l'Apocalypse, les lettres sont adressées à certaines assemblées locales, mais jamais à l'assemblée de Dieu.

L'épître aux Ephésiens fut écrite lorsque la ruine menaçait déjà, elle est destinée à l'encouragement de la foi et à être une direction dans un jour de ruine, «jusqu'à ce que *nous parvenions tous* à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ» (Ephésiens 4: 13).

Quant à son aspect extérieur, le corps de Christ a été dispersé à tous les vents; jamais il ne sera possible que l'unité du *corps* soit encore conservée; mais *l'Esprit* de Dieu la garde intacte, et la ruine ne sera jamais telle que les saints et fidèles ne puissent avoir part avec l'Esprit Saint, qui demeure dans l'Assemblée et avec l'Assemblée pour toujours, en puissance pratique et en communion. Ainsi, jamais il ne pourra venir un moment où cette vérité d'un «seul corps» puisse devenir inutile, et ne doit être gardée comme le principe d'action positif et divin, par ceux qui sentent que les jours sont fâcheux, et qui s'appliquent à garder l'unité de l'Esprit, en un seul corps, jusqu'au retour de Christ.

J'examinerai maintenant ce que l'Écriture enseigne touchant la formation de ce «seul corps» de Christ sur la terre. Je ne toucherai pas la question du corps de Christ selon le conseil de Dieu, comme il en est parlé en Ephésiens 1: 23, corps qui se compose de tous ceux qui lui appartiennent depuis le commencement de sa formation jusqu'à la venue de Christ. Je m'occuperai seulement du côté pratique de ce fait, qu'il y a UN SEUL CORPS ET UN SEUL ESPRIT (Ephésiens 4: 4).

Il est bon de bien saisir la position distinctive des Juifs et des gentils devant Dieu, dans les jours de l'Ancien Testament, avant la formation du corps d'un Christ ressuscité et glorifié dans le ciel. Deux passages suffiront pour marquer clairement la différence de cette position.

Au sujet d'Israël, il est dit: «Qui sont Israélites, auxquels sont l'adoption, et la gloire, et les alliances, et le don de la loi, et le service divin, et les promesses auxquels sont les pères, et

desquels, selon la chair, est issu le Christ, qui est sur toutes choses Dieu béni éternellement. Amen!» (Romains 9: 4, 5).

Quant aux gentils, nous lisons: «C'est pourquoi souvenez-vous que vous, autrefois les nations (ou les gentils) dans la chair, qui étiez appelés incircconcision par ce qui est appelé la circoncision faite de main dans la chair, vous étiez en ce temps-là sans Christ, sans droit de cité en Israël, et étrangers aux alliances de la promesse, n'ayant pas d'espérance, et étant sans Dieu dans le monde» (Ephésiens 2: 11, 12).

La simple lecture de ces passages montre que toutes les bénédictions, tous les privilèges, toutes les promesses, et toutes les espérances que Dieu a données, appartenaient exclusivement à Israël, la nation élue, et que, pour participer à ces bénédictions, un gentil devait y être introduit et ne pouvait y avoir part que d'une manière subordonnée aux Juifs, en qui elles se trouvaient placées et qui étaient le vase de la bénédiction.

En 1 Corinthiens 12: 12, 13, nous lisons: «Car de même que le corps est un, et qu'il a plusieurs membres, mais que tous les membres du corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ. Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit hommes libres; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit». Or avant que la formation d'un tel corps, composé à la fois de Juifs et de gentils, pût avoir lieu, il fallait que *Dieu lui-même*, qui avait entouré Israël d'un «mur mitoyen de clôture», enlevât ce mur. Que le mur de séparation dont Dieu avait entouré les Juifs, eût été presque renversé par l'infidélité de ceux qui avaient été ainsi enclos, ne l'empêchait pas d'exister aussi pleinement dans la pensée de Dieu et pour la foi, que s'il n'y eût jamais eu un seul Juif infidèle sur la terre, Dieu avait établi ce mur, et Dieu devait l'enlever lui-même, avant de former le corps dont il est question dans ce passage des Corinthiens.

Les prophètes avaient parlé d'un jour dont il était dit: «Réjouissez-vous, nations, avec son peuple, etc.», mais même dans cette condition de bénédiction, les nations restaient «les nations», et son peuple restait «son peuple». Ils n'ont jamais parlé de ce «corps», dans lequel Juifs et gentils ont également perdu leur position nationale — où il n'y a ni Juifs, ni Grecs, ni esclaves, ni hommes libres. Il y a devant Dieu trois choses dans le monde, que Paul énumère en 1 Corinthiens 10: 32. Ce sont: «les Juifs, les Grecs et l'assemblée de Dieu». Dans cette dernière, les Juifs et les Grecs ont cessé d'être tels devant Dieu, les croyants d'entre eux ayant été incorporés dans le corps dont nous parlons. Les prophètes parlent de l'époque où le millénium, ou plus exactement le «royaume», aura été établi sur la terre. Alors les Juifs seront la nation centrale, et les nations se réjouiront avec le peuple de Jéhovah, état de choses qui sera introduit *après* que l'Eglise aura été retirée de ce monde, et sera avec Christ dans le ciel.

On voit fréquemment dans le ministère du Seigneur Jésus, tel que nous le présentent les évangiles, comme des anticipations de l'enlèvement du mur de séparation; par exemple, la femme de la Samarie, qui ne pouvait pas comprendre comment le Seigneur, lui-même un Juif, pouvait dire: «Donne-moi à boire», à elle une femme samaritaine, parce que les Juifs n'avaient pas de communications avec les Samaritains (voyez Jean 4, et aussi le cas de la femme

Syrophénicienne, en Matthieu 15). Mais avant que «le mur mitoyen de clôture» eût été enlevé, c'était «une chose illicite pour un Juif de se lier avec un étranger, ou d'aller à lui» (Actes des Apôtres 10: 28).

Ce qui précède étant bien compris, nous allons voir *comment* LE MUR MITOYEN DE CLOTURE *a été détruit*. Cet obstacle à la formation du corps de Christ ressuscité et monté en haut, fut détruit formellement par Dieu lui-même à la croix de notre Seigneur Jésus Christ, où il opéra la rédemption pour son peuple. Nous lisons en effet: «Car C'est lui qui est notre paix, qui des deux en a fait un, *et a détruit le mur mitoyen de clôture*, ayant aboli dans sa chair l'inimitié, la loi des commandements, qui consiste en ordonnances, afin qu'il créât les deux en lui-même pour être un seul homme nouveau, en faisant la paix; et qu'il les réconciliât tous les deux en un seul corps à Dieu par la croix, ayant tué par elle l'inimitié» (Ephésiens 2: 14-16).

La croix donc, en même temps qu'elle était la scène où le Seigneur opérait la rédemption, détruisait l'obstacle, ou le mur de séparation qui existait entre les Juifs et les gentils. Elle était la base ou le fondement pour la formation de ce corps — le corps de Christ — et pour réconcilier à Dieu un peuple tiré des Juifs et des gentils — donnant accès, aux uns et aux autres, par un seul Esprit auprès du Père (verset 18), nom par lequel Dieu s'est révélé lui-même à chaque membre du corps, en son Fils Jésus Christ, de même qu'autrefois il s'était révélé à son peuple élu — les Juifs — sous le nom de Jéhovah (Exode 6: 3).

Tout cela, cependant, ne *constitue* pas un corps. C'est seulement *ce qui détruit l'obstacle*, et c'est la base ou le fondement de toute l'oeuvre posée, comme aussi celle de la rédemption. La seconde chose nécessaire est d'avoir *la Tête du corps dans le ciel*, ressuscitée d'entre les morts — un Homme glorifié. C'est ce dont nous allons nous occuper.

La citation remarquable que fait Paul du Psaume 8, dans Ephésiens 1: 22, nous aidera à comprendre ce sujet. Lisons les versets 19 à 23: «L'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts; et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes... *et il a assujetti toutes choses sous ses pieds* (citation du Psaumes 8), et l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous».

Le Psaume 8 parle d'un «fils de l'homme», auquel est donnée la domination sur toute la création. Nous lisons en Genèse 1: 26, que Dieu donna à Adam et à sa femme conjointement, la suprématie sur toute la création, mais cette suprématie fut perdue par le péché, quand l'homme tomba. Toute la création maintenant est en travail et soupire, assujettie qu'elle est à la vanité par la chute de l'homme (Romains 8: 19-23). Cette suprématie, nous dit le Psaume 8, est donnée à un «fils de l'homme». Et nous apprenons, par Hébreux 2: 6, etc., qui est ce Fils de l'homme. L'apôtre, dans ce passage, citant le Psaume 8, ajoute que nous ne voyons pas encore le grand résultat du fait que toutes choses lui sont assujetties. Il dit: «Car en lui assujettissant toutes choses, il n'a rien laissé qui ne lui soit assujetti; mais maintenant, nous

ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujetties; mais nous voyons Jésus, qui a été fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort, couronné de gloire et d'honneur, en sorte que, par la grâce de Dieu, il goûtât la mort pour tout». Nous découvrons ainsi qui est ce Fils de l'homme: c'est Jésus, et nous sommes ramenés à Ephésiens 1, où Paul cite ce Psaume. Christ donc, après avoir été ressuscité d'entre les morts par la puissance de Dieu, est assis «dans *les lieux célestes*»; là, comme *Homme glorifié*, il est «Chef (ou Tête) sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps», et attend la manifestation publique de sa suprématie. Pendant ce temps, le corps est ici-bas.

Nous avons donc maintenant la Tête du corps dans le ciel, un Homme glorifié, aussi bien que le mur de séparation détruit; mais cela ne constitue pas encore le corps. Avant que nous nous en occupions, il nous faut voir ce que l'Écriture nous dit de *l'union avec Christ*.

Dans les temps de l'Ancien Testament, les saints étaient nés de nouveau, mais non pas unis à Christ. Les Abraham, les David, etc., avaient la vie de Dieu par la puissance de l'Esprit Saint au moyen de la parole de Dieu; ils étaient sauvés par la foi, et vivaient et mouraient dans la foi aux promesses de Dieu qui leur annonçaient un Sauveur à venir. Mais la foi en elle-même n'est pas l'union. Nous ne pouvons pas dire d'un patriarche qu'il était uni à un Homme placé à la droite de Dieu, par le Saint Esprit envoyé ici-bas. En effet, il n'y avait pas alors un Homme dans le ciel auquel on pouvait être uni, et «*l'Esprit Saint n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié*» (Jean 7: 37-39). Même lorsque Christ était ici-bas, un Homme parmi les hommes, il n'y avait pas d'union entre des hommes pécheurs et le Seigneur. C'est pour cela qu'il dit: «A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit» ([Jean 12: 24](#)). Sur la croix, le Seigneur entre en grâce dans le jugement sous lequel l'homme se trouvait. Là, il subit la colère et tout ce que requérait la justice de Dieu, et, dans sa mort, il pose la base suivant laquelle Dieu peut amener à lui-même, dans une nouvelle condition, ceux qu'il sauve. Après avoir satisfait la justice de Dieu en subissant la colère, il ressuscite d'entre les morts, monte au ciel, et est glorifié — un Homme à la droite de Dieu. Le Saint Esprit est alors envoyé, et *demeure* dans l'Église (Actes des Apôtres 2). Il fait du corps de chaque croyant son temple (1 Corinthiens 6: 19). Il le scelle, après qu'il a cru, pour le jour de la rédemption (Ephésiens 1: 13; 4: 30). Il l'unit à Christ: «Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui» (1 Corinthiens 6: 17); il l'oint, le scelle, le baptise avec tous les autres saints en un seul corps (1 Corinthiens 12: 13; 2 Corinthiens 1: 21). Ainsi l'union avec Christ a lieu par l'Esprit Saint demeurant dans le croyant et l'unissant à Christ dans le ciel, et cela depuis que la rédemption a été accomplie.

L'union n'existait pas, et nous ne la voyons pas même dans les conseils de Dieu pour les saints de l'Ancien Testament. En Jean 7: 37-39, nous voyons la ligne très distinctement tracée entre ce qui existe maintenant, et ce qui était alors. Le Seigneur ne pouvait pas se montrer *au monde*, parce que son temps n'était pas «encore venu». Les Juifs n'avaient pas cru en lui, ils l'avaient rejeté, et ainsi il ne pouvait pas se rendre à la fête des tabernacles, qui est toujours une figure du royaume. L'établissement de celui-ci est donc renvoyé à un autre temps. Pour Jésus, au lieu d'aller avec ses frères, il monta à la fête, non pas publiquement, mais comme *en*

secret, et le dernier jour de la fête — la grande journée — «il se tint là, et cria, disant: Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui, car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié». Le don du Saint Esprit pour demeurer dans le croyant est ainsi annoncé, et le royaume, que les Juifs ont refusé, est renvoyé à un autre temps. Alors Jésus se montrera au monde.

Après sa résurrection d'entre les morts, le Seigneur commanda à ses disciples de rester à Jérusalem et d'y attendre la promesse du Père, qu'ils avaient entendue de lui (Actes des Apôtres 1: 4, 5). Nous trouvons cette promesse faite et répétée aux disciples, en Jean 14: 16, 17-26; 15: 26; 16: 7-15. L'Esprit Saint, cet «autre Consolateur», devait être donné, et pour cela il était positivement avantageux que Jésus s'en allât (16: 7), car autrement l'Esprit Saint ne viendrait point. Le Seigneur dit aux disciples: «Jean a baptisé avec de l'eau; mais vous, vous serez baptisés de l'Esprit Saint, dans peu de jours» (Actes des Apôtres 1: 5). Le Seigneur se montre à eux durant quarante jours après sa résurrection d'entre les morts (Actes des Apôtres 1: 3), et il s'écoula dix jours depuis son ascension, jusqu'à l'accomplissement du jour de la Pentecôte. En ce jour (Actes des Apôtres 2), la promesse fut accomplie; et Pierre dit aux Juifs: «Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, ce dont nous, nous sommes tous témoins. Ayant donc été exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis, il a répandu ce que vous voyez et entendez» (Actes des Apôtres 2: 32, 33).

Il y a un seul corps formé par le baptême de l'Esprit Saint. Nous venons de voir que la promesse faite aux disciples: «Vous serez baptisés de l'Esprit Saint dans peu de jours», eut son accomplissement le jour de la Pentecôte. A la petite compagnie de disciples, d'abord d'environ cent-vingt (Actes des Apôtres 1: 15), se joignirent les 3000 convertis à la prédication de Pierre (Actes des Apôtres 2: 41). Le nombre des croyants s'accrut ensuite grandement (Actes des Apôtres 4: 4). Tous furent baptisés du Saint Esprit, selon la promesse du Seigneur; mais jusqu'alors les Juifs seuls avaient eu part à la bénédiction. Au chapitre 10 des Actes, Pierre ouvre la porte aux gentils, les introduisant dans la même position et les mêmes privilèges — non pas seulement comme individus — mais comme étant un avec ceux qui avaient été ainsi baptisés du Saint Esprit. Lorsque ceux de Judée apprirent ce qui était arrivé (Actes des Apôtres 11), Pierre fut appelé à rendre compte de ce qu'il avait fait, et il en fit le récit «depuis le commencement».

Nous voyons donc, de la manière la plus claire, les Juifs et les gentils formés en un seul corps par le baptême de l'Esprit Saint.

Nous avons déjà fait remarquer qu'à Paul, seul de tous les apôtres, fut confiée la révélation de ce mystère, qui, auparavant, avait été «caché en Dieu», non pas même dans les Écritures, mais «en Dieu». C'était son dessein éternel «que les nations fussent cohéritières, et d'un même corps (avec les Juifs), et coparticipantes de sa promesse dans le Christ Jésus, par l'évangile» (Ephésiens 3: 6, etc).

L'apôtre décrit au long ce corps, en 1 Corinthiens 12: 12-27. Il dit: «De même que le corps est un, et qu'il a plusieurs membres, mais que tous les membres du corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est le Christ» (Ce nom «le Christ» est appliqué ici aux membres et à la Tête, de même que le nom Adam est appliqué à l'homme et à sa femme, en Genèse 5: 2). «Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit, pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit hommes libres; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit. Car aussi le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs, etc». Ici, Juifs et gentils perdent leur place comme tels, et sont amenés à être ensemble un seul corps, unis par l'Esprit Saint l'un à l'autre et à Christ, la Tête, l'Homme glorifié.

Or ce corps est dans le monde, de même que l'Esprit Saint qui le constitue. Il n'est pas dans le ciel. La Tête est dans le ciel, et les membres ont une position céleste en union avec lui; mais de fait, ils sont dans le monde. Ce corps passe ici-bas en traversant le monde; son unité étant maintenue aussi parfaitement que le jour où la présence du Saint Esprit l'a constituée. Rien n'a jamais altéré cette unité. Il est vrai que la manifestation extérieure du corps, par l'unité de ceux qui le composent, n'est plus; il est vrai que la «maison de Dieu», telle qu'elle apparut au commencement dans ce monde, est devenue ce qui est semblable à une «grande maison» (2 Timothée 2: 19-22); il est vrai que tout ce qui a été confié à la responsabilité a failli, comme toujours. Mais le corps de Christ était alors dans le monde, il était ici-bas durant les sombres jours du moyen âge, et il y est maintenant; demeurant à travers toute la ruine de l'église professante, son unité étant parfaitement maintenue par l'Esprit Saint qui, par sa présence et son baptême, le constitue; car il a toujours maintenu l'unité du corps de Christ.

Je me servirai d'un simple exemple qui aidera mes lecteurs à comprendre le fait que le nombre total des saints en qui habite le Saint Esprit, et qui sont *dans le monde à un moment donné* (comme par exemple celui où vous lisez ces lignes), est ce que Dieu reconnaît comme le corps de Christ. Supposons un régiment composé, mettons d'un millier d'hommes, et qui est envoyé aux Indes pour plusieurs années. Tous ceux qui composent ce régiment meurent ou sont tués, et d'autres les remplacent, de sorte que la force numérique reste la même. Après des années de service, le régiment est rappelé dans la mère-patrie; pas un des hommes qui partirent d'abord ne s'y trouve plus, et cependant c'est bien le *même régiment* qui est de retour, avec son même nombre d'hommes, et sans changement dans son apparence et son identité. Il en est ainsi du corps de Christ. Ceux qui le composaient dans les jours de Paul, ne sont plus ici-bas, cependant le corps a continué d'exister à travers les dix-huit siècles derniers; les membres qui le composent et qui moururent, étant remplacés par d'autres, et, maintenant, à la fin du voyage, le corps est *ici-bas*, le Saint Esprit qui constitue son unité y étant aussi, et il est aussi parfait dans son unité qu'il l'a jamais été.

Il y a, sur cette grande vérité, plusieurs notions très vagues dans l'esprit des chrétiens. Quelques-uns pensent que le corps de Christ est dans le ciel; d'autres qu'il est en formation depuis la descente du Saint Esprit le jour de la Pentecôte — qu'ainsi c'est un corps qui se forme graduellement, dont une partie est au ciel, une partie sur la terre, et dont une troisième partie (si le Seigneur tarde) n'est pas encore rassemblée; que cette formation continue jusqu'à un

certain moment (la venue du Seigneur), où le corps sera complet, et où ce qui est sur la terre sera pris pour être avec le Seigneur.

Il est très vrai que tous les saints entre ces (deux grands événements — la descente du Saint Esprit et la venue de Christ — font partie du corps de Christ, de ce corps tel qu'il est dans la pensée et le conseil de Dieu. Mais ceux qui sont morts ont quitté leur relation présente et effective avec le corps, se trouvant en dehors de la sphère où est l'Esprit Saint, quant à sa place personnelle. Ils ont cessé d'être *dans* son unité. Les corps des saints qui sont morts, et qui autrefois étaient les temples du Saint Esprit, sont maintenant dans la poussière, et leurs esprits sont auprès du Seigneur. Leurs corps n'étant pas encore ressuscités, ils n'entrent pas en compte à présent dans le corps, comme *maintenant* reconnu de Dieu. Tels que ceux qui ne sont plus sur le registre de l'armée, ils ont passé dans la réserve, ils sont libérés du service, pour ainsi dire, ils sont hors de la scène maintenant occupée par le Saint Esprit envoyé du ciel. Nous lisons: «Si un membre souffre, *tous* les membres souffrent avec lui» (1 Corinthiens 12: 26); *les morts ne souffrent pas*. Le passage traite de ceux qui sont vivants ici-bas; dans un lieu où ils peuvent souffrir.

Ainsi le corps de Christ, tel qu'il est maintenant reconnu de Dieu, embrasse tous les croyants qui sont sur la terre, au moment où j'écris, comme à tout autre moment donné. 1 Corinthiens 12, traite de l'assemblée sur la terre: car, dans le ciel, il n'est pas question de guérisons, de miracles, etc. La difficulté pour plusieurs vient de ce qu'ils ne lisent pas la parole de Dieu comme étant la pensée de Dieu à un moment donné quelconque — comme parlant d'une chose qui est sous ses yeux. Les apôtres parlent d'une chose qui était sous leurs yeux; ils ne s'attendaient jamais à une longue durée de l'Eglise; ils attendaient la venue du Seigneur. Tout était considéré en vue de cet événement, bien que prophétiquement la ruine fut annoncée, et sentie lorsqu'elle commença.

Quelle merveilleuse vérité! Tandis que l'union que demandait le Seigneur dans sa prière, en Jean 17, a presque disparu; tandis que l'infidélité de l'homme — hélas! celle du peuple de Dieu, bien qu'il possédât les plus grandes bénédictions qui lui eussent jamais été accordées dans le monde s'est montrée en annulant presque entièrement cette union que le Fils demandait au Père; il y a une chose qui ne change jamais, qui ne manque pas, et qui ne peut être gâtée, parce que, disons-le à notre honte, il n'est pas en notre pouvoir de le faire, car cette chose est gardée, de même qu'elle est constituée, par la présence et le baptême de Dieu le Saint Esprit — cette chose, c'est le corps de Christ dans le monde.

Nous voyons, en Actes 2 et 4, de quelle manière admirable Dieu a répondu à la prière de Christ pour l'union des croyants. Là nous lisons: «Ils élevèrent d'un commun accord leur voix à Dieu». «La multitude de ceux qui avaient cru était un coeur et une âme». La prière de Jésus: «afin que tous soient un», reçut ainsi une réponse; mais cet état d'union ne dura qu'un instant bien court: celui où ils étaient un en pratique. Bientôt cette union pratique manqua. Et alors, au chapitre 9 des Actes, nous voyons Saul de Tarse, plus tard l'apôtre Paul, appelé pour nous révéler quelque chose qui ne pouvait *jamais manquer, jamais être altéré* — l'unité de l'Esprit — le corps de Christ.

Il est important de remarquer la différence entre *union* et *unité*; parce que nous sommes exhortés à nous appliquer «à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix»; à garder pratiquement ce qui existe en fait par la présence de l'Esprit de Dieu. Nous ne sommes pas exhortés à nous appliquer à *faire* une unité, mais à garder, par le lien de la paix, cette unité qui existe par le Saint Esprit.

Nous nous occuperons maintenant de la *Cène du Seigneur*.

Comme nous l'avons vu plus haut, l'apôtre Paul reçut aussi une révélation spéciale touchant la Cène du Seigneur. Il était le vase choisi de Dieu pour nous révéler le mystère de Christ et de l'Assemblée. Lui seul de tous les écrivains sacrés parle du corps de Christ. Or il est écrit en 1 Corinthiens 10: 16, 17: «La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion du sang du Christ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps du Christ? Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain». Ici nous apprenons que, dans la Cène du Seigneur, nous avons le symbole ou l'expression de la communion du corps de Christ. (Il faut bien comprendre que nous en parlons comme étant la table du Seigneur, selon la vérité de la révélation qui la concerne). Cette vérité est d'une importance immense; nous y apprenons en effet que, bien que l'église professante ait faussé la signification de la Cène, et en ait fait un moyen de grâce et un sacrement qui procure la vie, et aussi un sacrifice renouvelé, — en somme tout, sauf ce qu'elle est, — cependant si la table du Seigneur est dressée selon la pensée de Dieu, elle exprime la communion du seul corps de Christ, qui est ici-bas dans le monde.

Supposons que seulement deux ou trois chrétiens dans un endroit, soient réunis au nom du Seigneur Jésus comme membres du seul corps de Christ, par un seul Esprit, pour prendre la Cène du Seigneur, ils sont, quoique si faibles, une vraie expression du seul corps de Christ. C'est comme étant dans la communion du seul corps, qu'ils rompent le seul pain, symbole de la communion du corps entier sur la terre.

Plusieurs ont pensé qu'ils pouvaient de nos jours se réunir *simplement comme individus*, pour rompre le pain. Mais se placer sur ce terrain, est une chose tout à fait inconnue à l'Écriture, depuis que la révélation de la vérité concernant l'Église de Dieu, a été donnée par le moyen de l'apôtre Paul. Le terrain de l'unité de l'Esprit de Dieu dans le corps de Christ, est le *seul* que nous puissions occuper, à moins d'ignorer la volonté révélée de Dieu, ou de désobéir à cette volonté. Ou bien je dois *reconnaître* comme un fait ce que je sais être ici-bas — exister dans le monde — c'est-à-dire le seul corps de Christ, formé par le seul Esprit de Dieu; ou bien je dois le *renier*, ce qui certes est une chose très sérieuse. Se réunir seulement comme disciples a pu être fait dans l'ignorance de ces principes divins, et le Seigneur use envers nous de grande patience en nous supportant dans notre lenteur à apprendre quelle est sa pensée. Mais lorsqu'une fois j'ai appris la vérité, et que mon intelligence a été ouverte pour voir ce que *je suis* aux yeux de Dieu, un membre du corps, par le seul Esprit, ce n'est pas choisir un

nouveau terrain de rassemblement que de nous réunir comme tels, c'est plutôt définir dans son sens complet *ce que nous sommes en réalité*, c'est découvrir en même temps toutes les responsabilités qui se rattachent à cette merveilleuse vérité. J'apprends que ma responsabilité est de *reconnaître tous ceux qui reconnaissent la grande vérité d'un seul corps, par un seul Esprit, et qui agissent (si faiblement que ce soit) selon cette vérité*. J'ai trouvé ainsi une place selon Dieu, où je puisse poser mes pieds, au milieu de la confusion de la chrétienté; j'ai une réalité qui gardera mon âme et la rendra capable de tenir ferme, quelle que soit la ruine. C'est aussi la seule chose qui puisse le faire. Se réunir simplement comme chrétiens individuellement pour rompre le pain, est impossible, si l'on veut obéir au Seigneur. Qu'on le fasse dans l'ignorance, c'est bien — mais si l'on a la connaissance de l'unité du corps de Christ, agir ainsi serait renier la plus grande vérité divine, après Christ. Se réunir pour rompre le pain comme membres du seul corps de Christ, n'a nullement la prétention de reconstruire quoi que ce soit; le corps de Christ ne demande pas à être reconstruit de mes mains. L'Esprit de Dieu le constitue, par sa présence et son baptême, et son unité n'a jamais failli. En rompant le pain sur ce terrain, je *reconnais* donc simplement en pratique ce que je *sais* être ici-bas en fait; mais je ne puis le faire comme individu là où se trouvent d'autres membres du corps de Christ. Il nous *faut* être ensemble, si la grâce nous en est donnée, comme le corps de Christ, c'est-à-dire sur le terrain et le principe de ce corps. Mais être ainsi ensemble et reconnaître ce grand fait, ce n'est pas prétendre manifester quelque chose. Une manifestation serait envers le monde. Je ne cherche pas à *manifester*, mais à *exprimer* ce que je suis en commun avec tous les autres membres, c'est-à-dire le corps de Christ, dans le symbole de son unité qui est la fraction du seul pain.

Examinons maintenant le sens de ces paroles: «*Vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit*». L'apôtre écrit aux Ephésiens: «Je vous exhorte donc, moi, le prisonnier dans le Seigneur, à marcher d'une manière digne de l'appel dont vous avez été appelés; avec toute humilité et douceur, avec longanimité, vous supportant l'un l'autre dans l'amour; *vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix*. Il y a un seul corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés pour une seule espérance de votre appel. Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. Il y a un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tout, et partout, et en nous tous» (Ephésiens 4: 1-6).

On emploie souvent, pour présenter une pensée juste, une expression qui ne se trouve pas dans l'Écriture, c'est-à-dire «l'unité du corps». «Il y a un seul corps», dont l'unité est constituée par l'Esprit Saint lui-même, et nous sommes exhortés à nous appliquer à garder cette «*unité de l'Esprit (non pas l'unité du corps) par le lien de la paix*». Si nous étions exhortés à nous appliquer à garder l'unité du corps, nous serions dans l'obligation de marcher avec tout membre du corps de Christ, n'importe dans quelle association il serait, ou quelle que fût sa marche pratique, nul mal en lui ne nous autoriserait à nous séparer de lui. Nous appliquer à garder l'unité de l'Esprit nous maintient nécessairement dans la compagnie d'une Personne divine ici sur la terre, et associé avec elle.

Si l'Eglise de Dieu était en bon état, il n'y aurait pratiquement aucune différence entre les expressions «unité du corps» et «unité de l'Esprit». L'Esprit Saint demeurant dans l'Eglise constitue son unité, et embrasse pratiquement tous les membres de Christ. Si l'Eglise marchait dans l'Esprit, l'action salutaire de l'ensemble serait inaltérée, dans toute sa vigueur. Cependant l'unité demeure, parce que l'Esprit demeure, même quand l'union et la saine vie pratique du corps, comme ensemble, n'existent plus. *L'unité* d'un corps humain subsiste quand un membre est paralysé — mais où est alors l'union? Le membre n'a pas cessé de faire partie du corps, mais il a cessé d'être dans une saine articulation avec le corps. C'est pourquoi beaucoup de chrétiens, bien que membres du corps de Christ, ne s'appliquent pas à garder l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix.

Comment donc l'unité de l'Esprit doit-elle être gardée? Qu'est-ce que s'appliquer à la garder? En quoi consiste la fidélité à la nature de l'Eglise, au corps de Christ, dans un mauvais jour? C'est d'abord dans *la séparation d'avec le mal*. Mon *premier* devoir est de me «séparer de l'iniquité». Ce peut être un mal moral, ou un mal doctrinal, le mal prenant plusieurs formes; mais je dois m'en séparer pour Christ. Ainsi séparé, je me trouve dans la communion de l'Esprit de Dieu, associé avec l'Esprit Saint ici-bas, sur la terre. Il glorifie Christ et me sépare de tout ce qui est contraire à Christ, pour m'associer avec tout ce qui est selon lui. Ainsi ce n'est plus du tout une question de membres de Christ, c'est uniquement et entièrement une question de Christ et de l'Esprit de Dieu qui glorifie Christ. La notion que je puisse sciemment être associé avec un principe mauvais, ou avec une doctrine qui n'est pas saine, ou une marche qui n'est pas pure, est un principe profane. Je puis être exempt du mal personnellement, mais en m'associant pratiquement avec lui, j'ai abandonné la communion du Saint Esprit. Ainsi séparés dans la communion de l'Esprit Saint — l'Esprit de sainteté et de vérité — nous trouvons d'autres frères qui ont fait comme nous, et nous pouvons être heureux ensemble dans l'unité de l'Esprit de Dieu.

Le tout premier pas doit donc être d'obéir à l'injonction: «Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur» (2 Timothée 2: 19). Des membres de Christ se trouvent mêlés de tous côtés avec beaucoup de mal. Je dois me séparer de ceux qui sont tels, pour marcher dans la communion et dans l'unité de l'Esprit, qui me garde en association avec Christ, la Tête.

Dans un jour mauvais, lorsque le fidèle s'applique, par grâce, à garder l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix, il trouve que la pratique de la communion et de l'unité de l'Esprit conduit nécessairement dans un sentier étroit, entièrement à part du mal, et excluant le mal de son milieu, tandis que, dans la largeur des principes de cette unité, il embrasse *l'Eglise de Dieu tout entière*. Large assez, pour recevoir tout membre de Christ sur la terre; assez étroit pour exclure soigneusement tout mal. Tout ce qui n'a pas cette largeur est un principe sectaire et cesse d'être du Saint Esprit, car la largeur du principe embrasse chaque membre de Christ. Ceux qui sont ainsi rassemblés dans l'unité de l'Esprit, sont nécessairement jaloux d'une sainte jalousie, de peur que quelque chose ne soit admis, en doctrine ou en pratique, ou en

association consciente avec de telles choses, qui placerait ceux qui l'admettent pratiquement en dehors de la communion de l'Esprit.

Or, s'appliquer à garder l'unité de l'Esprit ne se borne pas à ceux-là seulement qui se sont réunis en se séparant du mal et dans la communion de l'Esprit Saint. Elle n'est pas simplement à garder l'un envers l'autre. Elle concerne et a en vue *tout membre du corps de Christ*, dans quelque association qu'il puisse se trouver — même parmi ceux qui ne sont pas *rassemblés* dans la communion de l'Esprit. Ceux qui maintiennent ainsi la vérité, montrent par là l'amour le plus vrai et le plus sincère à ceux qui ne sont pas pratiquement avec eux. Demeurer dans la lumière, dans une fidélité inébranlable à Christ, et dans la communion de l'Esprit Saint, est le plus réel témoignage de leur vrai amour pour leurs frères. Ils ne compromettent pas la lumière où ils sont et la vérité de leur position en l'abandonnant pour les ténèbres; mais s'ils ont de la grâce, ils gagnent leurs frères à la lumière, pour marcher aussi avec eux dans la vérité.

Par la grande miséricorde du Seigneur, il a accordé à ses saints d'avoir «à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix», et plusieurs, en voyant ce sentier, ont eu de la foi pour y entrer. Lorsque de tels fidèles existent, l'effort que plusieurs ont fait pour prendre une place en dehors et indépendante de ceux qui ont été ainsi conduits par le Seigneur, n'est autre chose que la propre volonté de l'homme, et doit être traité comme tel.

Si des saints tout à fait simples, ont été, comme le cas s'est souvent présenté, conduits à s'assembler au nom du Seigneur, même sans aucune intelligence de ce qu'est le terrain d'un seul corps, d'un seul Esprit, ils se trouvent ainsi *nécessairement* liés à tous ceux qui, partout ailleurs, sujets à la même action de l'Esprit de Dieu, ont été avant eux dans ce chemin, et qui peuvent avoir appris plus complètement ce qu'est le terrain divin de rassemblement. Ils *peuvent* très aisément en sortir et se lier avec le mal, s'ils ne sont pas vigilants, et l'ennemi travaille sans cesse à arriver à cette fin. Mais on ne saurait absolument pas supposer qu'ils puissent, d'une manière intelligente, maintenir un terrain divin de rassemblement, et ignorer ce que le même Esprit a opéré parmi d'autres avant eux.

L'Écriture n'admet pas cette indépendance. Maintenir une position indépendante, c'est accepter ce qui place *pratiquement* hors de l'unité de l'Esprit. Très probablement, ceux qui agissent ainsi s'étaient d'abord réunis dans l'énergie de l'Esprit Saint, en toute simplicité, comme rassemblés au nom du Seigneur. Mais en entrant dans une voie d'indépendance, ils ont cessé d'être associés et en communion avec le Saint Esprit. Ils avaient commencé par l'Esprit, et ont fini, ou sont en voie de finir par la chair.

Marcher dans la communion et dans l'unité de l'Esprit suppose une séparation distincte et positive de tous ceux qui, en pratique, ne marchent point ainsi. C'est une position souvent très éprouvante pour les saints. L'ennemi s'en sert pour alarmer ceux qui sont faibles. On crie tout de suite au manque de charité. Mais quand il s'agit d'être dans la communion de l'Esprit de Dieu, ce n'est plus *simplement une question de fraternité*. S'il est des chrétiens qui, d'ailleurs saints en pratique, ne veulent pas y marcher, et que d'autres aient la lumière et la grâce pour le faire, cela *nécessite* la séparation des derniers d'avec les premiers. Pour la chair,

c'est une chose terrible. Mais il ne faut pas s'y tromper et prendre l'amour humain pour l'amour divin, et la communion du chrétien pour la communion de l'Esprit Saint. Le Saint Esprit ne veut pas se plier à nos voies, ou être en communion avec nous; c'est nous qui devons diriger nos voies dans une communion pratique avec lui. C'est pourquoi Pierre nous dit d'ajouter «à l'affection fraternelle, l'amour» (2 Pierre 1: 7) La bonté et la bienveillance fraternelles en viendront à être simplement de l'affection pour les frères; nous les aimerons, parce que leur société nous plaît, si nous ne sommes pas gardés par le lien divin qui conserve l'amour fraternel comme étant de Dieu. Dieu est amour et Dieu est lumière; et «si nous marchons dans la lumière, comme lui-même est dans la lumière, nous avons communion les uns avec les autres». Vouloir l'amour fraternel, de manière à exclure les exigences de la nature de Dieu (or il demeure dans l'Eglise par son Esprit) et ses droits sur nous, c'est exclure Dieu; les motifs qui font agir peuvent sembler très plausibles, mais, de fait, c'est exclure Dieu pour satisfaire nos propres coeurs.

Je supplie mes frères, pour autant qu'ils apprécient et aiment le précieux Seigneur, qui s'est donné lui-même pour son Eglise, de juger toute position où ils pourraient être, et qui, pratiquement, les placerait en dehors de l'unité de l'Esprit de Dieu. Le Seigneur Jésus est mort pour vous racheter, et, non seulement cela, mais «pour rassembler *en un* les enfants de Dieu dispersés» (Jean 11: 52). Nous devrions constamment garder dans nos coeurs, que c'est pour *rassembler* ce qui est *dispersé* que Christ est mort. Il les rassemblera certainement dans le ciel, mais il est mort pour les rassembler en un, *maintenant*. Cela ne peut être *qu'en gardant l'unité de l'Esprit de Dieu*, et si l'on veut rassembler autrement, ce n'est pas pour effectuer cela qu'il est mort. Ce n'est pas rassembler *avec Christ*, c'est disperser, quelque plausible que ce soit, ou quelque belle apparence que cela ait aux yeux des hommes. Dieu agit en grâce en plusieurs lieux; mais l'ennemi agit aussi pour troubler et tromper des âmes qui viennent de sortir des ténèbres, et pour les rattacher à des principes de neutralité, d'indifférence et d'indépendance — en résumé à tout, sauf à la vérité,

Je désire maintenant dire quelques mots sur *la discipline de l'Assemblée*, et montrer la divine compétence des saints réunis sur les principes énoncés plus haut, pour l'exercer, pour tenir à distance tout ce qui n'est pas de l'Esprit de Dieu.

Nous lisons, en 1 Corinthiens 5: 12, 13, ces paroles: «Qu'ai-je à faire de juger ceux de dehors aussi? Vous, ne jugez-vous pas ceux qui sont de dedans? Mais ceux de dehors, Dieu les juge. Otez le méchant du milieu de vous». Or la compétence de l'assemblée exprimée dans ces paroles reste maintenant la même. Bien plus, elle lie les saints. Le Seigneur les tient pour responsables de cela. Quelques-uns ont pensé: «N'est-ce pas là mettre hors du corps, quand cependant nous sommes réunis comme membres du corps, sur le terrain de son unité?» Je répons, non. Il n'y a à cet égard aucune difficulté dans l'écriture. Elle dit: «Otez du milieu de vous-mêmes», et non pas: «Otez du corps», ce qui ne se pourrait pas. Autrement — c'est-à-dire si ôter était séparer du corps — il n'y aurait aucun moyen d'exclure le mal du milieu des deux ou trois réunis au nom du Seigneur Jésus. Paul, par l'autorité du Seigneur, pouvait livrer

le méchant à Satan, pour la destruction de la chair; le devoir de l'assemblée est de l'ôter du milieu d'elle-même, et cet acte ne va pas plus loin.

L'apôtre place les Corinthiens sous cette responsabilité, mais sa lettre s'adresse à «tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ, et leur Seigneur et le nôtre» (1 Corinthiens 1: 2); par conséquent la même responsabilité les lie, et il les reconnaît d'ailleurs (1 Corinthiens 12: 27) comme rassemblés sur le terrain et les principes du seul corps de Christ, et à moins d'effacer de la parole de Dieu ce qui est dit au chapitre 5, la compétence divine et l'autorité de l'assemblée pour exercer cette discipline restent intactes.

Qui recevoir? telle est maintenant la question. Le simple titre pour être à la table du Seigneur, est «*la confession de Christ, le fait d'être membre de son corps et la sainteté dans la marche*». Il n'y en a point d'autre, il n'y a point de cercle plus intime. L'intelligence chez ceux qui sont reçus, quelque utile qu'elle soit à sa place, n'a rien à faire avec leur réception. *Ceux qui reçoivent* devraient avoir l'intelligence de ce qu'ils font, et du fait que ceux qu'ils reçoivent sont membres du corps de Christ. Mais du moment qu'ils recherchent l'intelligence chez ceux qui désirent entrer en communion, ce sont eux-mêmes qui cessent d'être intelligents. Cependant il y a une distinction à observer avec un zèle jaloux pour le nom du Seigneur, quand il s'agit de personnes engagées dans des associations qui tolèrent le mal: il y a ceux qui *sciemment* sont associés avec le mal, et d'autres qui s'y sont trouvés associés d'une manière *inconsciente*. Jude nous dit à leur sujet: «Sauvez-les avec crainte, les arrachant hors du feu, haïssant même le vêtement souillé par la chair» (verset 23).

La base et le principe de l'unité de l'Esprit, considérés ainsi, embrassent l'Eglise de Dieu tout entière. Le fait qu'il y en a qui, ayant été mêlés avec le mal, ou s'étant trouvés dans des systèmes mondains, cherchent à entrer en communion, montre qu'ils se sont séparés eux-mêmes pour le Seigneur. Dans ce cas, il est nécessaire qu'il y ait une prompte réponse. Plus les saints ont profondément la conscience du caractère divin de la place à laquelle ils ont été appelés par la grâce du Seigneur, plus prompte sera la réponse de leur cœur envers tous les membres de Christ. En même temps, ils croîtront en force et dans la conviction de la sainteté qui appartient à l'habitation de Dieu par l'Esprit, et, par sa grâce, ils veilleront contre les ruses de l'ennemi qui cherche à introduire ce qui contristerait l'Esprit de Dieu, et empêcherait le Seigneur de manifester sa présence au milieu d'eux.

Que le Seigneur, dans sa miséricorde, garde ses saints dans la vérité et dévoués à lui dans ces mauvais jours. Ils peuvent n'être qu'un résidu, mais deux choses ont toujours caractérisé le résidu fidèle en tout temps: d'abord, le *dévouement au Seigneur*, et ensuite, *la plus stricte attention à garder les principes fondamentaux*. Nous trouvons aussi qu'ils ont toujours été les objets de son attention spéciale et de tous ses soins. Leur faiblesse même rend cela d'autant plus frappant. C'est avec eux que le Seigneur s'est identifié le plus particulièrement. Ils n'ont que «peu de force», mais, par sa grâce, ils s'en sont servis, et elle les a amenés là où il est. Que

le Seigneur leur accorde de garder sa parole, et de ne pas renier son nom — de tenir ferme ce qu'ils ont, afin que personne ne prenne leur couronne. Amen!

Chapitre 2 - «La maison du Dieu vivant»

(1 Timothée 3)

Le témoignage dans lequel les fidèles sont appelés à marcher, aux derniers jours, a un double caractère: premièrement, c'est un témoignage à l'unité du corps de Christ, formé par l'Esprit Saint, envoyé du ciel le jour de la Pentecôte; et secondement, l'Eglise entière ayant manqué, c'est le caractère d'un résidu, qui maintient ce témoignage, et cela au milieu de la grande masse des baptisés, qui est semblable à une grande maison, et qui est le corps responsable sur la terre, en un mot, ce qui est nommé ordinairement «la chrétienté». Ce témoignage ne peut jamais prétendre à être plus, ni autre chose, qu'un témoignage à la *chute* de l'Eglise de Dieu telle que Dieu l'avait établie. Plus le résidu de son peuple sera fidèle à Christ, plus il sera un témoignage à l'état *présent* de l'Eglise de Dieu, c'est-à-dire à ce qu'elle *est*, et non à ce qu'elle *était* au commencement.

Or on trouve dans la parole de Dieu, pour l'exemple et la consolation de ceux qui font partie de ce résidu, une foi qui compte sur Dieu et sur sa divine intervention, lorsque l'homme a manqué; une foi qui est soutenue de Dieu selon la puissance et les bénédictions de la dispensation où l'on est, et qui répond aux premières pensées de son coeur, lorsqu'il avait tout établi dans le premier déploiement de sa puissance. Il rattache cette puissance et la présence même du Seigneur, à la foi du petit nombre qui agissent selon la vérité donnée pour le moment actuel, même lorsque l'administration de l'ensemble n'est pas en action selon l'ordre que Dieu avait établi. Par exemple, la bénédiction de Moïse pour Aser se termine par ces paroles de grâce: «Ton repos sera comme tes jours» (Deutéronome 33: 25). Or tout en Israël était tombé en ruines, comme le prouve son histoire. Mais à la première venue de Christ, quand le résidu pieux de son peuple «attendait la consolation d'Israël», nous trouvons parmi ce résidu «Anne, une prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, veuve d'environ quatre-vingt-quatre ans, qui ne quittait pas le temple, servant Dieu en jeûnes et en prières, nuit et jour», dans la jouissance et la puissance de cette bénédiction de Moïse — comme il dit: «Ainsi sera ton repos». Le Seigneur Jésus Christ lui-même s'identifie avec ce résidu obscur, dont elle faisait partie, comme étant ceux que son coeur pouvait reconnaître, et qui étaient prêts à le recevoir quand il vint.

Au résidu de ceux de Juda revenus de captivité aussi, dans toute la faiblesse où ils se trouvaient, ne prétendant à autre chose qu'à se placer sur le terrain divin qui convenait au peuple terrestre de Dieu, sont adressées ces paroles d'encouragement: «Je suis avec vous, dit l'Eternel des armées. La parole selon laquelle j'ai fait alliance avec vous, lorsque vous sortîtes d'Egypte, et mon Esprit, demeurent au milieu de vous; ne craignez pas» (Aggée 2: 4, 5). Leur foi est ramenée à ces glorieux jours de puissance, lorsque l'Eternel des armées portait les fils

d'Israël «sur des ailes d'aigle» et les amenait à lui, et enlevait de dessus leurs épaules le fardeau de l'esclavage d'Égypte (Exode 19: 4). Sa puissance n'était pas diminuée, et dans cette puissance, il était avec eux, pauvres captifs revenus de la transportation, le même Dieu, dont la *foi* pouvait se réclamer, et sur qui elle pouvait compter. Il n'y avait pour eux aucun déploiement extérieur de puissance; mais sa parole et son Esprit, qui manifestait sa présence à la foi, agissaient dans ces quelques-uns si faibles. C'est à eux qu'est révélé l'ébranlement de toutes choses (voyez Aggée 2: 6; comparez Hébreux 12: 26, 27), et la venue de Celui qui ferait que la «dernière gloire» de sa maison, serait plus grande que «la première». Ils sont ainsi le lien entre le temple des glorieux jours de Salomon, et celui du jour de la gloire à venir, quand le Seigneur «s'assiéra, et dominera sur son trône, et sera sacrificateur sur son trône», et que le conseil de paix sera, entre Jéhovah et lui, et il portera la gloire (Zacharie 6: 12, 13).

«Il renversera le trône des royaumes» et ébranlera «les cieux et la terre» (Aggée 2: 21-23), identifiant ainsi toute sa puissance avec le dernier résidu de son peuple qui marche selon sa pensée. Il fera venir tous ceux qui s'opposent et les fera se prosterner devant les pieds des siens, et ils connaîtront que lui les a aimés.

Il en est aussi de même de ceux qui répondent à l'appel qui est selon sa pensée, et que nous voyons représentés en Philadelphie (Apocalypse 3), qui, bien que l'état des choses ne soit pas parfait, sont fidèles à ce qui convient dans l'état de chute que le Seigneur considère. Il les fait être le lien, la corde d'argent, qui unit l'Eglise du passé, telle qu'elle fut établie le jour de la Pentecôte, à l'Eglise de la gloire (Apocalypse 21: 9). Le vainqueur sera une colonne «dans le temple de mon Dieu», dit le Seigneur, dans «la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel».

Que l'on me permette de faire remarquer ici qu'il n'y a jamais eu, et qu'il ne peut jamais y avoir un moment, où ce qui répond à cet appel (Philippiens) puisse cesser d'exister jusqu'à ce que le Seigneur vienne. Dans le tableau *moral* présenté aux chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse, nous trouvons les sept caractères de ce tableau se conservant ensemble à tout moment donné (comme ils étaient lorsque le Seigneur envoya les messages) et restant tels, aussi longtemps que les Ecritures demeurent. Dans les sombres temps du moyen âge, dans ceux qui suivirent avec plus de lumière, de même que maintenant dans les temps de la fin, avant que le Seigneur ne vienne, tous ceux qui partout, en quelque lieu que ce soit, répondent d'un cœur parfait à la mesure de vérité qu'il leur a donnée, sont moralement Philadelphie. D'autres peuvent avoir plus de lumière, mais le cœur vrai qui marche avec Christ dans ce qu'il connaît, est connu de lui, et il est ce que nous voyons en Philadelphie. *Historiquement*, il y a un développement — puisque le Seigneur a tardé — développement que nous voyons dans *l'état* de chacune des sept églises — chaque trait principal venant en évidence à son tour, et ainsi se présentent successivement les différents traits saillants de l'église professante, jusqu'à ce que l'Eglise devienne un résidu dans le message adressé à Thyatire, et se développe alors dans ce qui suit. Mais *moralement*, Philadelphie représente ceux qui répondent au cœur de Christ dans tous les temps et dans toutes les circonstances, puisque le Seigneur donne ces messages jusqu'à ce que sa menace soit finalement exécutée: «Je te vomirai de ma bouche». Philadelphie peut, historiquement, venir après Sardes, et entendre, comme sa ressource, l'exhortation que le

Seigneur vient promptement, et celle de ne laisser personne prendre sa couronne; mais aussi longtemps que sa voix est entendue par des âmes fidèles, celles-ci forment maintenant, comme toujours, et partout où elles se trouvent, le lien entre l'Eglise à la Pentecôte, et l'Eglise, l'épouse, la femme de l'Agneau, dans les jours de la gloire (Apocalypse 3: 12).

Ainsi les épîtres aux sept églises ne sont pas simplement des messages envoyés à sept assemblées existant à ce moment-là; elles ne sont pas non plus simplement un développement *historique* de toute la période chrétienne pendant que Christ est caché dans le ciel, et que le Saint Esprit est ici-bas; mais elles ont une signification *morale* (et rien n'est plus important que cette vue-là), selon laquelle, tous les sept traits et états moraux se trouvent ensemble à *tout* moment donné, depuis le jour où ces messages ont été envoyés, jusqu'au jour où Celui qui les a adressés, reviendra du ciel. Il en est comme de l'arc-en-ciel, dans lequel on voit les diverses couleurs du prisme, bien que l'une ou l'autre domine plus à un certain moment. Chaque état moral présenté dans les sept messages demeure, depuis le commencement jusqu'à la fin. On trouve, en ce moment-ci, comme au commencement, ceux qui ont abandonné leur premier amour, ceux qui souffrent pour Christ, et ceux qui sont fidèles là où Satan a établi son trône, et ainsi de suite jusqu'à ce que tout soit consommé.

Indépendamment de tout cela, il ne faut pas oublier que Jean voit la ruine de ce que Paul avait présenté et développé, et nous dit ce que *Christ* fera de ce qui porte son nom. Pour notre propre sentier, nous n'avons d'autres directions données que d'écouter «ce que l'Esprit dit aux assemblées», car le terrain de l'Assemblée n'est pas présenté ici. Ce n'est pas ce qui a été confié à Jean; il ne traite jamais des choses qui se rapportent au «corps»: il parle des individus, et jamais de l'Eglise de Dieu. Quand donc nous sommes fondés et établis sur ce qui ne manque jamais — l'unité du corps de Christ, maintenue par l'Esprit de Dieu sur la terre, ainsi que l'enseigne Paul, alors nous pouvons nous tourner avec un grand profit vers Jean, lire les messages adressés aux assemblées, et apprendre ce que *Christ fera* de tout ce qui porte son nom sur la terre. Mais c'est de Paul seul que je puis apprendre ce que *j'ai à faire* au milieu de la scène où je me trouve, et comment je dois être un «vainqueur» selon la pensée du Seigneur, ce qui ne peut jamais avoir lieu en abandonnant ce que son Esprit maintient sur la terre.

Combien n'est-il donc pas important d'être tout à fait fondés dans les vérités qui concernent l'Eglise de Dieu, laquelle subsiste aussi longtemps que l'Esprit de Dieu et sa Parole demeurent: «Jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ» (Ephésiens 4: 13).

Je vais maintenant examiner un autre côté de la vérité touchant l'Eglise de Dieu, ainsi que la présente la doctrine de Paul; non pas la vérité *du corps de Christ*, uni à sa Tête dans le ciel, et maintenu en unité par l'Esprit Saint sur la terre; mais celle de la «*Maison de Dieu*,» de «*l'habitation de Dieu par l'Esprit*».

Au jour de la Pentecôte, l'ensemble des disciples qui furent baptisés du Saint Esprit et qui formaient ainsi le *corps* uni à *Christ* dans le ciel, cet ensemble était aussi, sur la terre, «*une habitation de Dieu* par l'Esprit». L'un coïncidait avec l'autre. Les deux expressions comprenaient les mêmes personnes. Ceux qui composaient le corps, formaient aussi la maison, et nuls autres.

Mais à chaque relation appartient une pensée différente. Dans le corps, il y a une *union* absolue entre Christ et ses membres; il est la Tête, et eux sont le corps; il pouvait dire d'eux, lorsqu'ils étaient persécutés: «c'est *moi* que tu persécutes». Dans la maison, il n'y a aucune pensée d'union, et c'est une chose très importante à saisir. Quelqu'un habite une maison, mais les murs ne sont nullement en union avec lui, de sorte qu'il ne peut pas dire d'eux: «c'est moi». C'est pour cette raison qu'il n'est pas dit que l'Esprit Saint habite dans le «corps», tandis qu'il habite dans la maison.

Dans les premiers chapitres des Actes (3-7), nous voyons que Dieu fait encore, pour ainsi dire, une tentative auprès d'Israël, et lui présente Christ qu'ils avaient mis à mort, mais qui reviendrait avec «les grâces assurées de David», s'ils se repentaient. Lui qui connaît la fin dès le commencement, savait bien quel serait le résultat de cette nouvelle offre; néanmoins il fallait, selon ses desseins, faire ressortir pleinement la responsabilité et la culpabilité de ce pauvre peuple, dans son rejet final de Christ dans la gloire. Et derrière cette scène, Dieu agissait pour accomplir son dessein formé «dès les siècles», à l'égard de l'Eglise.

Lorsqu'Israël eut refusé finalement son Messie glorifié, et que le sang du martyr Etienne eut porté témoignage que tout était fini, Saul de Tarse était là «consentant à sa mort, et gardant les vêtements de ceux qui le tuaient». Mais Etienne avait prié au moment de sa mort, et sa prière fut merveilleusement exaucée à l'égard de Saul. «Seigneur», avait dit Etienne, «ne leur impute pas ce péché». Saul de Tarse fut la réponse à cette prière. Mais les écluses de la grâce, une fois ouvertes en justice par la croix, ne pouvaient pas maintenant être fermées, et le fleuve qui jusqu'alors avait coulé dans «la cité du grand Roi», y ayant été méconnu et refusé, son cours fut détourné et dirigé vers la Samarie.

C'est dans ce pays que bien peu d'années auparavant, le Seigneur de la moisson avait dit «Levez vos yeux, et regardez les campagnes; car elles sont déjà blanches pour la moisson». Samarie est maintenant conquise par l'évangile, et l'ancienne inimitié entre «cette montagne» et «Jérusalem» est effacée par les eaux paisibles de la grâce, au moins dans les âmes de ceux qui acceptaient l'eau de la vie, coulant ainsi librement et gratuitement vers eux. Mais Philippe doit quitter son fertile champ de travail et suivre le courant du fleuve, s'il le faut, «jusqu'aux extrémités de la terre». C'est dans le désert sablonneux près de Gaza que coule le canal de la grâce de Jésus. Là, un enfant de la race maudite de Cham, le père de Canaan, un Ethiopien, officier de la reine Candace, est assis dans son chariot, lisant le prophète Esaïe. Il était venu du cœur de l'Afrique pour adorer à Jérusalem, et il s'en retournait avec un cœur non satisfait. Les jours de la visitation de Jérusalem étaient passés. Les paroles de Jésus pleurant sur la ville coupable retentissaient une fois de plus: «Oh! si tu eusses connu, toi aussi, au moins en cette tienne journée, les choses qui appartiennent à ta paix; mais maintenant elles sont cachées

devant tes yeux!» (Luc 19: 42). Mais Celui «qui est le rémunérateur de ceux qui le cherchent», suivait cet «arbre sec» et, après quelques paroles de Philippe qui lui annonce Jésus, il reçoit le message de la part du Dieu et Père de Jésus, et l'Ethiopien «continua son chemin tout joyeux», apportant cette connaissance de Jésus dans les demeures de la race de Cush.

L'assemblée tout entière est brisée à Jérusalem; «tous furent dispersés... excepté les apôtres». Mais la prière d'Etienne, semblable à un pur encens, montait devant Dieu; et «Saul, respirant encore menace et meurtre contre les disciples du Seigneur», est converti au milieu de sa carrière de persécuteur par les paroles venant de Christ dans la gloire: «Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?» Il était un vase choisi pour porter le nom de Christ qu'il persécutait, «devant les nations, les rois, et les fils d'Israël».

Mais, comme Paul nous le dit, Dieu avait aussi fait de lui «un sage architecte», pour développer dans ses doctrines, le mystère de Christ et de l'Eglise. Il avait posé le fondement, et d'autres bâtissaient dessus. A l'homme donc, à ses serviteurs, Dieu avait commis l'administration de cette maison, la sienne, composée de ceux qui étaient reçus dans le lieu où le Saint Esprit habite. D'un côté, l'oeuvre de Dieu pour former et maintenir le «*corps de Christ*» progressait; il était constitué par le baptême du Saint Esprit. D'un autre côté, nous avons l'administration de la *maison* placée entre les mains de l'homme, et ceux qui entraient, y étaient introduits par le baptême d'eau. Au commencement, comme nous l'avons vu, Dieu l'avait constituée en venant faire sa demeure dans les disciples à la Pentecôte; ils étaient ainsi sa maison ou son habitation. Ensuite, tous ceux qui acceptaient le témoignage étaient reçus là où l'Esprit demeurerait. Les apôtres et ceux qui au commencement furent ainsi constitués sa maison, ne furent jamais baptisés: ils n'étaient pas reçus de cette manière dans ce qu'ils formaient déjà. Mais tous ceux qui vinrent ensuite furent reçus ainsi, faisant profession par le baptême, qu'ils étaient «ensevelis» pour «la mort de Christ» (Romains 6). Pierre, le jour de la Pentecôte, insiste sur ce point que tous devaient entrer par le chemin assigné: «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés; et vous recevrez le don du Saint Esprit» (Actes des Apôtres 2: 38). La nation juive était près de tomber sous le jugement, coupable maintenant du sang de leur Messie, ajouté à toute leur autre culpabilité. Mais il restait un lieu consacré où le meurtrier pouvait s'enfuir: c'était la maison de Dieu (non plus le temple) prête à recevoir tous ceux dont les coeurs étaient touchés de componction à cause de leur culpabilité, et qui étaient les bienvenus dans la maison de Dieu, bâtie en son nom. La promesse était à eux et à leurs enfants, et à tous ceux «qui étaient loin» (les gentils), «autant que le Seigneur notre Dieu en appellera». Quelle bénédiction pour le pauvre Juif de savoir qu'il entrait ainsi dans la maison de Dieu, que ses enfants ne seraient pas laissés en arrière dans un monde dont Satan était le prince et le dieu! Quel écho des jours lointains de Moïse, lorsque Dieu tira son peuple hors d'Egypte, et que toutes les familles des fils d'Israël délivrées, et tout ce qui leur appartenait, devaient passer dans le lieu des privilèges et des bénédictions, et que pas un ne devait être laissé en arrière, Pharaon pensait — comme Satan le fait toujours — les séparer les uns des autres, en disant: «Allez donc, vous, les hommes faits». Mais Moïse refuse de rien changer à sa demande. «Nous irons», dit-il, «avec

nos jeunes gens et avec nos vieillards, nous irons avec nos fils et avec nos filles... car nous avons à célébrer une fête à l'Eternel» (Exode 10: 9-11). Et nous lisons comment «tous furent baptisés pour Moïse, dans la nuée et dans la mer» (1 Corinthiens 10: 2). C'est ainsi qu'il fut dit à un autre fidèle, dans des temps plus reculés: «Entre dans l'arche, toi et toute ta maison».

Bientôt après un beaucoup plus grand nombre furent ajoutés à cette maison de Dieu (Actes des Apôtres 4: 4); mais tous étaient Juifs. Dieu sauvait ainsi le résidu d'Israël.

Samarie tombe au son de la trompette de l'évangile qui lui est annoncé, et l'ennemi qui d'abord commença à agir au «dedans» par Ananias et Sapphira, cherche maintenant à introduire de méchantes personnes du «dehors» — «de l'ivraie» fut semée parmi le froment pendant que les hommes dormaient. «Du bois, du foin, et du chaume», furent introduits dans la maison de Dieu; Simon, le magicien, fut reçu au moment de la grande joie qui remplissait le cœur d'un grand nombre à Samarie (Actes des Apôtres 8). Ainsi la Maison, qui, au commencement, coïncidait avec le corps, commence, sous la responsabilité de l'homme, à s'agrandir d'une manière disproportionnée au corps, que Dieu maintenait intact au dedans d'elle. Mais l'Esprit de Dieu ne quitta point la Maison, et il ne l'a point quittée jusqu'à ce jour, bien que, s'agrandissant, elle soit devenue ce que nous voyons autour de nous, semblable à «une grande maison», ce à quoi Paul la compare, contenant des «vases d'or et d'argent, de bois et de terre; les uns à honneur et les autres à déshonneur» (2 Timothée 2).

Comme Israël dans le désert se trouvait dans une relation d'ordonnances avec Moïse, tous étant baptisés pour Moïse dans la nuée et dans la mer, tous mangeant du même pain spirituel, et buvant du même breuvage spirituel, il en est de même aujourd'hui. Tous ceux qui professent être chrétiens sont avec Christ dans une relation d'ordonnances, ainsi que le montre l'analogie tirée par Paul (1 Corinthiens 10: 1-11).

Au milieu de cette scène, dispersé extérieurement au dedans d'elle, se trouve ce qui, extérieurement, aurait toujours dû être un, de même qu'il est maintenu intérieurement un par le Saint Esprit, je veux dire le corps de Christ.

Il y a plusieurs années, quelqu'un, en parlant du travail des serviteurs de Christ, me dit une parole que je n'oublierai jamais: «Notre affaire est d'amener les chrétiens à la conscience de leur position, au milieu de la grande maison des baptisés». Il voulait dire, leur donner la connaissance qu'il y a une Assemblée de Dieu sur la terre, un corps de Christ dont ils sont les membres vivants. Ces paroles furent d'un grand sens et d'une grande puissance pour mon âme.

Examinons maintenant de plus près et plus complètement dans l'Écriture, la vérité de *la Maison de Dieu*. La saisir d'une manière intelligente est très nécessaire à notre sentier et à notre service pour le Seigneur.

Dans la 1^{re} épître aux Corinthiens, nous trouvons deux grandes divisions. La première va du chapitre 1 au chapitre 10: 14; la seconde comprend le reste de l'épître. Dans la première, nous avons ce qui concerne la *Maison*; dans la seconde, *le corps*; le chapitre 12 les rattachant l'un à l'autre tout en les distinguant. Le mot «assemblée» comprend l'un et l'autre, bien

qu'ayant une application distincte à chacun des deux. Si nous regardons à Christ en haut dans la gloire, «l'Assemblée» est son «corps» (Ephésiens 1: 22, 23), et si nous regardons ici-bas le lieu où l'Esprit habite, l'Assemblée est «la maison de Dieu» (1 Timothée 3: 15).

L'adresse de l'épître aux Corinthiens comprend un domaine d'une vaste étendue: «A l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe, aux sanctifiés dans le Christ Jésus, saints appelés, avec tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ, et leur Seigneur et le nôtre» (1 Corinthiens 1: 2). Nous voyons par là que l'apôtre écrit à l'église professante. Il va sans dire qu'il suppose que tous ceux qui composent cette profession ont la réalité de ce qu'ils professent, à moins que le contraire ne soit prouvé. Mais c'est à tous ceux qui professent le nom de Christ que l'épître est adressée, car telle est dans l'écriture la signification de l'expression: invoquer le nom du Seigneur. L'invocation seule du nom du Seigneur ne prouve pas la réalité de la foi; mais la réalité doit se prouver dans ceux qui invoquent. Cette épître s'adresse donc à l'église professante, dans un temps où elle est supposée avoir tout entière, en principe, la réalité de sa profession, mais une autre chose se présente quand la ruine est venue. L'église professante en s'agrandissant est devenue ce cercle plus vaste, que nous nommons la chrétienté. Néanmoins, ne l'oublions pas, l'église professante est liée par ce que Paul a écrit.

L'importance de ce qui vient d'être exposé se voit presque à chaque pas dans le sentier des saints, et dans le ministère de ceux qui ont reçu un don du Seigneur. Combien l'intelligence des serviteurs du Seigneur diffère, suivant qu'ils comprennent ou non la condition des choses au milieu desquelles ils travaillent! Prenez un évangéliste, il désire prêcher l'évangile; mais à qui prêchera-t-il? Je réponds: il fait, ou cherche à faire ce que même un apôtre n'a jamais fait; il prêche à des chrétiens. Paul, Pierre, ou les autres, ont-ils jamais fait cela? Ils allaient vers les Juifs; ils les accusaient d'avoir mis à mort leur Messie, et leur annonçaient la grâce de Dieu qui apportait le salut à des pécheurs comme eux. Ils allaient vers les gentils; ils les trouvaient adorant du bois et de la pierre, et leur annonçaient un Créateur bienfaisant qui a fait les cieux et la terre, qui est devenu un homme et un Sauveur, et les pauvres gentils se tournaient «des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils». Le Juif ou le gentil qui acceptaient ce témoignage, *devenaient des chrétiens*. De nos jours et dans nos contrées, un homme, je le répète, vient prêcher l'évangile à des *chrétiens*. *Tous sont chrétiens* de profession, dans la maison de Dieu sur la terre, là où l'Esprit habite et opère. Je ne dis pas que tous soient des «croyants», ni «des enfants de Dieu», ni «des membres de Christ», mais tous professent être chrétiens; c'est à eux que prêche l'évangéliste, et c'est ce qu'un apôtre ne fit jamais. Eh bien, la première chose qu'il ait à faire, est de leur prouver qu'ils n'ont ni part, ni lot en Christ, sauf que son nom est invoqué sur eux, ce qui les laisse sans excuse. Cela fait ressortir leur culpabilité, car ils sont des chrétiens sans Christ. Si on les accusait de n'être pas des chrétiens, ils en seraient très offensés et diraient: «Pour qui me prenez-vous? Suis-je donc un païen?» Je ne puis leur contester leur titre, car je crois qu'ils sont chrétiens de profession, et s'ils sont perdus, ils seront jugés comme chrétiens, et non comme païens, car ces derniers n'ont jamais entendu l'évangile.

Combien la pensée du coeur de l'évangéliste différera de celle qu'il aurait eue, s'il eût vécu au commencement, lorsqu'il insistera sur la responsabilité qui incombe aux chrétiens de nom, et qu'il cherchera à agir sur leur conscience dans un tel état! Lorsque ceux auxquels il s'adresse, viennent à croire, il ne se transporte pas en fait et en pensée, à l'état de choses que nous trouvons dans le livre des Actes. Il n'agit pas en recevant ceux qui croient la Parole comme s'ils sortaient du paganisme ou du judaïsme. Il sait qu'ils sont déjà des baptisés chrétiens, et bien que, par grâce, ils aient cru maintenant, ils n'ont pas (sauf dans quelques cas anormaux) à être reçus dans la profession du nom de Christ.

La sagesse de l'Esprit de Dieu a prévu et annoncé tout ce qui aurait lieu pour nous. En effet, si nous lisons 2 Timothée 3, nous verrons comment il a été pourvu prophétiquement pour «les derniers jours», qui commencèrent lorsque le don d'apôtre n'exista plus dans l'Eglise. L'épître se divise en trois parties: 1° La préface (chapitre 1: 1-14). 2° Ce qui était déjà survenu durant la vie de l'apôtre (chapitre 1: 15; 2), commençant par ces paroles: «Tu sais ceci...» Et 3°, les chapitres 3 et 4, commençant par: «Or, sache ceci», dans lesquels l'apôtre prévoit ce qui allait venir. Écoutons ses paroles: «Or, sache ceci, que, dans les derniers jours, il surviendra des temps fâcheux; car les hommes seront égoïstes, avares, vantards, hautains, outrageux, désobéissants à leurs parents, ingrats, sans piété, sans affection naturelle, implacables, calomniateurs, incontinents, cruels, n'aimant pas le bien, traîtres, téméraires, enflés d'orgueil, amis des voluptés plutôt qu'amis de Dieu, ayant la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance». Telle est la description que fait l'apôtre de la profession de christianisme; c'est la sphère dans laquelle les fidèles allaient se trouver, le terrain où les serviteurs de Christ auraient à travailler. Et dans cette sphère, avec de tels matériaux devant lui, le serviteur Timothée avait à faire «l'oeuvre d'un évangéliste» (2 Timothée 4: 5).

Combien cette vérité, annoncée prophétiquement, est solennelle! Au lieu d'être l'habitation de Dieu sur la terre, répondant, par l'Esprit de Dieu, à la gloire de Christ dans le ciel, la profession chrétienne a tellement déshonoré le nom béni de Christ, que ce qui la compose est décrit en paroles presque semblables à celles qui présentent l'état des païens, du milieu desquels (avec les Juifs) l'Eglise a été tirée! La seule différence frappante est que, dans la description de l'état des païens, en Romains 1: 28-32, les mots «ayant la forme de la piété» ne se trouvent pas. Ils sont ajoutés en 2 Timothée 3, pour marquer un état bien pire, parce qu'il existe sous le couvert du nom de Christ!

Il n'est pas nécessaire d'en dire davantage. Rappelons seulement les paroles de Paul aux Philippiens: «Tous cherchent leurs propres intérêts, non pas ceux de Jésus Christ», et aussi: «Plusieurs marchent, dont je vous ai dit souvent, et dont maintenant je le dis même en pleurant, qu'ils sont ennemis de la croix du Christ, dont la fin est la perdition, dont le dieu est le ventre, et dont la gloire est dans leur honte, qui ont leurs pensées aux choses de la terre». Les épîtres aux Colossiens, aux Galates, et même aux Ephésiens, font allusion à ces maux qui s'étaient introduits, et contre lesquels les fidèles sont mis en garde. Outre tout cela, il y a encore la tendance chez les saints de tomber dans un état d'âme anormal, au-dessous du niveau qui était commun à tous au commencement. Les différents états d'âme que nous

voyons aujourd'hui autour de nous, sont des témoins parlants que, dans la maison de Dieu, il y a nombre de personnes qui sont réellement à Christ, mais qui n'ont pas conscience de ce qu'est l'état chrétien — l'union avec Christ dans la gloire.

Cependant l'Esprit de Dieu demeure. Il habite encore la maison de Dieu sur la terre. Il y reste jusqu'à ce que, tous ceux qui sont de Christ ayant été appelés par sa grâce, le Seigneur lui-même vienne. Ce nom — la maison de Dieu — est encore applicable en responsabilité à ce qui est son habitation ici-bas, quoique ce soit aussi le lieu où se trouve le mal; exactement comme Jésus disait du temple d'autrefois «la maison de mon Père», bien que l'homme en eût fait «une caverne de voleurs». Ainsi la maison de Dieu reste la maison de Dieu, aussi longtemps que l'Esprit de Dieu y demeure. Plus tard elle est abandonnée, comme «une cage remplie de tout oiseau impur et haïssable».

Il est évident que les deux ordonnances essentiellement chrétiennes, le baptême et la cène, s'appliquent à deux états de choses très différents. Le premier est le rite observé pour la réception de ceux qui entrent dans la maison de Dieu sur la terre; le second est le symbole de l'unité du corps de Christ. Par le premier, non seulement la personne était reçue, mais *administrativement*, elle était lavée de ses péchés. Sans aucun doute, Paul, à sa conversion, fut effectivement lavé de ses péchés devant Dieu; cependant Ananias lui dit: «Lève-toi et sois baptisé, et te lave de tes péchés, invoquant son nom»; c'est ainsi que Pierre disait aux Juifs le jour de la Pentecôte: «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés, et vous recevrez le don du Saint Esprit» (Actes des Apôtres 2: 38). La personne une fois reçue, la chose ne pouvait pas être répétée. Supposons maintenant que, comme il arrive parfois autour de nous, la chose eût été faite irrégulièrement, cependant, si elle a été faite au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, en vain voudrait-on la répéter, cela ne serait pas possible. Comment quelqu'un pourrait-il se déchristianiser, ou sortir de la profession chrétienne, pour y rentrer, comme on le pense, plus correctement, mais en effaçant un acte historique de sa vie précédente — de quelque manière qu'il ait été accompli? C'est tout simplement impossible. La chose a été faite, et elle demeure, bien que faite irrégulièrement. La responsabilité en incombe à la personne qui l'a faite, et non à la personne envers qui elle a été faite; car le baptême est l'acte du baptiseur et non du baptisé. «Allez, et faites disciples toutes les nations, etc.», dit le Seigneur. Cette commission fut donnée par le Seigneur *ressuscité* et encore sur la terre, et non pas après son *ascension*. C'est du ciel que, comme chef glorifié du corps, il envoya ensuite le Saint Esprit. La commission fut confiée à Pierre et aux autres apôtres sur la terre, puis la Maison fut formée, et l'oeuvre de réception dans la Maison suivit, longtemps avant que Paul fût converti. Lorsqu'il le fut, il fut reçu dans la Maison comme tout autre, par le baptême. Cependant il affirme positivement qu'il «n'a pas été envoyé pour baptiser». Il trouve le baptême établi, et non mis de côté par la commission céleste qu'il reçoit subséquemment, et il baptise parfois pour la réception de quelques-uns, tels que Crispus et Gaïus, et la maison de Stéphanas, ne faisant en cela que ce qui était nécessaire, bien que cela ne fût pas compris dans sa mission.

Or de la Cène du Seigneur, il est dit: «*Toutes les fois que vous mangez*» etc... «vous annoncez la mort du Seigneur, *jusqu'à ce qu'il vienne*». Bien différente du baptême, elle fut révélée de nouveau à Paul par Christ dans la gloire, et, par le moyen de cet apôtre, elle revêtit des caractères inconnus lorsqu'elle fut instituée d'abord par le Seigneur. Elle devient, lorsqu'on y participe selon la pensée divine, le symbole de l'unité de l'Eglise de Dieu ici-bas. Elle est aussi le grand centre visible du rassemblement de cette Eglise sur la terre. Là, d'une manière spéciale, est réalisée la présence du Seigneur «au milieu» de ceux qui sont assemblés, ne fussent-ils que «deux ou trois» (Matthieu 18: 20). C'est le centre moral en vue duquel chaque membre de Christ se juge lui-même, afin qu'il puisse en manger d'une manière digne et qui convienne à la sainteté et à la vérité de Celui à qui il est uni par le Saint Esprit qui lui a été donné. C'est en rapport avec la cène que la participation, ou l'abstention, montre si la personne confesse et professe la réalité de la part qu'elle a en Christ. C'est en rapport avec la cène que, si quelqu'un a manqué au jugement de soi-même et de ses voies, les saints assemblés doivent agir à l'égard de celui qui est tombé dans le mal, et «ôter du milieu d'eux le méchant». C'est à cause de la cène que le Seigneur, comme établi sur sa propre Maison, en avait retiré plusieurs par la mort, et avait mis sa main sur d'autres, par la maladie et la faiblesse du corps (1 Corinthiens 11), parce que l'individu avait manqué à se juger lui-même et que les saints assemblés avaient manqué d'agir à l'égard de ce qui déshonorait Christ et la table du Seigneur.

De fait, la cène est le grand symbole moral et le centre, d'une manière expresse et extérieure, de l'existence de l'Eglise de Dieu ici-bas.

C'est aussi, mais d'une manière plus précieuse, lorsqu'on y participe dans la puissance de l'Esprit Saint non attristé, le plus touchant de tous les «services de foi» du peuple du Seigneur. C'est là que la présence du Seigneur est réalisée avec le plus de douceur, c'est là qu'est rappelé ce que Dieu ni son peuple n'oublieront jamais, le moment où le Seigneur s'est livré lui-même pour *la gloire de Dieu*, et pour *notre* éternel salut.

Le ministère de l'évangile venant du coeur de Dieu envers le monde, est doux à l'âme. Les âmes sont bénies, la puissance de l'Esprit est ressentie, et Dieu se fait ainsi connaître dans un monde qui ne le connaît point. Le ministère de Christ pour ses saints est doux aussi. Les nourrir, les édifier, produire dans leurs coeurs l'adoration pour toute son ineffable bonté, cela est touchant pour l'âme et sonde la conscience; et la fraîcheur de son amour est ainsi versée dans les coeurs. Tout cela est bon et précieux. Mais, à la cène du Seigneur, l'âme et Dieu se rencontrent, comme nulle autre part. Le coeur des saints est en communion avec les souffrances de Christ; on goûte son amour, on se nourrit de ses perfections; enfin, le Seigneur lui-même est là d'une manière telle, qu'après le ciel, il n'est rien de semblable ici-bas. L'homme n'est pas devant nous dans un tel moment. Tout est mis de côté en la présence de Celui qui conduit les louanges des siens.

Ne devrions-nous donc pas chercher à nous assurer de la pensée de Dieu à l'égard de cette fête? Ne devrions-nous pas chercher à la dépouiller de toute pensée ou pratique qui pourrait altérer la vraie félicité que le Seigneur y a attachée pour nous? Bientôt nous serons

assis au festin des noces de l'Agneau. Nous n'avons aucune description détaillée de cette scène. L'Esprit Saint la caractérise par un seul mot: «Bienheureux!» «Bienheureux ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'Agneau!» Et il ajoute: «Ce sont ici les véritables paroles de Dieu!» Mais ici, au souper du Seigneur, chacun est assis avec d'autres, semblables à lui-même, encore dans des corps d'humiliation, bien que sauvés par grâce et propres pour la gloire, afin de se nourrir de nouveau de Christ dans sa mort, et de faire le mémorial de cet instant où tout le monde était contre lui, où Dieu l'abandonna, où tous les siens, qui cependant l'aimaient vraiment, le quittèrent et s'enfuirent. Lorsque toute la puissance de Satan s'exerçait sur les âmes des hommes, notre parfait et précieux Sauveur passait cette dernière nuit avec ses disciples, et mangeait avec eux cette Pâque dont il disait, en termes si touchants: «J'ai fort désiré (littéralement: désiré avec désir) de manger cette pâque avec vous avant que je souffre» (Luc 22: 15).

De ce repas pascal, et après avoir institué la cène, il passe à l'agonie de Gethsémané, et y reçoit de la main de son Père la coupe des douleurs. La tenant, pour ainsi dire, dans ses mains, il est trahi par son «ami», celui qui ayant mangé le pain avec lui avait levé son talon contre lui.

Plus loin, il est «renié» avec imprécations par celui qui pensait qu'aucune puissance n'aurait la force d'atteindre son amour pour son Maître. Ensuite, après sa «belle confession», il est exposé aux moqueries, revêtu du manteau d'écarlate et couronné d'épines. De là, il passe en d'autres mains pour être fouetté et condamné. Enfin vient la croix, supplice des malfaiteurs; il est mis au nombre des iniques, et les choses qui le concernaient ont leur fin.

Abandonné de Dieu, nous le voyons dans les ténèbres qui couvrent cette scène, où nul rayon de lumière n'a pénétré pour soulager son âme. Il crie à Dieu à l'heure de la prière (la neuvième heure) et il n'est «pas entendu». Quelles profondeurs de souffrances d'âme dans ce cri qui n'était pas entendu! Mais lui, en vue de tout cela, «rendait grâces» deux fois en instituant la cène, connaissant bien la lumière et l'amour qui étaient derrière cette scène: les profondeurs de cet amour de Dieu le Père, amour qu'il partageait de toute éternité.

Ce sont là quelques-uns des traits placés devant nous, lorsque nous nous souvenons de lui. Nous ne pourrions nous «souvenir» de quelqu'un que nous ne *connâtrions* pas; nous nous souvenons de Celui que nous connaissons. Nous ne le connaissons que dans une pauvre, faible mesure, mais c'est le Seigneur qui nous aime que nous connaissons et dont nous nous souvenons dans l'heure de sa mort et dans la honte de son humiliation — résultat de sa première venue en ce monde de péché.

Or la simplicité est ce qui doit caractériser les saints assemblés, quant à leur ligne de conduite dans ce «service de foi», sous la direction de l'Esprit. C'est-à-dire que nous rappelons le souvenir du Seigneur la nuit qu'il fut livré, et ce mémorial n'a aucun caractère spécial qu'il faille observer.

Cependant il faut nous rappeler que le Seigneur dit: «Au milieu de l'assemblée, je chanterai tes louanges». Nous devrions donc, à un tel moment, être occupés plus spécialement de sa présence. Quand Christ conduit les louanges des siens, ce n'est pas le lieu

d'être remplis de pensées touchant *notre* état précédent, touchant nos péchés et *notre* délivrance. C'est de lui-même dans sa mort que nous rappelons le souvenir, et en même temps tout ce qui a trait à ce souvenir. Je craindrais beaucoup de voir les âmes pensant trop à leur propre bénédiction, au côté qui les concerne. Il me semblerait qu'elles ne se sont pas rassemblées avec des pensées justes touchant la cène.

Heureusement nous savons que «les petits enfants connaissent le Père»; c'est l'Esprit d'adoption qui les caractérise; ils se réjouissent plus dans leur propre bénédiction, qu'en Celui qui les a bénis. Les pères en Christ connaissent Celui qui est dès le commencement. Je suis certain aussi que, dans la cène du Seigneur, les cordes de tous les coeurs sont touchées, afin que chaque coeur, béni par Christ, puisse sentir ces choses et s'en réjouir. Aucune fibre n'a jamais vibré dans un coeur qui n'ait trouvé là une réponse, et tandis que chaque âme qui vient participer à la cène du Seigneur est sans aucun doute dans un état spirituel différent des autres, les cordes de chacune sont divinement tendues, et lorsque Christ est devant l'âme, elles doivent produire de l'harmonie.

Dans les diverses offrandes du Lévitique, nous avons les divers aspects de Christ dans sa vie parfaite et dans sa mort, comme holocauste, victime pour le péché, ou sacrifice de prospérité (voyez Lévitique 1-8), donc plusieurs offrandes pour représenter le seul Christ. De même, dans la cène, nous trouvons ce qui répond au cantique de chaque coeur, même si la corde frappée résonne plus du côté des choses qui nous concernent.

Toutefois, je pense que le vrai culte est toujours nourri de Christ et l'a pour objet: «Ils lui rendirent hommage» (Apocalypse 5: 14). Il révèle le Père et le fait connaître, et quand le Fils le révèle, le Père est adoré dans le Fils; or «le Père cherche de tels qui l'adorent». Lorsque Dieu est vu dans le Fils, et que le Père est connu en lui, l'Esprit est libre de déployer en nous les choses de Christ; alors le culte est à son véritable, à son propre niveau, et Christ habite au milieu des louanges de son Eglise, de même qu'auparavant Jéhovah habitait au milieu des louanges d'Israël.

Ce qui, dans les offrandes du Lévitique, préfigurait la communion de l'Eglise, le sacrifice de prospérités vient en troisième rang dans l'ordre de ces offrandes; cela nous montre que notre culte est fondé sur ce que Christ était pour Dieu comme victime offerte en *holocauste* et comme offrande du *gâteau*, l'homme parfaitement saint et pur dans sa vie ici-bas. Ces deux sacrifices étaient des offrandes de «bonne odeur». Ils indiquaient tout ce que Christ était pour Dieu dans son dévouement jusqu'à la mort, le glorifiant quant au péché là où le péché était, et s'offrant entièrement à Dieu. C'est là ce que typifiait l'holocauste. Ce sacrifice était accompagné d'une offrande de gâteau, appelée *son* «offrande», ainsi qu'il est dit «l'holocauste et son offrande de gâteau». Celle-ci représentait la personne de Christ dans sa pureté et sa grâce; elle était non sanglante et non expiatoire, bien qu'elle accompagnât ce qui l'était; le mémorial, c'est-à-dire une partie de l'offrande, était offert à Dieu avec tout l'encens. Ensuite, là où étaient les cendres de ces deux offrandes, sur l'autel des holocaustes, *là* était consumé le sacrifice de prospérités, ou son mémorial (voyez Lévitique 3: 5).

La quatrième et la cinquième offrande représentaient ce que Christ a été *fait* pour nous, et non ce qu'il *était* en lui-même personnellement. Ces deux sacrifices sont placés *après* celui de prospérités qui indique la paix et la communion (chapitre 3).

Toutes ces choses n'ont-elles pas une voix? Ne voyons-nous pas que celui qui entre le plus dans ce que Christ était en bonne odeur *pour Dieu*, comme holocauste et offrande de gâteau, peut aussi le mieux soutenir et conduire le culte des saints assemblés, puisqu'il est sur le vrai terrain de la puissance d'adoration du Père?

C'est une cause de profonde joie et qui ne doit jamais être oubliée, de savoir que Christ a porté nos péchés et nous a amenés dans cette place de bénédiction où nous sommes; mais ce n'est pas la pensée prééminente dans la louange. Est-ce que le prodigue pensait beaucoup au pays éloigné, à ses haillons et à sa misère, lorsqu'il mangeait le veau gras avec son père? Le cœur, la maison et la joie du père, les lui faisaient oublier. Ce n'aurait pas été une note en harmonie avec la réjouissance du père, si son fils lui eût rappelé ses haillons et ce qu'il lui devait. Il avait, quoi qu'il en fût, à se réjouir dans la joie de son père. Ce sont de telles louanges que Christ peut chanter et conduire au milieu de ses saints.

Est-ce qu'une âme, incertaine de son salut, peut avoir sa place à une telle fête? Non. Dans la conscience et dans la foi, nous sommes seuls. Mais quand nous sommes scellés par l'Esprit, il met nos âmes en communion avec le Père et avec le Fils, et les uns avec les autres dans la lumière.

Mais toutes les âmes converties n'en sont pas là. Plusieurs sont vivifiées, mais n'ont pas la paix. La vie même qu'elles possèdent leur fait sentir leurs péchés et leur misère; mais lorsqu'elles ont cru, Dieu les scelle du Saint Esprit de la promesse (Ephésiens 1: 13, etc.).

Jusque-là donc, elles ne sont pas membres de Christ, ni unies à lui, la Tête de son corps dans les lieux célestes. Combien donc n'est-il pas nécessaire de voir si la personne a «reçu le Saint Esprit après avoir cru?» (Actes des Apôtres 19). La cène donc est seulement pour ceux qui sont tels — membres de son corps, de sa chair et de ses os. Elle est célébrée, selon l'Écriture, par eux, comme étant l'expression de tout le corps de Christ sur la terre.

La table du Seigneur doit être dressée et rassembler pour exprimer cela. Les tables des diverses sectes et divisions dans l'église professante ne peuvent pas être reconnues comme la «table du Seigneur». Une secte avec un système a ses dogmes propres, ses règlements, sa profession de foi et son ministère — généralement formés pour le monde ou les inconvertis, aussi bien que pour les sauvés. Peut-être y a-t-il là un ministère humain, ou une seule personne qui absorbe ostensiblement en elle-même toutes les fonctions des membres du corps de Christ? La libre action de l'Esprit Saint dans les membres, est exclue. Ces choses et d'autres semblables écartent de la communion d'une telle table les âmes pieuses et montrent que ce n'est pas la table du Seigneur.

Quand donc la table du Seigneur est dressée selon Dieu, elle doit être:

Premièrement, l'expression du corps entier de Christ sur la terre, dans toute son étendue.

Secondement, il ne doit rien y avoir de toléré sciemment, parmi ceux qui sont rassemblés, qui empêche d'une manière doctrinale ou morale, un seul membre du corps de Christ de s'y trouver. Sans cela, elle cesserait d'être la table du Seigneur. Elle deviendrait la table d'une secte ou d'un parti dans la chrétienté. Cela ne veut pas dire que chacun soit forcé de voir et de comprendre toutes les vérités et chaque vérité comme les autres; nullement, car ce serait faire de l'intelligence des membres de Christ et de leur unanimité en doctrine, une condition de communion, au lieu qu'ils soient simplement membres du seul corps, sains dans la foi et purs dans leur conduite. Bien plus: les grandes vérités fondamentales de la sainte parole de Dieu doivent être maintenues dans leur pureté. Telles sont celles qui concernent la sainte personne de Christ, le Fils de Dieu, son incarnation, son oeuvre expiatoire, sa résurrection et son ascension, sa relation éternelle de Fils auprès du Père, sa venue en chair. Les doctrines aussi des peines éternelles, de la présence de l'Esprit Saint dans l'Eglise, de la Trinité de Personnes dans la Dèité, toutes doivent être clairement définies dans l'âme. Les petits enfants en Christ connaissent toutes ces choses; lorsque l'Esprit Saint habite dans un saint, il a reçu l'onction qui les lui enseigne. Il y est aussi sensible: toucher à Christ d'une manière quelconque, c'est toucher à la prunelle de son oeil. Qu'il soit vrai et fondé dans la foi en la personne de Christ, et vous pouvez compter qu'en général, il est sain dans tout le reste. Qu'au contraire, il y ait dans une âme des pensées fausses à l'égard de Jésus, et elle sera plus ou moins remplie d'erreur. Il est la vraie pierre de touche de la vraie foi. A côté de tout cela, il faut qu'il y ait la paix avec Dieu et la possession de l'Esprit Saint demeurant dans l'âme.

Troisièmement, le «premier jour de la semaine» est celui de la célébration de la cène, comme de tous les grands rassemblements des membres de la Tête ressuscitée de l'Eglise. Lorsque l'Eglise fut formée le jour de la Pentecôte, ses membres «persévéraient tous les jours d'un commun accord dans le temple, et rompaient le pain dans leurs maisons, louant Dieu, etc.» Mais après que l'assemblée eut été brisée à Jérusalem (Actes des Apôtres 8), et que ceux qui la composaient eurent été dispersés et ne furent plus en relation avec le centre juif, l'Esprit de Dieu les conduisit à se rassembler habituellement le premier jour de la semaine dans le but exprès de rompre le pain, ainsi que nous le lisons: «Et le premier jour de la semaine, lorsque nous étions assemblés pour rompre le pain» (Actes des Apôtres 20: 7). Et cela du consentement de l'apôtre, qui resta là pour être avec eux à ce festin.

Combien le saint, dont les pensées sont spirituelles, ne sent-il pas ce qu'a de précieux ce centre merveilleux du rassemblement de l'Eglise! Combien l'on a besoin d'être spirituel, pour *se hasarder*, dans la présence bénie du Seigneur, à conduire le culte de Dieu! Plus celui qui le fait, pensera à la présence de son Seigneur et Maître, plus il sera attentif qu'un mot ne sorte de sa bouche, qu'une note ne soit touchée qui ne serait pas en harmonie avec le coeur du Seigneur, en communion avec ce en quoi l'Esprit présent dans l'assemblée, conduit les louanges des saints. Combien vivement le coeur sent à ce moment une note discordante, quand l'oreille de l'âme est attentive pour que la note résonne vraiment dans les coeurs des saints en accord avec celui du Seigneur. Cette note discordante peut être une hymne mal choisie, une mélodie qui ne convient pas aux paroles d'un cantique spirituel; quelquefois c'est

la hâte de l'un, d'autres fois la lenteur d'un autre, ou la verbosité de quelques-uns. Quels exercices d'âme produisent ces choses, et combien elles gâtent la réunion qui devrait rafraîchir et nourrir l'âme! Il arrive aussi fréquemment que l'on a négligé de se juger soi-même jusqu'au moment où la présence du Seigneur est sentie, et alors l'âme éprouve qu'elle n'est pas dans un état de puissance spirituelle; elle doit penser à elle-même, au lieu de penser à Christ.

Oh! que mes frères puissent peser ces choses, et que, pauvres et faibles comme nous sommes, nous puissions croître dans le sentiment de ce que c'est que d'être rassemblés autour du Seigneur, de réaliser sa présence, de nous oublier nous-mêmes, de nous attendre à lui, d'avoir notre force renouvelée, de porter en sa présence des vaisseaux purs, quoique vides, de les trouver remplis et débordants de Celui dont la plénitude est inépuisable, si remplis que la coupe débordante retourne à lui, comme des eaux vives rafraîchissent l'âme fatiguée et retrouvent leur niveau en sa présence et dans la présence du Père.

Je suis sûr aussi que parfois, il y en a plusieurs dont les coeurs rafraîchiraient leur Seigneur et leurs frères par «cinq paroles» de louanges, et qui les retiennent et «éteignent l'Esprit», obligeant quelque autre à parier en dehors du vrai ordre de l'Esprit de Dieu (parce que cela lui est imposé), et perdant ainsi beaucoup pour leurs propres âmes, aussi bien que pour les âmes de leurs frères.

Le coeur désire ardemment de voir les assemblées des saints de Dieu remplies de l'Esprit, et dans cette fraîcheur de puissance et d'adoration qui met l'homme de côté, et laisse la place à Christ seul, ou à ce qui est de l'Esprit de notre Dieu.

Quelle consolation et quel bien pour l'âme, de savoir que chaque «premier jour de la semaine» nous amène de sept jours plus près du glorieux jour en vue duquel nous annonçons la mort du Seigneur! Combien la *première* aussi bien que la *seconde* venue du Seigneur est placée d'une manière précieuse devant l'âme dans cette fête du premier jour de la semaine! Lorsque ce jour de son retour viendra et que *nous* le verrons, *lui* verra du fruit du travail de son âme, et sera satisfait. Tous nos désirs spirituels, comme aussi les siens, trouveront alors leur réponse, et nous entrerons sur cette scène de laquelle il est dit: «Et ils ne cessent jour et nuit, disant: Saint, saint, saint, Seigneur, Dieu, Tout-puissant, celui qui était, et qui est, et qui vient». C'est son Etre saint qui touche le coeur, même dans cette scène, et qui conduit ceux qui entourent le trône à oublier leur propre bénédiction et leur propre gloire; à laisser l'une et à se dépouiller de l'autre, dans l'occupation plus douce de jouir de la sienne, et de dire: «Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu» (Apocalypse 4).

«Bienheureux ceux qui habitent dans ta maison; ils te loueront incessamment!» (Psaumes 84: 4).

Chapitre 3 - Les derniers jours

«De la même manière dont Jannès et Jambres résistèrent à Moïse, ainsi aussi ceux-ci résistent à la vérité» (2 Timothée 3: 8).

Les dernières paroles d'un serviteur de Dieu ont un caractère profondément sérieux, surtout lorsque nous pensons qu'elles ont été écrites ou dites à la fin de son service terrestre, comme fruit de ses diverses et nombreuses expériences, et sont accompagnées du mûr jugement sur toutes choses, que la communion avec Dieu durant de longues années lui faisait porter. Quel poids plus grand encore doivent-elles avoir, lorsqu'elles sont inspirées par l'Esprit de Dieu, comme celles que Paul écrivait à Timothée, son enfant bien-aimé, son véritable fils dans la foi?

D'une manière générale, les Ecritures contiennent les vérités révélées pour l'éternité; mais elles renferment aussi des vérités qui n'auront point d'application lorsque le temps aura fini son cours, bien que les résultats de ce qu'elles enseignent doivent avoir leur portée dans l'histoire éternelle de tous ceux à qui elles ont été adressées ou dites. Telle est la seconde épître de Paul à Timothée, qui contient les dernières paroles de cet homme de Dieu. Eternelles dans leurs résultats, elles furent écrites pour le temps, et ont *maintenant* leur application particulière, avant que le temps ait achevé son cours.

Combien est aussi solennelle la pensée que, dans chaque cas où les dernières paroles des grands conducteurs du peuple de Dieu se font entendre dans l'Ecriture, nous trouvons invariablement le déclin total et la ruine absolue de tout ce qui les entourait. Ce pour quoi leur coeur avait travaillé avec amour, était déchu pour ne jamais se relever, et bien qu'il y eût pour la foi un sentier assuré, tracé par Dieu lui-même au milieu de la ruine, il n'y avait aucune espérance de restauration. Le regard, dégoûté des choses d'ici-bas, se tourne alors vers le Seigneur, et attend son intervention, son retour, comme la seule joie pour le coeur, l'unique ressource pour l'âme, la seule espérance qui nous soit laissée.

Contemplant la fin de la carrière de Moïse, et lisant le touchant récit du terme de sa course, clos par son cantique prophétique, pour apprendre à connaître le coeur et les sentiments de cet homme de Dieu, avant qu'il eût passé de la scène de ce monde (Deutéronome 31; 32).

Il en est ainsi des dernières paroles de David, de son cantique, quand il voyait les débris du naufrage de ses espérances dispersés autour de lui. Son coeur se tourne alors vers ce matin sans nuages, vers le juste Dominateur parmi les hommes, qu'il contemple par l'Esprit — le Christ des pensées de Dieu, selon qu'il pouvait être connu alors.

Quels devaient être aussi les sentiments de Paul, au milieu de la corruption de la chose la plus excellente qui eût jamais été vue sur la terre après Celui qui seul est parfait. Oh! que notre coeur à tous, enseigné par l'Esprit de Dieu, puisse apprécier ces dernières paroles de Paul, avec les sentiments qui remplissaient l'âme de l'apôtre, lorsqu'il écrivait à Timothée, son bien-aimé fils dans la foi, le seul dont il pût dire: «Je n'ai personne qui soit animé d'un même sentiment avec moi». Lorsque, regardant autour de nous, nous rencontrons journellement dans l'Eglise de Christ ces hommes charnels et mondains — charnels et mondains, bien qu'ils soient siens — nous nous étonnons moins de l'angoisse de Paul, et nous comprenons mieux

combien le Christ qu'il avait cru lui devenait toujours plus précieux. Lorsque, se détournant de toutes ces choses dans lesquelles son coeur avait vécu sur la terre, et pour lesquelles, au milieu de souffrances sans égales dans l'histoire d'un homme, il avait travaillé et s'était dépensé durant tant d'années, il se tourne vers Celui qui seul était digne de tout le dévouement de son coeur, il dit: «J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi: désormais m'est réservée la couronne de justice que le Seigneur juste juge me donnera dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition».

Ecoutez aussi ce cri qui sortit du plus profond de l'âme du Législateur, quand Dieu lui eut dit: «Monte sur cette montagne d'Abarim, et regarde le pays que j'ai donné aux fils d'Israël. Tu le regarderas, et tu seras recueilli vers tes peuples, toi aussi, comme Aaron, ton frère, a été recueilli» (Nombres 27: 12, 13). Alors Moïse dit: «Que l'Eternel, le Dieu des esprits de toute chair, établisse sur l'assemblée un homme qui sorte devant eux et entre devant eux, et qui les fasse sortir et les fasse entrer; et que l'assemblée de l'Eternel ne soit pas comme un troupeau qui n'a pas de berger» (versets 16, 17).

Combien le coeur du fidèle répète en esprit cette parole! Comme il se tourne vers le Seigneur, afin que lui, le Berger de ses brebis, agisse en les gardant selon sa nature, son caractère et ses voies! Comme Paul aussi se tourne vers le Seigneur qui se tenait près de lui et le fortifiait, qui l'avait délivré et le délivrerait encore! Le vieux serviteur épanche alors ses pensées dans le sein de Timothée, à l'heure que nous présente cette seconde épître adressée à son enfant bien-aimé, avant que l'apôtre servît «de libation» (4: 6) et quand le temps de son «départ» était proche.

Il y a, dans les paroles qui ouvrent l'épître, quelque chose de frappant, qui n'est pas selon le témoignage général de ses autres écrits; c'est qu'il parle de lui-même comme étant apôtre, «selon la promesse de la vie, qui est dans le Christ Jésus». Il fait allusion d'une manière plus explicite à cette vie, dans sa lettre à Tite, écrite avant la seconde à Timothée; là il dit: «La vie éternelle, promise avant les temps des siècles». Mais ici aussi, il est apôtre «selon cette promesse de la vie dans le Christ Jésus». Cela a une importance très marquée dans toute l'épître. Les exhortations ici deviennent aussi beaucoup plus individuelles, alors que les choses en étaient arrivées à la ruine qui est maintenant devant nous.

La tendance de l'homme, des saints aussi, est toujours d'aller d'un extrême à l'autre, et cela presque en toutes choses, mais en aucune davantage que dans les choses spirituelles. Plusieurs âmes, qui soupiraient après la vérité, ayant trouvé les vérités qui les avaient délivrées des systèmes des hommes dans l'église professante, ont été désappointées par les manquements et la faiblesse de ceux qui, comme elles, avaient cherché et trouvé la délivrance et marchaient dans les divines vérités de l'Eglise de Dieu, invoquant le Seigneur d'un coeur pur. Ils ont été découragés et ont perdu toute espérance quant à la possibilité d'une marche collective parfaite; ils ont alors passé à l'autre extrême, estimant que tout est tellement brisé et ruiné que rien ne subsiste sinon la piété individuelle, et le sentier de personnes isolées attirées l'une vers l'autre par des besoins spirituels communs. N'avons-nous pas entendu parfois des paroles telles que celles-ci: «Le témoignage collectif n'est plus, mais nous avons la

parole de Matthieu 18: 20, sur laquelle nous pouvons nous appuyer», faisant une fausse application de ce passage: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux»? De telles pensées sont de l'incrédulité. Lorsque nous sommes *découragés* touchant l'état de l'Eglise de Dieu, nous montrons que nous ne sommes pas, ou que nous n'avons jamais été sur un terrain vrai.

C'est la tendance constante de l'âme d'être occupée du mal, et de se décourager à la pensée qu'il surmonte le bien. Penser ainsi suppose que le mal est plus grand que Dieu! C'est une grande chose de compter sur Lui, de sentir que *Lui* est au-dessus de tout, et qu'il veut remplir nos cœurs de la puissance de cette grâce qui est dans le Christ Jésus. Il n'y a pas d'épître où nous voyons une puissance de mal plus variée que dans la seconde à Timothée, et cependant il n'en est aucune qui insiste davantage sur la hardiesse et le courage que doit revêtir le serviteur au milieu de tout ce mal. «Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus». — «N'aie pas honte du témoignage de notre Seigneur». — «Prends part aux souffrances de l'évangile». — «Prends ta part des souffrances comme un bon soldat de Jésus Christ». — «Sois sobre en toutes choses, endure les souffrances». — «Accomplis pleinement ton service», etc.

Je voudrais maintenant examiner cette pensée de «*la vie*» qui occupe tant l'esprit de l'apôtre. Il parle de lui-même comme étant «apôtre selon la promesse de *la vie* qui est dans le Christ Jésus». Nous sommes ramenés à ce qui était avant que le monde fût: «La vie éternelle que Dieu, qui ne peut mentir, a promise avant les temps des siècles», mais qu'il a manifestée par l'Evangile quand le temps fut venu, quand l'homme, ayant été pleinement éprouvé, fut déclaré complètement ruiné. Dieu «nous a sauvés et nous a appelés d'un saint appel, non selon nos oeuvres», ou selon notre responsabilité, d'après laquelle nous n'avions à attendre que le jugement, «mais selon son propre dessein et sa propre grâce, qui nous a été donnée dans le Christ Jésus, avant les temps des siècles, mais qui a été manifestée maintenant par l'apparition de notre Sauveur Jésus Christ, qui a annulé la mort et a fait luire *la vie* et l'incorruptibilité par l'évangile». Ici, «les temps des siècles», ceux de l'histoire du premier homme, sont passés sous silence; mais la grâce était donnée avant qu'ils commençassent; elle a été manifestée — quand l'histoire du premier homme eut pris fin — et a été mise en évidence dans la Personne, la marche et l'apparition de Jésus Christ ici-bas. La vie éternelle qui était auprès du Père a été manifestée dans le Fils — un homme sur la terre; une vie dont chaque expression et chaque mouvement étaient la communion entre le Père et le Fils.

Une seule volonté — la volonté du Père — était accomplie par Celui qui était l'homme sans volonté et qui cependant, de droit, aurait pu en avoir une. Il abandonnait sa volonté, toujours parfaite, et ne la faisait jamais. «La volonté de celui qui m'a envoyé», était sa vie. Sentier magnifique de lumière et de bénédiction, dans un monde éloigné de Dieu, à cause de la propre volonté de l'homme qui agissait sous l'instigation de l'ennemi. Dans la mort, et par la mort, où s'est montrée la perfection de son obéissance sans laquelle tout le reste était imparfait, il a annulé la mort. Lui, en qui il n'y avait aucune nécessité de mourir, descendit dans la mort, ayant la capacité de le faire, car en grâce il était devenu un homme. Il laisse sa

vie parfaite par obéissance au commandement de son Père — prenant sur lui, dans la pureté sans tache de sa Personne, les péchés de son peuple, les péchés dont le salaire était la mort. Mais plus que cela: il répondit à tout ce que la sainteté de Dieu requérait contre le péché et à cause du péché. Il changea la mort, salaire du péché, en un sentier de la vie, annulant son office comme précurseur du jugement à venir. L'âme et le corps étaient en son pouvoir, et au lieu de la mort de l'âme et de la corruption du corps, il fit luire la vie de l'une et l'incorruptibilité de l'autre, par la bonne nouvelle de la victoire sur la mort! Cette vie était promise avant les siècles, elle fut manifestée en lui, comme Homme sur la terre, et maintenant elle brille dans l'évangile.

«Certaine est sa parole» pour les siens: «Si nous sommes morts avec lui, nous vivons aussi avec lui; si nous souffrons, nous régnerons aussi avec lui» (chapitre 2: 11, 12). Et nous lisons encore: «Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés» (chapitre 3: 12). La vie de Paul en présente un exemple frappant, et maintenant à la fin de sa course), il s'adresse à Timothée et la lui rappelle en ces mots: «Tu as pleinement compris ma doctrine, ma conduite (ou manière de vivre), mon but constant, ma foi, mon support, mon amour, ma patience, mes persécutions, mes souffrances, telles qu'elles me sont arrivées à Antioche, à Iconium et à Lystre, quelles persécutions j'ai endurées; — et le Seigneur m'a délivré de toutes».

Je ferai remarquer ici que les chapitres 3 et 4 de cette épître, sont les avertissements de l'Esprit de Dieu relativement à l'état de choses qui surviendrait immédiatement après que le service apostolique dans l'Eglise aurait pris fin.

«Les derniers jours» commencèrent dès que Paul ne fut plus. Jean qui lui survécut, nous dit: «Petits enfants, c'est la dernière heure» (1 Jean 2: 18). Jacques parle ainsi: «Vous avez amassé un trésor dans les derniers jours... Le juge se tient devant la porte» (Jacques 5: 3, 9). Pierre aussi nous dit: «Un salut qui est prêt à être révélé au dernier temps». «Le temps est venu de commencer le jugement par la maison de Dieu» (1 Pierre 1: 5; 4: 17). «Aux derniers jours des moqueurs viendront» (2 Pierre 3: 3).

Ces mots: «Les derniers jours», ne désignent pas simplement le temps où nous vivons, à la fin du dix-neuvième siècle; c'est une expression employée par tous les apôtres, pour décrire l'état moral qui existait alors ou qui s'introduisait.

Mais maintenant remarquez ce qui vient après. Cette vie dans le Christ que possèdent ceux qui lui appartiennent: «Christ est votre vie», devait rencontrer l'opposition de «la forme de la piété» dans le corps professant en ruine. J'ai déjà cité les paroles de l'apôtre ([2 Timothée 3](#)), disant ce que les hommes deviendraient tout en portant le nom de chrétiens: «Ayant la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance». De telles gens, le coeur fidèle devait se détourner, se séparer d'une manière positive de tout ce qui ne portait pas l'empreinte, en puissance pratique, de cette vie vécue et exprimée.

Cette résistance à la vérité se montrerait d'une manière remarquable dans une contrefaçon qui irait bien loin afin de séduire les âmes. Le vieil apôtre fait allusion aux premiers

jours de l'histoire d'Israël, lorsque ce peuple était en Egypte, avant sa délivrance, captif sous la puissance de Satan.

Dieu avait envoyé Moïse pour être le libérateur des fils d'Israël, et Aaron devait être sa bouche et son prophète. Ils allèrent donc vers le Pharaon, ainsi que l'Eternel le leur avait commandé, et Aaron, ayant jeté par terre sa verge, à la demande du Pharaon de lui donner une preuve de leur mission divine, la verge devint un serpent. La verge, signe de la puissance, était devenue satanique, et c'était sous cette puissance que le peuple était tenu captif. Il en est ainsi dans la profession de christianisme où la forme de la piété tire toute sa puissance de l'ennemi, et n'a aucune puissance de vie par la vérité. Lorsqu'au désert, Dieu montra pour la première fois ce prodige à Moïse, celui-ci s'enfuit de devant le serpent. Ainsi doit faire maintenant le fidèle: le fuir ou s'en détourner.

Pharaon appelle alors ses sages et ses magiciens, les Jannès et Jambres qui résistaient à la vérité. Ils jetèrent aussi par terre leurs verges, qui devinrent des serpents. Ainsi le témoignage du Seigneur fut annulé par le pouvoir de Satan, «et le coeur du Pharaon s'endurcit».

L'Eternel montre ensuite d'autres signes de puissance. Aaron, à son commandement, prend sa verge et l'étend sur les eaux d'Egypte, et les eaux sont changées en sang. Ce qui était pour le rafraîchissement de l'homme, devient le symbole du jugement et de la mort. Tout cela porte la pensée vers un temps futur où ce signe terrible reparaitra pour la seconde fois, quand «le second ange» versera sa coupe remplie de la colère de Dieu «sur la mer, et qu'elle deviendra du sang, comme un corps mort», et que «le troisième ange» versera «sa coupe sur les fleuves, et sur les fontaines des eaux, qui deviendront du sang». Tout devient mortel, frappé de mort, non seulement les masses des nations et les hommes, mais les sources d'influence sur toutes les choses humaines dans ce jour-là. Combien elle est solennelle la pensée qu'aujourd'hui tout se précipite vers cette fin — l'océan du jugement qui va se déverser sur la terre!

Un autre signe est donné à Pharaon: «Etends ta main, avec ta verge, sur les rivières, et sur les fleuves, et sur les étangs, et fais monter les grenouilles sur le pays d'Egypte. Et Aaron étendit sa main sur les eaux de l'Egypte; et les grenouilles montèrent, et couvrirent le pays d'Egypte». Mais de nouveau la puissance de Satan se manifesta: «Les devins firent de même par leurs enchantements, et firent monter des grenouilles sur le pays d'Egypte». Un répit suivit. A l'intercession de Moïse, la plaie fut retirée, et lorsque «le Pharaon vit qu'il y avait du relâche, il endurcit son coeur» encore plus. Combien il est frappant de voir que le seul moyen d'être délivré de la plaie reposait sur *Moïse* devant l'Eternel; ceux qui maniaient la puissance de Satan, étaient impuissants pour cela, et ils tombaient eux-mêmes sous ce pouvoir.

Or nous voyons ici la résistance terrible et persistante à la vérité, non par la persécution et la force ouverte, mais d'une manière plus destructive que toute autre — par *l'imitation* — en présentant une contrefaçon du vrai. Les serviteurs de Dieu donnent une preuve de leur mission divine, et aussitôt l'ennemi la neutralise. Jannès et Jambres imitent le miracle, et le

spectateur est confondu. Satan et Dieu étaient d'accord, semblait-il; il ne devait donc pas être permis à Israël de sortir d'Égypte. Il en est ainsi aujourd'hui. Qu'entendons-nous de tous côtés? «Oh!» dit-on dans les églises mondaines qui nous entourent, «l'Évangile qui est prêché parmi nous est tout aussi bon que le leur; il n'est pas nécessaire de se séparer pour entendre les mêmes choses», et c'est ainsi que l'ennemi a le dessus. «Nous trouvons», dit-on encore, «que dans telle ou telle église, on parle de la présence du Saint Esprit sur la terre; il n'est donc nul besoin de sortir d'une section de l'église professante pour entendre cela». Il en est de même des doctrines relatives à l'Église de Dieu, à la venue du Seigneur, etc. Chacune des vérités spéciales primitivement révélées par le Seigneur, pour former son peuple, est ainsi accaparée par les églises mondaines, et l'auditeur — le spectateur — est déçu par la contrefaçon de l'ennemi; sa conscience s'endort sous l'action soporifique de la forme sans la puissance.

Ensuite vient un autre signe. «Et l'Éternel dit à Moïse: Dis à Aaron: Étends ta verge, et frappe la poussière de la terre, et elle deviendra des moustiques dans tout le pays d'Égypte. Et Aaron étendit sa main avec sa verge, et frappa la poussière de la terre, et elle devint des moustiques sur les hommes et sur les bêtes; toute la poussière de la terre devint des moustiques dans tout le pays d'Égypte. Et les devins firent de même par leurs enchantements, pour produire les moustiques; mais ils *ne le purent*» (Exode 8: 16-18).

Que mon lecteur fasse bien attention à cette dernière victoire de Dieu, obligeant les instruments de Satan à reconnaître «*le doigt de Dieu*» (Exode 8: 19). Leur folie est ainsi rendue manifeste à tous. La puissance de séduction de Satan, ses contrefaçons spécieuses, tout cela n'a aucune valeur en présence de *la vie*; les réalités vivantes parlent pour Dieu plus que toute autre chose. Les magiciens ne peuvent y atteindre. L'imitation peut être complète, la contrefaçon peut être si semblable à la vérité, que tous sont déçus. Mais la *vie* de Christ *vécue* sur la terre — Christ vivant dans les siens — montre la profonde réalité de ce à quoi nulle imitation ne peut jamais atteindre, et la folie de ceux qui résistent à la vérité sera ainsi manifeste pour tous, comme l'a été celle de Jannès et Jambres.

Cette «conduite» — cette vie de la vie de Christ — a été vue en Paul, un homme qui avait «les mêmes passions que nous». Il était, dans sa vie, l'interprète de son enseignement. Son but constant, sa foi, son support, sa patience, les souffrances qui lui étaient arrivées à Antioche, à Iconie et à Lystre; les persécutions qu'il avait endurées et dont le Seigneur l'avait délivré; tout cela nous montre quelle était la carrière de cet homme. Elle était telle qu'elle réduisait à néant la fausse imitation de ceux qui résistaient à la vérité, apprenant toujours, mais n'étant jamais capables d'arriver à la connaître.

S'il y eût jamais un temps où les hommes pieux devraient vivre pour Christ, c'est celui où nous sommes. C'est le *seul* moyen pour couvrir de honte les contrefaçons de l'ennemi dans lesquelles souvent même des saints se laissent prendre, et pour forcer l'ennemi et le monde qu'il gouverne, à dire: «C'est le doigt de Dieu». Dieu seul peut produire la vie, et donner à ceux qui la possèdent grâce et force pour la vivre ici-bas. Ce qui est agréable à ses yeux, c'est «la vie de Jésus manifestée dans notre corps mortel». Puissions-nous être saisis et remués dans

les profondeurs de nos âmes, à la pensée de cette victoire que nous pouvons lui donner sur l'ennemi, savoir notre foi, étant victorieux du monde à travers lequel il a passé dans la perfection qui lui appartenait. «J'ai vaincu le monde» dit-il. C'est un ennemi vaincu. Notre foi en lui nous garde dans sa dépendance, et «c'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi» (1 Jean 5: 4).

Ainsi «la vie» qui marche avec Dieu, qui attend Christ et le sert en l'attendant, est le sujet qui nous initie ici (2 Timothée 1: 1) dans l'enseignement de Paul. Elle avait été promise dans le Christ Jésus avant que le monde fût; manifestée en lui sur la terre (2 Timothée 1: 10); mise en lumière par la bonne nouvelle de son oeuvre et de sa victoire. «Ceux qui sont morts avec lui, vivront aussi avec lui», si nous regardons vers l'avenir (2: 11). Elle était vue en Paul comme une chose actuelle, dans sa marche et son service constants (2 Timothée 3: 10). L'ennemi aurait voulu l'annuler par ses contrefaçons, mais il déjouait ses efforts par sa marche humble, séparée du monde, une marche dévouée avec Dieu (3: 8, 9). Et tous ceux qui veulent *vivre* ainsi pieusement, auront à souffrir la persécution (3: 12).

Cependant le serviteur de Dieu devait suivre l'exhortation de l'apôtre: «Toi, demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu, sachant de qui tu les as apprises». Jamais il ne peut venir un temps où ces choses doivent être abandonnées. La «doctrine de Paul» était la *dernière révélation* qui dût être donnée; elle était le secret de Dieu pour ceux qui le craignent et qui ont une oreille pour entendre. Elle demeurera, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi, aussi longtemps que le Saint Esprit restera sur la terre. Elle est la *dernière vérité* retrouvée par l'Eglise de Dieu, de même qu'elle était la dernière qui lui fut donnée. Lorsqu'au commencement elle eut été perdue, la ruine survint, et si maintenant on la rejette, ou qu'on en abuse, en n'en prenant que la forme sans la puissance, elle sonne comme le glas de tout progrès à venir pour ceux qui sont ainsi trompés par l'ennemi.

Les Ecritures de Dieu sont complétées par la doctrine de l'Eglise donnée par le moyen de Paul. «Maintenant», dit-il, «je me réjouis dans les souffrances pour vous, et j'accomplis dans ma chair ce qui reste des afflictions du Christ pour son corps qui est l'assemblée, de laquelle moi je suis devenu serviteur selon l'administration de Dieu qui m'a été donnée envers vous, pour compléter la parole de Dieu» (Colossiens 1: 24, 25). Un segment du cercle complet de la révélation manquait encore lorsque Paul fut appelé, et maintenant, avec sa doctrine, tout nous a été dit; il n'y a plus rien au delà. Jean développera ce qui avait été déjà présenté, mais aucune nouvelle vérité n'est révélée. Vouloir aller au delà, et nous «mener en avant», quand les Ecritures sont complétées par la doctrine de Paul, c'est l'esprit de l'antichrist. Jean dit à la dame élue et à ses enfants que «plusieurs séducteurs sont sortis dans le monde, ceux qui ne confessent pas Jésus Christ venant en chair: celui-là est le séducteur et l'antichrist.. Quiconque vous mène en avant et ne demeure pas dans la doctrine du Christ, n'a pas Dieu». De quelle manière absolue l'Esprit de Dieu se prononce contre tout ce qui prétend être un progrès, contre tout développement, contre tous ceux qui voudraient ne pas demeurer dans ce qui était «dès le commencement», c'est-à-dire dans la révélation complète de la vérité en

Christ, donnée à connaître par le Saint Esprit par le moyen des apôtres. Jean disait encore: «Celui qui connaît Dieu nous écoute; celui qui n'est pas de Dieu, ne nous écoute pas: à cela nous connaissons l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur» (1 Jean 4: 6).

Dieu, dans ces derniers jours, rappelle aux siens que les Ecritures sont leur seule ressource: «Je vous recommande à Dieu, et à la parole de sa grâce, qui a la puissance d'édifier et de vous donner un héritage avec tous les sanctifiés» (Actes des Apôtres 20: 32), dit l'apôtre aux anciens d'Ephèse, auxquels il avait annoncé que «des loups redoutables» entreraient parmi eux, et «n'épargneraient pas le troupeau». «Demeure», dit-il à Timothée, comme à nous tous, «dans les choses que tu as apprises, et dont tu as été pleinement convaincu, sachant *de qui* tu les as apprises, et que, dès l'enfance, tu connais les Saintes lettres... Toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli, et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre» (2 Timothée 3: 14-16).

Garde-moi, ô Dieu! car je me confie en toi

Psaume 16: 1 - ME 1894 page 181

Voir la méditation « la vraie sainteté » [Messager 1894, pages 421 et suivantes.](#)

Les Psaumes 16, 31, 36, présentent des phases différentes de la vie du Seigneur ici-bas. Dans tous les trois nous avons le chemin de la foi, caractérisé par la dépendance de Dieu et la confiance en lui; mais le côté de la piété que nous trouvons dans les deux derniers, nous est sans doute plus familier que celui qu'offre le Psaume 16. Celui-ci parle plutôt du ressort intérieur qui fait agir, du mobile de l'âme.

Dans le Psaume 31, le psalmiste, l'Esprit de Christ en lui, appelle l'intervention de Dieu à cause de la méchanceté du monde, à cause de cette activité inique des hommes ennemis de Dieu, qui veulent se débarrasser de Celui que Dieu a envoyé. Ils profitent de la position d'humilité que Jésus avait prise pour comploter contre lui, lui dresser des pièges, le diffamer et le couvrir d'ignominie. L'amertume de l'opprobre dont ils voulaient remplir son âme, est développée avec plus de détails dans le Psaume 69, mais elle occupe ici une grande place. Les versets 10 à 12 rappellent les douloureuses expériences de Job, dans le temps de son amère épreuve. La perfection de l'obéissance de Christ — obéissance qui allait « jusqu'à la mort » — est particulièrement l'occasion dont les cœurs endurcis des pécheurs se servent pour amonceler sur lui leur haine et leur mépris. Mais la ressource de son âme est DIEU, la clarté de sa face, sa bonté, sa justice et sa grâce. C'est la vie de Christ au point de vue extérieur, pour ainsi dire, vie se terminant à la croix, où il s'est servi des paroles du verset 5: « En ta main je remets mon esprit ». Depuis le verset 19, la pensée s'élargit pour embrasser tous ceux qui craignent Dieu et qui jouissent d'une manière spéciale de cette bonté (*) de Dieu dont les fils des hommes en général sont témoins, quand même ils n'en profiteraient pas. Ces fidèles, le Seigneur se les associe, comme il le fait aussi dans le Psaume 16.

(*) Le mot « bonté » dans ce verset, correspond au terme « bon », que nous trouvons en Matthieu 7: 11; 20: 15. Il n'est pas le même que « bonté » des versets 16 et 21 de notre Psaume, et qui est le mot employé ordinairement, comme dans les Psaume 62: 12; 107: 1, etc.

Le Psaume 36 a en vue, non le déploiement contre l'écu de Dieu, de l'inimitié dont le cœur de l'homme est rempli, mais le caractère du méchant qui ne connaît absolument rien de la crainte de Dieu, et qui, par conséquent, ne sait pas même ce que c'est que la honte, lorsque son iniquité devient détestable et est mise en évidence de manière à être haïe par les hommes. Par contre, la bonté et la justice de Dieu font les délices du fidèle. Etablie dans les cieux, précieuse pour le cœur, la bonté de Dieu est la ressource de ceux qui se réfugient auprès de lui, « sous l'ombre de ses ailes ». C'est là que se trouvent en pleine mesure pour l'âme une nourriture abondante et les délices de la communion avec Dieu, qui, en l'occupant du bien, la garantissent de l'atteinte du mal et du jugement qui va tomber sur les ouvriers d'iniquité. Se réjouissant dans la justice ainsi que dans la bonté de Dieu, le fidèle trouve auprès

de lui la source de la vie et la lumière qui d'en haut resplendit dans l'âme (verset 9). C'était la joie de Christ pendant qu'il était sur la terre. Combien il est précieux pour nos coeurs d'être abreuvés aux sources de la vie, de la lumière et de l'amour, sous la conduite de Celui qui les connaissait et qui en jouissait parfaitement, et qui nous les a ouvertes dans sa propre Personne. C'est lui que nous entendons dire en s'adressant à Dieu: «*Ta bonté, ta fidélité, ta justice*». Qui, comme lui, en a connu et en connaît la profonde signification? Mais il nous les révèle. Dans le Psaume 40, il prêche ces choses «dans la grande congrégation», après les avoir goûtées et les avoir rendues efficaces pour nous, dans sa mort et par sa résurrection. Toujours est-il qu'ici, comme dans le Psaume 31, nous avons les ressources extérieures où l'âme puise sa force, — la bonté de Dieu envers elle.

Le Psaume 16 présente le côté inverse, la «bonté» du fidèle, c'est-à-dire de Christ, qui répond à la bonté de Dieu et qui la reproduit en piété envers Dieu et en sollicitude envers les hommes. Il ne s'agit pas, comme dans le Psaume 36, du poids que fait peser sur l'âme l'iniquité qui abonde ici-bas dans le monde; ni, comme dans le Psaume 31, des voies gouvernementales de Dieu et de son intervention à bras élevé en faveur de son serviteur qui souffre de la part des méchants; nous trouvons ici les issues de la vie qui sont du coeur, et de quelle manière ce coeur doit être gardé (Proverbes 4: 23). Le ressort secret et caché qui fait agir, le mobile de l'âme, se révèle par les pensées, par les paroles, par les actes, qui en sont les résultats. Dans la Personne de Jésus et dans sa vie parfaite, nous apprenons à connaître la source intérieure d'où ces choses découlent. Et c'est dans ce sens que nous lisons dans le premier verset: «Garde-moi, ô Dieu! car je me confie en toi». Connaissons-nous cet état du coeur? Est-ce dans un coeur ainsi gardé que se trouve le mobile de notre vie?

Ces paroles «garde-moi», nous font penser volontiers aux difficultés ou aux périls que nous rencontrons sur notre chemin. Que de dangers, en effet, auxquels nous sommes exposés par notre propre insouciance, ou par le mal caché dans un coeur «trompeur par-dessus tout», d'où sort la corruption de la chair, et qui est en butte aux entraînements du monde et aux ruses de Satan, l'ennemi toujours vigilant pour nous surprendre! Les embarras de la vie, amenés souvent par notre indépendance de caractère, se dressent aussi devant nous comme autant de raisons pour invoquer le secours divin. Pour Christ, il n'y avait rien de semblable. Et il est notre Modèle parfait dans sa vie de dévouement absolu, fruit du déploiement de la grâce envers nous. «Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui à marché». Les choses que nous avons signalées plus haut, réclament sans doute constamment de nous la vigilance, la prière et l'application de la parole qui purifie; mais, dans ce Psaume, il y a une autre chose, savoir d'être gardé de Dieu quant *au mobile de l'âme*, dans cette pureté absolue, cette entière consécration à Dieu, qui caractérisait la vie de Jésus — d'être gardé là, dépendant, obéissant et confiant. A mesure que nous entrons dans les détails de sa vie, nous sentons combien nous connaissons peu de cette piété.

Que de fois nos meilleures oeuvres ne sont-elles pas le fruit de notre volonté, plutôt que de l'obéissance et de la dépendance de Dieu? La conscience, chez nous, est peu exercée à cet égard. N'agissons-nous pas maintes fois, parce que nous croyons que la chose à laquelle nous

nous appliquons, est bonne, utile, nécessaire, parce que nous aimons qu'elle soit faite, ou parce que nous trouvons une certaine satisfaction dans notre habileté à la bien faire? Ne sommes-nous pas comme les disciples qui se réjouissaient parce que les démons leur étaient assujettis? C'était un sentiment bien naturel, mais Jésus leur disait: «Ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont assujettis, mais réjouissez-vous parce que vos noms sont écrits dans les cieux». Et plus loin, nous lisons qu'en *cette même* heure, Jésus se réjouit en esprit. Sa joie venait de ce que les choses les plus grandes étaient révélées par son Père «aux petits enfants». Il pouvait dire: «Oui, Père» (Luc 10). La volonté du Père était la source de sa joie dans un moment où, selon les hommes, son oeuvre semblait manquer son but. «Les sages et les intelligents» ne la comprenaient pas. Il a dû dire, avec les paroles du prophète: «J'ai travaillé en vain». Quant à son oeuvre, il n'y avait pas de résultat qui attirât l'attention du monde, rien que des yeux humains pussent admirer et qui pût produire la satisfaction du coeur. Mais Jésus trouve sa joie à prendre les choses les plus faibles pour en remplir les cieux, à y écrire d'avance les noms des siens pour les y avoir bientôt et pour toujours avec lui. C'était le bon plaisir du Père, et cela, pour lui, était tout. Aucune puissance humaine, qu'elle fût inhérente à l'homme ou déléguée même de Dieu, ne pouvait écrire des noms dans les cieux. Pour cela, il aurait fallu cesser d'être sur la terre. Dieu avait dit à Moïse: «Personne ne peut me voir et vivre» (Exode 33: 20). Ainsi une place dans les cieux ne dépendait pas d'un effort humain, quel qu'il fût, ni de la volonté, ni du pouvoir de l'homme, mais uniquement du bon plaisir de Celui qui est «Seigneur du ciel», aussi bien que «de la terre». Moïse, à la fin de sa carrière, ne réitérait pas sa requête de voir la face de Dieu, mais son coeur se reposait avec une satisfaction intense sur «la faveur de Celui qui demeurait dans le buisson». Il en parle comme de la bénédiction la plus haute, mise en réserve pour celui qui était «nazaréen» d'entre ses frères (Deutéronome 33: 16). Il y a là assurément un type de Christ. Celui qui nous fait connaître Dieu, c'est «le Fils unique qui *est dans le sein du Père*» (Jean 1: 18). Jésus trouvait la force de son âme dans la connaissance de la volonté de Dieu et dans la jouissance de son amour. Il pouvait s'appliquer à lui-même la règle du croyant: «Il est écrit que l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole de Dieu» (Luc 4: 4). Il voulait toujours être gardé de Dieu dans une dépendance sans restriction. Mystère de son humanité, sans doute, mais en même temps exemple pour nous.

Nous trouvons donc ici la clef de la vie de Jésus ici-bas. Dans les cas où il manifestait de la manière la plus éclatante sa puissance divine, comme dans la guérison de l'aveugle-né ou la résurrection de Lazare, mais surtout lorsqu'il laissa sa propre vie — ce qui fut le couronnement de tout son service — nous trouvons, dans une perfection absolue et dans une harmonie divine, cette humanité de laquelle il n'a jamais voulu se départir. En présence de l'aveugle-né, il dit: «Il me faut faire les oeuvres de celui qui m'a envoyé, tandis qu'il est jour; la nuit vient, en laquelle personne ne peut travailler» (Jean 9: 4). Au sépulcre de Lazare, levant les yeux en haut, il prie en disant: «Père, je te rends grâces de ce que tu m'as entendu. Or moi je savais que tu m'entends toujours; mais je l'ai dit à cause de la foule qui est autour de moi, afin qu'ils croient que toi, tu m'as envoyé» (Jean 11: 41, 42). Lorsqu'il s'agit de laisser sa vie, il fait connaître qu'il avait le pouvoir divin d'en disposer, tout comme il avait pu rendre la vie à

celui qui avait vu la corruption. Dans les deux cas, la gloire de Dieu devait être établie et le Fils de Dieu glorifié (Jean 11: 4; 12: 28). Jésus pouvait et voulait *laisser* sa vie (comparez Jean 2: 19, 21). Il dit: «Personne ne me l'ôte; mais moi, je la laisse de moi-même; j'ai le pouvoir de la laisser et j'ai le pouvoir de la reprendre». Mais ensuite, il ajoute: «J'ai reçu ce *commandement* de mon Père»; et, dans un autre passage, il dit: «Afin que le monde connaisse que j'aime le Père; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais» (Jean 10: 18; 14: 31).

Connaissons-nous quelque chose de cette dépendance entière? Eprouvons-nous, comme le parfait Serviteur, le besoin de dire dans ce sens: «Garde-moi, ô Dieu! car je me suis confié en toi»?

Qu'il nous est difficile de porter un jugement juste sur l'exercice de notre volonté! Tout en ayant le désir de nous juger selon la vérité, combien nous nous faisons aisément illusion! Nous avons donc d'autant plus besoin d'être gardés, et néanmoins, la plupart du temps, nous n'y pensons pas. Nous avons à apprendre la dépendance de Dieu quant à nos *pensées*, de même que dans nos *voies*, et alors le résultat ne tardera pas à se manifester dans les deux grands fruits de la vie chrétienne, la justice pratique et l'amour pour les saints (voyez 1 Jean 2: 10, 29). C'est ce que nous voyons dans les versets 2 et 3 du Psaume.

La justice pratique consiste à accomplir ce que l'on est tenu de faire. Or le Seigneur Jésus, en venant ici-bas, «prenant la forme d'esclave», recevant en vue de cela un corps formé (*) pour l'obéissance, acceptait l'obéissance comme devant caractériser son service, et il la maintenait en toute occasion avec soin. Même dans l'angoisse de son âme, au jardin de Gethsémané, il dit: «Père, si tu voulais faire passer cette coupe loin de moi! Toutefois, que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne, qui soit faite» (Luc 22: 42). Il résume lui-même ce qui constitue le caractère d'un service complet, lorsqu'il dit: «Ainsi, vous aussi, quand vous aurez fait toutes les choses qui vous ont été commandées, dites: Nous sommes des esclaves inutiles; ce que nous étions obligés de faire, nous l'avons fait» (Luc 17: 10). Qui de nous oserait prétendre qu'il n'a jamais manqué en rien dans son service? Mais en supposant que l'on eût atteint cette mesure parfaite, il n'en résulterait pour le serviteur aucun sujet de gloire; car il n'aurait pas dépassé la juste limite de ce qu'il était tenu de faire.

(*) C'est le sens de l'expression du Psaume 40: 6: «Tu m'as creusé *des oreilles*». La version des Septante, citée en Hébreux 10: 5, l'a bien rendue par ces paroles: «Tu m'as formé un corps». Il ne s'agit nullement, comme plusieurs l'ont pensé, d'une allusion à Exode 21: 6. Dans le cas du serviteur hébreu, *une seule* oreille était percée. Rien dans l'expression employée, ni dans son application, ne justifie ce rapprochement.

Qu'il est merveilleux de voir notre précieux Sauveur consentir à prendre cette place, et à être encore, sous ce rapport, pour nous le modèle à suivre! Car il dit, dans les paroles du Psaume: «Tu as dit à l'Eternel: Tu es le Seigneur, ma bonté ne s'élève pas jusqu'à toi». Ne voyons-nous pas là l'infini du dévouement du coeur d'où sortent ces paroles? Ce dévouement absolu — «amour fort comme la mort» — nous fait voir jusqu'où s'étend son service parfait: ce n'était que la justice. Il ne voulait, il ne pouvait le limiter à un moindre degré. Il devait se montrer Dieu, dans l'immutabilité de son être, même dans ce service qui ne réclamait rien

pour soi-même, sinon d'être un «sacrifice vivant», et puis, à la fin, un sacrifice dans la mort. Il était tout entier à Dieu; il se devait à lui, parce qu'il était venu pour faire sa volonté. Qu'elles sont profondes ces paroles: «Le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs»; et ailleurs: «Le fils de l'homme s'en va bien, selon ce qui est déterminé» (Marc 10: 45; Luc 22: 22). Précieux Sauveur, combien nous sommes loin de te suivre! Fais que cet amour — ton amour pour nous, qui alla jusqu'à la mort — soit dans nos coeurs le mobile de notre service! C'est là la justice, la justice pratique. «Enfants, que personne ne vous égare: celui qui pratique la justice est juste, *comme, lui est juste*» (1 Jean 3: 7).

Ce n'est pas tout. Il y a *sur la terre* une sphère où l'activité de cet amour a à se déployer, et qui appelle et exige toujours la sollicitude du serviteur de Dieu: «Tu as dit aux saints qui sont sur la terre, et aux excellents: En eux sont toutes mes délices». — «Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, Jésus les aima jusqu'à la fin» (Jean 13: 1). C'était, pour ainsi dire, le résumé, le compte-rendu de son service, au moment où il allait passer de ce monde au Père. Ici encore, il nous présente le modèle à suivre. Qui, si ce n'est le coeur de Christ, aurait appelé «excellents», les objets de ses soins? Assurément l'excellence, s'il s'en trouvait en eux, verrait de lui-même, ainsi que le dit l'apôtre: «Par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis». Mais le parfait Serviteur ne parle pas de lui-même. Il pense aux «saints», comme s'il y avait en eux pour son coeur un attrait irrésistible. Pourquoi? N'était-ce pas parce qu'ils étaient les objets de cette grâce souveraine qui l'avait fait venir ici-bas pour accomplir, la volonté de Dieu? La plénitude de la Déité voulait se réconcilier toutes choses avec elle-même, et Jésus devait aller chercher cette pauvre créature pleine de propre volonté et d'indépendance, égarée dans un monde révolté contre Dieu, et devenue l'esclave et le jouet de Satan — celle-là même qu'il se plaît à appeler «MA brebis perdue». Grâce merveilleuse, admirable dans ses pensées, étonnante dans ses effets, produisant les louanges des coeurs qu'elle remplit! Les hommes exercent leur justice en crucifiant un brigand; Jésus trouve moyen de le prendre «avec lui», en justice, dans le paradis (comparez Proverbes 8: 20, 21), où il ne sera plus un brigand. Lui seul savait ce que cette oeuvre de grâce devait lui coûter de souffrances sous le jugement. Dorénavant Jésus pensera à ceux que sa grâce a sauvés, comme lui ayant été «donnés» par son Père. Il veut qu'ils soient «avec lui, là où il est» (Jean 17: 24).

Dans les moments d'épreuve provenant de l'iniquité qui abonde sur la terre, les rapports des enfants de Dieu les uns avec les autres deviennent quelquefois tendus et difficiles. L'état des églises auxquelles les épîtres furent adressées, le fait bien voir. Satan présente deux moyens pour faire face à l'épreuve. L'un, c'est de sacrifier une partie de la vérité pour ôter le «scandale de la croix»; l'autre, c'est de s'isoler, c'est-à-dire d'abandonner les saints, afin de pouvoir suivre ses propres sentiments, ses convictions personnelles, sans être inquiété par personne. Jésus ne voulait faire ni l'un ni l'autre. Il endurait la contradiction des pécheurs contre lui-même; il supportait ses disciples lents à croire ce qu'il disait; il garda les siens jusqu'au bout, sans jamais les abandonner. D'autre part, il maintenait la vérité quand même elle devait lui coûter la vie (Matthieu 26: 63-66; Jean 18: 37). La règle de sa vie, c'était le verset

8 de notre Psaume: «Je me suis toujours proposé l'Eternel devant moi». Jamais il ne dérogea à ce propos arrêté de son coeur d'être obéissant jusqu'au bout, jusqu'à la mort même, obéissance que, dans ce dernier cas, des hommes pécheurs ne peuvent rendre que dans un sens secondaire, car, pour eux, la mort est les *gages* du péché. Mais là, comme ailleurs, il trouvait l'Eternel «à sa droite», et il savait qu'il n'abandonnerait pas son âme au shéol. La dépendance de Dieu dans laquelle il marchait, ne pouvait manquer d'avoir sa réponse du côté de Dieu, sur qui il comptait. L'Eternel se tenait à la droite de Celui qui s'est fait «pauvre» ici-bas, «afin de le sauver de ceux qui jugeaient son âme», puis il lui a donné une place à sa droite, jusqu'à ce que ses ennemis soient mis «pour le marchepied de ses pieds» (Psaumes 109: 31; 110: 1).

Toute la vie de Jésus est l'expression et le résultat de ce qu'il demande dans le premier verset: «Garde-moi, ô Dieu! car je me confie en toi».

Remarquons la place que tient la présence ou «la face» de Dieu, dans les trois Psaumes dont nous avons parlé.

Dans le Psaume 36, verset 9, nous trouvons «la *source* de la vie»; dans le 31^e, verset 16, le soleil qui éclaire tout le chemin. Le premier dit: «Dans ta lumière nous verrons la lumière»; c'est le point de départ de la marche de la foi. L'autre présente la consolation dont le coeur a besoin tout le long de la route: «Fais luire ta face sur ton serviteur; sauve-moi par la bonté». Pour nous, la marche dans la lumière, la lumière elle-même, est réalisée quand nous suivons Jésus: «Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie» (Jean 8: 12). Mais le Psaume 16 nous met en présence de la fin du voyage, atteinte par Celui qui, «à cause de la joie qui était devant lui, endura la croix, ayant méprisé la honte». «Ta face», dit-il, «est un rassasiement de joie, il y a des plaisirs à ta droite pour toujours». Et maintenant, il «est assis à la droite du trône de Dieu». «C'est pourquoi, nous aussi... rejetant tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément, courons avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux sur JESUS» (Hébreux 12: 1, 2).

Lettre sur la divinité de Christ

Darby J.N. - ME 1894 page 409

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu votre traité. J'en suis heureux, car il me fournit une occasion de m'étendre un peu plus sur les preuves scripturaires de la Dité du Seigneur. Combien cette lecture m'a été douloureuse, je n'ai pas besoin de vous le dire. J'entrerai directement dans le sujet. Les expressions téméraires d'individus ne font rien à l'affaire; la question est: Que disent les Ecritures? Aucun chrétien ne nie qu'il ait à prier le Père, mais il est également certain que des prières sont adressées au Seigneur, et même «invoquer le nom du Seigneur Jésus» est, pour ainsi dire, une définition du chrétien (1 Corinthiens 1: 2). Etienne demande au Seigneur Jésus de recevoir son esprit, et Paul le supplie afin que l'écharde lui soit ôtée. Un enfant de Dieu prie son Père, mais l'administration de la maison de Dieu est entre les mains du Seigneur.

C'est une assertion étrange d'affirmer que les Ecritures ne disent pas que Jésus est Dieu, et je vous prie de remarquer que la question se lie étroitement avec celle-ci: «Qu'était-il avant d'être un homme?» Or nous lisons: «La Parole était auprès de Dieu, et la Parole *était Dieu*». Ensuite: «Et la Parole devint chair et habita au milieu de nous». Vous ne nierez pas que ce fût Jésus. Est-ce que Dieu — car Jésus était tel — cesse d'être Dieu? Il était «en forme de Dieu», il mit de côté sa gloire et a pris «la forme d'esclave»; mais il est toujours appelé Dieu: Jésus est Emmanuel, Dieu avec nous (Matthieu 1: 23). Ainsi les Ecritures le nomment Dieu. De plus, Jésus veut dire Jah ou Jéhovah le Sauveur. Son nom même affirme qu'il est Jéhovah; est-ce que Jéhovah n'est pas Dieu? Jésus reçut ce nom, parce qu'il devait sauver «son peuple de leurs péchés» — le peuple de qui? C'est pourquoi, en Jean 12, l'évangéliste cite un passage d'Esaié 6, où est déployée la gloire la plus élevée de Jéhovah, et dit (verset 41) que le prophète vit la gloire de Christ et parla de lui. C'est pourquoi encore le Seigneur dit aux Juifs: «Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai».

Votre question relative au Fils de David ne signifie rien. Personne ne dit que Dieu est le Fils de David: tous les chrétiens reconnaissent que Christ est né dans le monde comme homme; ce qu'ils disent est que le Fils de David était aussi Dieu. Prenez la fin du second chapitre de la 1^{re} épître de Jean, et le commencement du troisième. Au verset 28 du second chapitre, nous lisons: «Il sera manifesté»; il, c'est Christ; au verset 29, les saints sont présentés comme nés «de lui», mais au chapitre 3: 1, ils sont «enfants de *Dieu*»; puis le monde ne «l'a pas connu», est-il dit, c'est-à-dire n'a pas connu cette même Personne qui est Christ sur la terre. Au verset 2, «nous sommes maintenant enfants de Dieu», puis vient «quand il sera manifesté», maintenant c'est Christ. Personne ne peut lire ce passage, sans voir que Christ et Dieu étaient un seul et même Objet, une seule et même Personne, dans la pensée de l'apôtre. Il en est de même à la fin de l'épître: «Nous sommes dans le Véritable, savoir dans son Fils Jésus Christ: lui est le Dieu véritable et la vie éternelle». Cette vérité se trouve même dans

l'Ancien Testament. En Daniel 7, le Fils de l'homme vient jusqu'à l'Ancien des jours (verset 13), mais, plus loin, c'est l'Ancien des jours qui vient (verset 22). De même dans l'Apocalypse (1: 17), «le premier et le dernier» est Celui qui est «le vivant» et qui a été «mort». Au chapitre 1: 8, l'alpha et l'oméga est le Tout-puissant; et au chapitre 22: 12 et 13, l'alpha et l'oméga, c'est Christ qui vient. En 1 Timothée 6: 14-16, «le bienheureux et seul Souverain» est «roi de ceux qui règnent et seigneur de ceux qui dominent», et en Apocalypse 19: 16, ce «Roi des rois, et Seigneur des seigneurs» est Christ. En Jean 17, Jésus demande d'être glorifié auprès du Père, mais cette gloire il l'avait eue avant que le monde fût. Ce qu'il dit est qu'il ne fait et ne peut rien faire comme venant de lui-même, ἀφ' εαυτον (Jean 5: 19). La même chose est dite de l'Esprit Saint (16: 13): «Il ne parlera pas de par lui-même» — ἀφ' εαυτον — de par lui-même, comme source. Nul chrétien ne nie que Jésus a pris la forme d'esclave et a toujours vécu ainsi sur la terre; mais qui «a pris la forme d'esclave?» Ce n'est pas un ange. Un ange est un serviteur, et ne peut pas quitter son état originel. Christ «s'est anéanti lui-même» alors qu'il était en forme de Dieu; était-ce une forme fausse? Que le Seigneur me pardonne cette question; je la pose pour l'amour de vous, mon cher Monsieur. Christ pouvait dire: «Avant qu'Abraham fût, JE SUIS». La plénitude de la Dété, vous l'admettez, habitait en lui. Le Fils de Dieu était beaucoup plus que le Fils de David: «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même». De qui étaient les pensées et les paroles de Christ? N'étaient-elles pas d'un homme, et cependant de qui étaient-elles? Il pouvait dire touchant lui-même: «Le Fils de l'homme qui est dans le ciel». Qu'était-il avant de descendre ici-bas? La Parole qui devint chair, était-elle Dieu ou non, avant cela?

Prouver qu'il était homme, ne prouve rien nous le croyons comme étant une vérité fondamentale. Mais était-il seulement un homme? Evidemment non. Il était «la Parole»; il était «descendu du ciel». Qu'était-il donc avant de devenir un homme? Il affirme être Un avec le Père (Jean 10: 30); cela appartient-il à une créature? S'il n'était pas une créature, il était donc Dieu. Ou bien, nous aurions quelqu'un qui n'a pas été créé, qui a une existence indépendante en lui-même, et qui cependant ne serait pas Dieu; c'est une confusion et une chose impossible. «Par lui ont été créées toutes choses», qui est-ce? Il est «le premier-né de toute la création», parce qu'il l'a créée; de plus, «toutes choses subsistent par lui» (Colossiens 1: 16, 17). Il était au commencement, et, par lui, toutes choses furent faites; sans lui pas une seule chose ne fut faite de ce qui a été fait (Jean 1: 1, 3) lui donc n'a pas été fait. Y a-t-il deux Dieux? Il a posé les fondements de la terre, et les cieus sont l'ouvrage de ses mains; ils périront, mais lui demeure. (Hébreux 1: 10, 11). Tous les anges de Dieu doivent l'adorer (verset 6). «Bienheureux tous ceux qui se contentent en lui!» (Psaumes 2: 12) en lui, le Fils; et «béni soit l'homme qui se confie en l'Eternel», mais «maudit soit l'homme qui se confie en l'homme» (Jérémie 17: 7, 5). Lui et le Père sont un; y a-t-il une créature qui puisse dire cela?

Je trouve donc que Jésus est appelé Dieu avant de venir dans le monde (Jean 1), et après qu'il est venu dans le monde: Il est «Dieu avec nous». Il a créé toutes choses, et «toutes choses subsistent par lui»; il doit être adoré comme le premier et le dernier, l'alpha et l'oméga, ce qui est le titre donné expressément au Tout-puissant, Roi des rois et Seigneur des seigneurs,

Ancien des jours. Et de peur que nous ne pensions qu'il est quelque Dieu inférieur, il nous est dit que «toute la plénitude de la Dété habite en lui corporellement» (Colossiens 2: 9). L'enseignement moral de l'Écriture le confirme. «Christ est tout» pour le chrétien, de sorte que s'il n'est pas Dieu, Dieu n'est rien. Il est l'objet de la suprême dévotion du cœur: je dois vivre pour lui (2 Corinthiens 5: 15). Cela conviendrait-il, s'il n'est qu'une créature? C'est là la vraie question «Est-il une créature ou bien le Créateur? Nul chrétien ne nie qu'il soit vraiment un homme, et qu'il a pris une position d'infériorité quant au Père; mais pour cela, il s'est anéanti lui-même lorsqu'il était en forme de Dieu, et a pris la forme d'esclave; aucune créature ne pouvait faire cela. Par nature, elle est une.

Il était, comme vous le dites, le second Adam qui était préordonné, mais ce second Adam était le Seigneur venu du ciel (1 Corinthiens 15: 47). Il ne vint pas, assurément, pour faire sa volonté; comme homme, sa place était celle d'obéissance et de dépendance, mais il vint dans un corps que Dieu avait formé, s'étant offert lui-même pour cela. Vous pouvez dire qu'il est Fils de Dieu. Qu'entendez-vous par là? «Baisez le Fils, de peur qu'il ne s'irrite»; «Dieu a parlé dans le Fils» (εὐ νῆω, Hébreux 1: 1). L'exaltation de Jésus, dont vous parlez, eut lieu après qu'il eut été fait «un peu moindre que les anges (qu'il avait créés), à cause de la passion de la mort», étant «fait semblable à ses frères en toutes choses». Dieu «fait ses anges des esprits... mais quant au Fils, il dit: Ton trône, ô Dieu, etc.». Il ne le fait pas être quelque chose. Le sang d'un homme, de celui qui ne serait qu'un homme, purifierait-il de tout péché?

Je ne comprends pas comment vous pouvez dire que les Écritures ne disent pas qu'il est Dieu. Elles le proclament à maintes et maintes reprises, directement et indirectement, en termes équivalents. Je n'ai pas cité les passages: «Dieu manifesté en chair» et «Christ qui est sur toutes choses, Dieu béni éternellement», parce que les critiques peuvent raisonner sur eux. Le dernier cependant (Romains 9: 5), est un témoignage aussi clair qu'on peut le concevoir, et l'expression est telle qu'il ne peut s'appliquer qu'à Christ. N'est-il pas singulier que vous ayez pu passer par-dessus tous les passages auxquels j'en ai référé, et que vous n'ayez cité que ceux qui montrent que Christ était vraiment un homme, ce que personne ne nie, et sans quoi, en fait, sa Dété ne servirait de rien pour nous? Je ne puis, dans le court espace d'une lettre, avoir la prétention de discuter pleinement un tel sujet. Mais toute l'Écriture confirme cette vérité que Jésus est Jéhovah. Jean le Baptiseur était «la voix de celui qui crie dans le désert: Préparez le chemin du Seigneur», c'est-à-dire de Jéhovah. Il en est ainsi de Luc 7: 27, comparé avec Malachie 3: 1; ainsi encore de Luc 1: 76; et aussi lorsqu'il dit au lépreux: «*Je veux, sois net*». En Esaïe 66: 15, Jéhovah vient avec le feu et l'épée, mais nous savons que c'est Christ qui vient. Quelle est la signification de Michée 5: 2? Qui est le compagnon de Jéhovah? La purification du lépreux était l'oeuvre de Jéhovah; la multiplication des pains pour nourrir les cinq mille hommes se rapporte aux Psaumes parlant de Jéhovah; et quoique Jésus le fasse comme Fils de l'homme (Luc 9: 10-17 et suivants), il accomplissait le Psaume 132: 15, qui parle de Jéhovah. Non seulement il opérait des miracles, ce que Dieu peut donner à chacun de faire, s'il lui plaît, mais il conférait à d'autres, par sa propre puissance, le pouvoir d'en accomplir, ce que l'homme ne peut pas faire (Luc 9). Je mentionne tous ces

passages, pour confirmer les témoignages directs que l'Écriture rend à sa divinité; et ils ne peuvent s'accorder avec aucune autre doctrine. Et on pourrait les multiplier en en référant à chaque page de l'évangile. «Il vivifie ceux qu'*il veut*» (Jean 5: 21); cela peut-il être dit d'un simple homme, d'une créature? L'Ancien Testament déclare que l'Éternel devait venir, et que son chemin devait être préparé, mais c'était Christ. Hébreux 12: 25, 26, montre positivement que Christ est le Jéhovah du mont Sinaï.

... Je vous prie de peser les passages; car c'est la plus grande de toutes les consolations de savoir que Dieu est ainsi descendu et devenu un homme — qu'il se révèle à nous si près de nous. Je connais Dieu en connaissant Christ, je trouve ainsi qu'il est grâce et amour, et je ne puis le connaître d'aucune autre manière. Qu'il veuille vous donner de le voir!

La vraie sainteté

Voir aussi la méditation « Garde-moi, ô Dieu! car je me confie en toi » [Messager 1894, pages 181 et suivantes.](#)

Psaumes 16; 31; 36 - ME 1894 page 421

Le coeur véritablement dévoué à Dieu n'aura aucune liaison avec le mal; la crainte de Dieu le lui fera haïr; il s'en séparera. «Dieu est amour» et «Dieu est lumière». On ne peut avoir affaire à Dieu pour connaître son amour, sans se trouver dans la lumière. Les deux choses ne se séparent point. Ces deux caractères de la nature de Dieu qui se manifestent en même temps, produisent un effet correspondant dans la marche de celui qui reçoit réellement la révélation de Dieu. Le coeur est saisi par son amour que le Saint Esprit y verse; en même temps, la conscience est atteinte et réveillée; puis elle est formée et devient sensible et délicate par le ministère de l'Esprit, car il présente à l'âme la lumière et la gloire du Christ qui est l'image de Dieu. «Contemplant à face découverte (c'est-à-dire sans qu'il y ait de voile entre nous et la face de Christ) la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit... Car c'est le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendit, qui a relui dans nos coeurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ» (2 Corinthiens 3: 18; 4: 6).

On parle souvent de la morale; or le premier principe de la vraie morale est que l'âme se trouve consciemment dans la présence de Dieu qui est lumière, et qu'elle y marche. En dehors de cette présence, les ténèbres règnent; or celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va, car les ténèbres ont aveuglé ses yeux (1 Jean 2: 11). Ce grand principe est établi dans le Psaume 16, aux versets 4 et 5, qui insistent en même temps sur la séparation complète d'avec le mal.

Quelques mots pour élucider le sujet ne seront pas hors de place ici. Pour nous, à cause de la ruse du coeur, la séparation d'avec un entourage mauvais nous est plus sensible que le dévouement absolu à Dieu. Nous comprenons mieux ce dernier, et cependant c'est la séparation d'avec le mal qui doit le précéder et qui seule le rend possible. Voilà pourquoi la doctrine de la mort au péché, développée dans l'épître aux Romains, précède, comme enseignement fondamental ou primaire, celle de la vie de Christ en nous, que nous trouvons dans l'épître aux Colossiens. Il nous coûte d'apprendre que nous avons à nous tenir pour *morts* au péché; il nous semble que cela ferme à l'âme un champ où elle pourrait s'ébattre innocemment, comme dit le monde; elle se trouve gênée par la privation de sa liberté, alors même qu'elle ne voudrait peut-être pas en jouir d'une manière illicite. Autre chose est de ne pas vouloir faire certaines choses, autre chose qu'il ne soit pas *permis* de les faire. La défense fait ressortir l'inimitié du coeur contre Dieu. La volonté non soumise regimbe contre toute restriction qui lui est imposée. A ce point de vue, la loi nous rend un grand service, en nous faisant découvrir cette volonté foncièrement rebelle qui agit en nous, mal dont nous ne

pouvons être délivrés que par la mort. Un cadavre n'a pas de volonté. Le chrétien anticipe cet effet de la mort par la foi qui la voit déjà à la croix de Christ, et qui s'en sert comme d'un point de départ pour la marche, ayant les yeux arrêtés sur Celui qui s'est donné lui-même pour nous (Galates 2: 20).

De même que dans le cas de l'amour révélé, reçu dans l'âme et y agissant comme son mobile, nous avons vu que les Psaumes 31 et 36 nous mettent, pour ainsi dire, sur la voie pour saisir le sens du Psaume 16, de même nous allons trouver quelque chose d'analogue relativement à l'action de la lumière sur la conscience.

Dès le début de l'histoire de l'homme, les Ecritures signalent deux formes de mal, provenant l'une et l'autre du mensonge de Satan. Ce sont la corruption et la violence (*). Le psalmiste se montre exposé à celle-ci dans le Psaume 31, et à celle-là dans le Psaume 36. Nous avons besoin d'être instruits de Dieu pour être capables d'avoir un jugement sain quant aux choses mauvaises, et aussi pour pouvoir tenir ferme au jour de l'adversité et de la persécution; mais résister au mal, le repousser, ou bien endurer les peines et les persécutions, tout cela ne suffit pas pour produire une marche qui glorifie Dieu en tout et partout. Il y a telle phase de la vie chrétienne qui est particulièrement caractérisée par la victoire, comme le dit l'apôtre: «Je vous écris, jeunes gens, parce que vous avez vaincu le méchant». Il y a telle autre qui remonte à la source même de la vie, en dehors de toute pensée de combat, et c'est ainsi que nous lisons: «Je vous écris, pères, parce que vous connaissez celui qui est dès le commencement». Là se trouve le vrai mobile de la vie, quand il s'agit, non d'être préoccupé du mal qui nous entoure, mais d'avoir les yeux sur Dieu et d'apprendre quel est le chemin où il veut que nous marchions à travers la corruption qui existe ici-bas. Nous aurons sans doute à rencontrer ses effets dans la souffrance et dans la mort, mais Dieu nous donnera de les rencontrer avec lui et pour sa gloire. Voilà le point de vue du Psaume 16. Entrons maintenant dans quelques détails, et premièrement, pour ce qui concerne le Psaume 36, où il s'agit plutôt de la corruption qui règne dans le monde.

(*) Voyez l'histoire de Caïn, Genèse 4, et ensuite Genèse 6: 11.

Le commencement de la sagesse, c'est la crainte de Dieu (Psaumes 111: 10). C'est par elle que toutes choses doivent être pesées. Si le fidèle cherche, en présence de la corruption, à en découvrir le vrai caractère, il le trouvera bientôt déterminé par l'absence de la crainte de Dieu chez le méchant. Sa transgression, ses crimes, se présentent sous cet aspect «qu'il n'y a point de crainte de Dieu devant ses yeux». C'est ainsi que le croyant les envisage. Celui qui ne connaît pas Dieu peut haïr philosophiquement le mal, mais cette haine s'unira au mépris du pécheur, parce que l'homme en général tient à sa propre réputation, et que, dans le but de la sauvegarder, il ne manque pas de se comparer aux autres. Nous le voyons chez les pharisiens dans l'évangile. Toutefois cette condamnation ostensible du mal peut n'exister qu'à la surface. Car la conscience accuse chez tout homme la tendance au mal, en sorte qu'un pharisien qui tient à sa propre justice, tout en étant conscient d'une faiblesse qu'il n'ose pas avouer, prendra plaisir en secret aux choses qu'il condamne ouvertement, et trouvera de la satisfaction (satisfaction dissimulée, sans doute) dans ce qui fait la honte de son prochain qu'il méprise.

De plus, la haine — quelle qu'en soit la source — que le monde sait montrer à l'iniquité, lorsque celle-ci devient scandaleuse, ne produit pas d'effet salutaire sur celui qui l'a commise. Elle le poussera à la vanterie; il sera comme les vagues impétueuses de la mer qui jettent leur écume (Jude 13). L'effet produit par le mal que le méchant a commis, est d'endurcir sa conscience; la haine produit la haine en retour, et le coeur se dégrade de plus en plus en se repaissant des infamies qui en sortent. L'inique se flattera toujours, quand même ses actes haïssables sont venus, malgré lui, au grand jour, de manière à attirer la haine du monde. Triste chose que le coeur de l'homme! Ce n'est donc pas dans les jugements humains, toujours égoïstes au fond, qu'il faut chercher une appréciation juste du mal. Dieu seul, la lumière de sa présence, peut la donner, et la connaissance de sa grâce rassurer l'âme. Nous n'avons pas à nous occuper du mal pour le connaître, pas plus que pour le vaincre. Si, dans un coeur, la crainte de Dieu n'existe pas, tout est dit; nous n'avons pas à chercher plus loin. Mais en s'approchant de Dieu, on s'éloigne et du mal et du méchant.

Dieu hait le péché, et nous devons aussi le haïr: «La crainte de l'Eternel est de le haïr» (Proverbes 8: 13). Toutefois Dieu ne méprise pas l'oeuvre de ses mains, quelque gâtée, quelque souillée qu'elle soit — c'est le mal qu'il hait. Il châtie, et il jugera en justice sans acception de personne, mais il ne prend pas plaisir à la mort du méchant; au contraire, il veut le purifier de son péché et le rendre propre pour sa sainte présence. Les hommes ne peuvent pas accomplir cela, et à moins d'avoir reçu la révélation de Dieu, ils ne connaissent pas la grâce. C'est la grâce qui nous donne la première leçon de la justice, pour apprendre à vivre dans la présence de Dieu, et à marcher d'une manière qui le glorifie. «Les hommes méchants et les imposteurs iront de mal en pis, séduisant et étant séduits» (2 Timothée 3: 13): le jugement les atteindra plus tard; mais le moyen de nous en garantir n'est pas de s'occuper du mal pour y résister, mais de nous rappeler que tout jugement est dans les mains de Dieu, et de chercher auprès de lui, dans la lumière de sa présence, ce dont nous avons besoin pour la direction de notre propre âme. «Dans ta lumière, nous verrons la lumière».

Cependant, en traversant le monde où règne le péché, on ne saurait échapper à la violence dont il est rempli. Du moment que nous serons connus comme plaçant notre confiance en Dieu, l'opposition du monde qui ne veut pas de Dieu, ne manquera pas de se faire sentir. On peut résister à la violence ou se révolter contre elle, si on ne peut la réprimer de force, mais cette résistance ne serait que le fruit de l'égoïsme de notre nature. La foi se montre lorsqu'on souffre injustement, comme le Seigneur Jésus, dont l'exemple parfait nous est présenté dans le Psaume 31. (Voyez aussi 1 Pierre 2: 21-23). Le «juste» ne résiste pas (Jacques 5: 6). Il se remet entre les mains de Celui qui juge justement, et qui, au moment voulu de lui, manifestera la justice de ceux qui se confient en lui. En attendant le fidèle souffre, acceptant les tribulations et y voyant la main de Dieu dans ses voies inscrutables, plutôt que la malice des hommes. «Mes temps sont en ta main», dit le psalmiste (verset 15), ou plutôt l'Esprit de Christ qui était en lui. «La coupe que mon Père m'a donnée, ne la boirai-je pas?» dit le Seigneur (Jean 18: 11). Jésus a été par excellence Celui qui se confiait en Dieu, et c'est lui qui, plus que nul autre, a éprouvé le mépris et la haine du monde, non seulement de la part

de ses ennemis, mais de ceux qui l'entouraient, de ces «voisins» et de «ceux de sa connaissance», qui n'avaient reçu de lui que des bienfaits, et qui s'éloignaient de lui.

Mais la malice des hommes n'a eu pour effet que de faire ressortir les perfections de Jésus. Ce conflit continu entre le mal et le bien — le mal de la part du monde, le bien dans sa Personne et ses oeuvres — atteint son point culminant à la croix. Là les complots des méchants semblaient avoir réussi, alors que le Saint et le Juste était «mis au rang des iniques», et que sa confiance en Dieu était devenue un sujet de raillerie pour les chefs du peuple qui avaient tramé et obtenu sa condamnation. Mais toujours fidèle à Celui qu'il était venu glorifier, Jésus ne résiste pas. Sa foi demeure inébranlable, et cela est rendu d'autant plus manifeste par le fait que Dieu n'intervenait pas pour le délivrer et qu'ainsi ceux qui se moquaient de lui, semblaient avoir raison devant ceux qui ne jugent que sur l'apparence. Jésus ne voulait pas demander les légions d'anges qui étaient à sa disposition. Il voulait que fussent accomplies les Ecritures qui disaient qu'il devait passer par la mort. Sa mort était nécessaire pour que Dieu fût glorifié, et afin que nous eussions part avec lui dans une vie impérissable dont sa résurrection était la seule entrée. Et connaissant la certitude de la glorieuse moisson dont sa mort était les semilles (Jean 12: 24), il pouvait se réjouir en vue de la récompense dont la foi est toujours couronnée. «A cause de la joie qui était devant lui, il a enduré la croix, ayant méprisé la honte» (Hébreux 12: 2).

Selon les paroles du Psaume (versets 19, 20): «Oh! que ta bonté est grande, que tu as mise en réserve pour ceux qui te craignent, et dont tu uses devant les fils des hommes envers ceux qui se confient en toi! Tu les caches dans le lieu secret de ta face, loin des complots de l'homme; tu les mets à couvert dans une loge, loin des contestations des langues», Dieu fera en sorte que la foi ne soit point déçue. De là vient aussi l'exhortation qui termine le Psaume: «Aimez l'Eternel, vous tous ses saints! L'Eternel garde les fidèles, et il rétribue largement celui qui agit avec orgueil. Fortifiez-vous, et que votre coeur soit ferme, vous tous qui avez votre attente en l'Eternel».

Combien il est précieux pour nous d'être appelés à marcher sur les traces de Celui qui, au moment où il allait à l'encontre de toute la puissance de l'ennemi, a pu dire au Père avec une parfaite confiance: «En ta main je remets mon esprit» (verset 5). Il est notre Modèle, lorsqu'il s'agit de souffrir de la part des violents, et il ne l'est pas moins pour la conduite que nous avons à tenir en présence de la corruption du monde. Mais il y a une leçon plus profonde encore, relative à l'état du coeur vis-à-vis de Dieu, et celle-là nous la trouvons dans le Psaume 16.

Autre chose est de rechercher la présence de Dieu, lorsque le coeur est affligé sous le coup de la pression du mal qui l'entoure sur la terre, et autre chose d'avoir cette présence divine comme son lieu d'habitation pour n'en jamais sortir. C'est ce que nous posséderons parfaitement dans le ciel, et, par conséquent, c'est ce qui devrait caractériser le chrétien quant à l'état de son âme, pendant qu'il est en route pour la maison du Père (Ephésiens 1: 3). Que de fois il nous arrive de rechercher la présence de Dieu, et d'y atteindre, pour ainsi dire, à force de luttés; le Seigneur Jésus, lui, n'en est jamais sorti. C'est encore un des traits de cette humanité parfaite que nous voyons retracés dans le Psaume 16, où le fait de «courir après un

autre», fait ressortir par contraste le dévouement parfait de Celui qui pouvait toujours dire: «L'Eternel est la portion de mon héritage et de ma coupe». Avoir l'Eternel comme «héritage», était la part du Lévite séparé des tribus d'Israël pour être exclusivement au service de Dieu. Les traits moraux de ce service et l'état du coeur qui le distingue, sont indiqués dans la bénédiction de Moïse (Deutéronome 33: 8-11). Mais le Psaume 16 nous fait connaître le coeur du serviteur. Non seulement il est satisfait de l'héritage, ne désirant pas autre chose, mais il y trouve en pleine mesure le rafraîchissement qui désaltère son âme: «Ma coupe est comble», dit-il. Et pour ce qui regarde la réalisation des biens que la foi attend, mais que l'oeil ne voit pas, il peut dire: «Tu maintiens mon lot». Telle était l'absolue dépendance de Jésus dans un monde où il était descendu pour souffrir, en faisant l'abandon de tout ce qui lui appartenait de droit, et où il a accepté la perte de toutes choses, non seulement de son plein gré — ce qu'il était toujours prêt à faire, en accomplissant la volonté du Père — mais en étant violemment dépouillé par ceux-là mêmes pour le salut desquels il donnait sa vie (Psaumes 69: 1-4). «Tu maintiens mon lot» exprime le repos absolu de son coeur en Dieu. Quelle que fût l'amertume ou l'étendue des souffrances qu'il avait à endurer, Jésus pensait avant tout à la volonté du Père, cherchant sa gloire en toutes choses, et disant: «La coupe que mon Père m'a donnée, ne la boirai-je pas?»

A ce point de vue donc, le Psaume 16 remonte à la source de tout le mal qui est dans le monde; il touche au premier départ du coeur qui abandonnait le Dieu vivant pour chercher quelque chose qui semblait offrir de la satisfaction pour la chair. Chose bien solennelle! Avant que la violence et la corruption se fussent manifestées sur la terre, Satan, l'auteur de ces choses, a osé pénétrer dans l'enceinte même que Dieu avait établie comme un lieu de délices pour l'homme. C'est dans ce paradis terrestre que l'ennemi a fait entendre sa voix, pour engager l'homme à sortir de la condition à laquelle était attaché son bonheur, celle de l'obéissance et de la dépendance de Dieu. Il ne réussit que trop, et dès lors, comme fruits du premier péché consommé, «les misères de ceux qui courent après un autre» ont été «multipliées».

L'histoire du peuple d'Israël est un développement du même principe. Dieu commence par établir son peuple auprès de lui par un effet de sa souveraine bonté et sur la base d'une rédemption accomplie: Dieu attire à lui son peuple, l'effort de l'ennemi étant toujours de l'éloigner de Dieu. Les Juifs croyaient qu'il fallait seulement se tenir loin du mal pour être agréés de Dieu; ils oubliaient la parole qui leur redisait, sans cesse: «Revenez, fils infidèles» (Jérémie 3: 22). Dieu voulait les avoir près de lui. Un pharisien peut s'enorgueillir en présentant une prière dans laquelle il étale devant Dieu sa propre justice, sans demander aucune grâce. Il ne doit pas se plaindre alors s'il ne reçoit rien: il n'a pas senti le besoin d'être justifié. «Le fils prodigue» aurait eu beau chercher à devenir respectable dans «le pays éloigné»; eût-il réussi aux yeux de ceux qui l'entouraient, il n'en restait pas moins loin de la maison, et n'aurait jamais connu l'étreinte du Père. Israël s'était bien creusé «des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau», mais leur première faute avait été d'abandonner leur Dieu, «la source des eaux vives» (Jérémie 2: 13). Le premier écart doit être réparé. L'homme s'est séparé de Dieu, il faut

qu'il revienne à Dieu. Mais le propre de la vraie piété, c'est de ne l'avoir jamais quitté, c'est de demeurer près de lui. Satan essaya, dans la tentation, de faire sortir le Seigneur Jésus de cette position bénie, mais il ne réussit pas. Et maintenant, par la bonté suprême de Dieu, la manière dont Jésus résista à l'ennemi reste pour nous le modèle à suivre. Jésus ne voulut pas dans cette occasion se servir d'autres armes que celles que Dieu a fournies à *l'homme*; la soumission entière à la parole de Dieu, la dépendance complète. «Il est écrit», dit-il; «l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu», ajoute-t-il. C'est là la perfection que nous trouvons décrite dans ce Psaume.

Que Dieu nous donne de la connaître, en la suivant dans la communion de Celui dont l'amour fut «fort comme la mort».

Un mot, en terminant, sur la manière dont les trois Psaumes 16, 31 et 36, se complètent en présentant la source, la norme ou règle, et le terme de cette vie, dont la force et la joie sont dans la clarté de la face de Dieu. La *source*, dans le Psaume 36, où nous lisons: «Par dévers toi est la source de la vie; en ta lumière, nous verrons la lumière» (verset 9). La *norme*, dans le Psaume 31, verset 16: «Fais luire ta face sur ton serviteur». Le *terme*, à la fin du Psaume 16 «Tu me feras connaître le chemin de la vie ta face est un rassasiement de joie; il y a des plaisirs à *ta droite* pour toujours». Qui peut dire les richesses de bénédiction qui se trouvent renfermées dans ces précieux passages? Le Seigneur ayant passé par la mort, nous a introduits dans les pleins résultats de sa résurrection, et, dans sa Personne, nous sommes appelés à voir déjà par la foi la gloire promise dont nous pouvons jouir par le Saint Esprit, en communion avec lui. C'est là qu'il paraît pour nous devant la face de Dieu. Puisse notre marche sur la terre y répondre en sainteté et vérité!

Quelques pensées sur le Psaume 119, versets 9 à 16

ME 1894 page 441

... Ces versets présentent une suite, un enchaînement remarquable, instructif et précieux pour le cœur du fidèle. Sans entrer dans le détail de leur signification, remarquons seulement que les expressions *ta parole, tes commandements, tes statuts, tes ordonnances, tes témoignages, tes préceptes*, indiquent toutes, sous des formes diverses, les communications de Dieu à l'âme: c'est ce qui en fait le prix, et en constitue l'importance. Dieu a daigné nous faire part de ses pensées; que peut-il y avoir de plus excellent pour nous?

(Verset 9). Nous avons ici la déclaration de ce qui seul peut rendre *pure* la voie, le chemin, la conduite du jeune homme dans ce monde où règne le mal; ce qui seul le garantira contre les pièges de l'ennemi, les tentations du monde, les convoitises de son cœur; ce qui seul peut le faire marcher avec un cœur sans mélange — *pur*, sans clocher d'un côté et de l'autre, dans les voies de Dieu — dans la sainteté, la justice, la tempérance, le dévouement et l'amour.

«Le jeune homme!» C'est au début de la vie; à ce moment si important qui décide bien souvent de tout le reste de la carrière, qui toujours aura sur la vie une influence marquée, qui imprimera moralement une trace sur toute la suite de l'existence. Dans la vie chrétienne aussi, à quelque âge que l'on y entre, les premiers pas, la manière dont on y débute, ont une importance extrême. Comment donc «le jeune homme (jeune d'âge ou jeune dans la foi) rendra-t-il pure sa voie», de sorte qu'elle soit bénie et heureuse?

Dieu lui-même, par la plume inspirée du psalmiste, donne la réponse simple et claire à la question qu'il a posée: «Ce sera en y prenant garde selon *ta parole*», la parole de Dieu. Elle est l'épée de l'Esprit, l'arme puissante pour résister au diable et repousser ses assauts. Elle est la lumière qui nous éclaire sur ses desseins, nous découvre ses pièges, nous les fait éviter, et de plus, elle est la puissance pour le réduire au silence et à néant: «Il est écrit», le fait fuir et nous met en repos. Le Seigneur Jésus, l'homme parfait, notre saint modèle, nous le fait voir. Trois fois, il repousse l'assaut de Satan par la Parole, puis il est dit: «Le diable se retira de lui».

Mais la précieuse parole de Dieu nous fait connaître aussi, par ses enseignements et les exemples qu'elle place devant nous, le sentier où Dieu veut que nous marchions pour lui être agréables. Elle nous fait voir ce qui est selon sa nature sainte et juste, et par conséquent ce qu'il demande et attend de nous. Que ce soit envers lui, envers les autres, ou envers nous-mêmes, sa Parole nous dit comment nous avons à agir pour que ce soit selon la piété, la justice et la sobriété.

Elle est propre à former nos pensées et nos sentiments, à régler nos paroles et nos actes. Elle n'est pas simplement un code aux articles duquel j'aie à me conformer, elle est une lumière pour me montrer le sentier de Dieu, celui où Jésus a marché et qu'ont foulé les saints

hommes de Dieu. «Comment donc le jeune homme rendra-t-il pure sa voie? Ce sera en y prenant garde selon ta parole».

Et c'est à cela que se rapportent ces paroles du disciple que Jésus aimait: «Je vous ai écrit, jeunes gens, parce que vous êtes forts, et que la parole de Dieu *demeure* en vous, et que vous avez vaincu le méchant» (1 Jean 2: 14).

O jeunes gens! jeunes gens chrétiens, qui avez à rendre devant le monde un témoignage à votre Sauveur, *prenez garde* à la parole de Dieu, lisez-la, étudiez-la pour la connaître, de sorte qu'elle *demeure* en vous; elle vous garantira du mal qu'elle vous fera discerner, elle vous fera éviter les pièges du diable, elle vous montrera ce qui plaît au Seigneur, de manière que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté.

(Verset 10). «Je t'ai cherché de tout mon coeur; ne me laisse pas m'égarer de tes commandements». Pour pouvoir prendre garde à la parole de Dieu, pour pouvoir la garder, l'âme a besoin du secours d'en haut. Il est aussi nécessaire que le coeur soit engagé directement avec Dieu, et qu'il le soit tout entier: «Je t'ai cherché de tout mon coeur», estimant que ta connaissance est ce qu'il y a de plus précieux pour moi. Dans le sentiment de ma faiblesse, de mon ignorance, de mon impuissance, j'ai cherché une lumière, un guide, un appui. Où? Non auprès des hommes, faibles et ignorants comme moi, et qui si souvent s'égarer dans leurs vains raisonnements; c'est Toi que j'ai cherché, ô puissance souveraine, ô lumière pure sans aucun mélange d'ombre, ô sagesse éternelle, ô fontaine inépuisable de grâce et d'amour, Toi qui seul peux satisfaire pleinement les profonds besoins de mon âme! Mon coeur entier a soupire après Toi, je t'ai cherché jusqu'à ce que je t'aie trouvé (Cantique des Cantiques 3: 1-4). Et maintenant que je t'ai trouvé, ou plutôt que tu t'es fait trouver à moi, garde-moi, car seul je m'égarerais encore. Bien que te connaissant, laissé à moi-même, j'oublierais tes commandements, au milieu des bruits confus du monde. «Ne me laisse pas»; tiens-moi par la main et me maintiens dans ce chemin d'obéissance, le seul où se trouvent la paix et le bonheur pour mon âme. En sortir, c'est perdre la lumière et la joie de ta présence. «Ne me laisse donc pas m'égarer de tes commandements»: ils ne sont pas pénibles pour le coeur qui connaît ton amour. «Ne me laisse pas»; quelle insistance auprès de Dieu dans le sentiment de sa faiblesse et la crainte de s'égarer!

Oui, ce coeur qui possède la vie comprend qu'il ne peut être heureux que dans le chemin de l'obéissance: de là vient son ardente prière.

(Verset 11). L'âme a trouvé; Dieu a répondu à sa prière. Il ne reste pas caché à qui le cherche; il aime à se dévoiler dans toute sa merveilleuse grâce, ainsi que dans sa gloire, à l'âme qui soupire après lui, et il se révèle ainsi dans *sa Parole*. C'est un trésor infiniment précieux; l'âme l'apprécie; mais que fera-t-elle de ce trésor, qui fait ses délices? Elle ne saurait se contenter de l'avoir comme un autre livre, sur sa table, l'ouvrant et le lisant de temps à autre. Elle le cache, non pas simplement pour le dérober aux regards profanes. Au contraire, elle le cache dans le lieu où son action vivifiante se fera sentir pour se répandre ensuite au dehors. Elle le cache, ce trésor précieux mille fois plus que les richesses de la terre, dans le lieu où elle

pourra sans cesse le visiter, le goûter, s'y rafraîchir comme à «une fontaine dans les jardins, un puits d'eaux vives». Elle le cache *dans son coeur*, le siège des affections, car elle l'aime, comme étant l'expression des pensées du Dieu qu'elle a cherché et dont elle connaît la grâce. L'intelligence a sa place. Il nous faut non seulement entendre, mais aussi *comprendre* la Parole (Matthieu 13: 23). Mais l'intelligence seule ne saurait être une place forte où la Parole serait en sûreté. Exposée aux raisonnements auxquels se complaît l'esprit humain, elle serait aisément altérée. C'est le coeur où elle doit avoir sa place; c'est sous la garde des saintes affections produites dans l'âme par l'Esprit Saint, qu'elle doit être placée, et c'est elle qui les nourrira. Si c'est l'intelligence seule qui s'occupe des vérités divines, elle risque de se perdre en spéculations et finalement de s'égarer. Mais lorsque c'est dans le coeur qu'est cachée la Parole, elle le remplit de tout ce qu'elle contient, de Dieu dans son amour infini, de Christ dans sa grâce. Elle place devant lui ces objets divins qui l'éclairent et le réchauffent comme un soleil intérieur. Elle est connue dans l'intimité de notre être. L'apôtre demandait que «les yeux de votre coeur soient éclairés»: c'est du coeur «que sont les issues de la vie». C'est dans le coeur qu'est cachée la Parole. Et ce trésor caché là, ne saurait manquer de se manifester, car «de l'abondance du coeur la bouche parle». Le vase renferme un parfum exquis, et l'odeur s'en exhale; c'est la bonne odeur de Christ qui remplit l'âme, quand la Parole est cachée dans le coeur. Le vase est fragile dans lequel le trésor est caché, mais, chose merveilleuse, le trésor garde et maintient le vase, comme il est dit dans notre verset: «Afin que je ne pêche pas contre toi».

C'est là, en effet, le secret d'une marche sainte. Avoir la parole de Dieu cachée dans le coeur, sépare du mal et attache l'âme à tout ce qui est divin. Elle est par là formée à une obéissance joyeuse. Il en était ainsi de Christ. «C'est mes délices, ô Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir», dit-il, «et ta loi est au dedans de mes entrailles». C'était dans le plus profond de son être que lui, notre parfait modèle, gardait cette loi, cette parole de Dieu, précieuse à son coeur et qui réglait sa vie. L'accomplir faisait ses délices, car elle venait de son Dieu, du Dieu qu'il aimait. Le lieu où est cachée la Parole indique le caractère de ce qui nous garde du péché. C'est le coeur qui l'a saisie, un coeur où se trouve la vie de Dieu, de sorte qu'y obéir est chose aisée. «Ses commandements ne sont pas pénibles». Donnés par l'amour pour nous garder de ce qui éloigne de Dieu, ils sont reçus avec l'amour qui est le caractère de la vie nouvelle, et accomplis avec amour. «C'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles, parce que tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde».

Quelle puissance que celle de l'amour! Avoir la Parole dans son coeur, c'est l'aimer, aimer Celui qui s'y révèle, et c'est ce qui garde du péché. C'est une puissance active en nous. «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole», dit le Seigneur. C'est la Parole cachée dans le coeur qui repousse Satan, comme nous le voyons dans la tentation du Seigneur. Puissions-nous réaliser ce que le psalmiste disait: «J'ai caché ta parole dans mon coeur, afin que je ne pêche pas contre toi». Le péché est contre Dieu. Il nous sépare de lui, nous prive de sa communion,

et par conséquent porte atteinte à notre paix, à notre joie. La Parole savourée dans le coeur nous maintient dans les saintes pensées qui conviennent à la présence de Dieu.

(Verset 12). «Eternel! tu es béni, enseigne-moi tes statuts». Ici, nous avons la prière, expression de la faiblesse et du besoin de la part de celui qui prie, de la dépendance et de la confiance envers Celui à qui s'adresse la prière. C'est l'Eternel, Jéhovah, Dieu qui sous ce nom est entré en relation avec Israël et a amené Israël en relation avec lui-même. C'est le nom cher à tout fidèle de ce peuple élu: «L'*Eternel*, mon Dieu», dit-il. Pour lui, c'est un Dieu digne d'être béni, à cause de sa bonté et de sa fidélité (Psaumes 89: 2). C'est lui qui a donné la Parole, qui a prescrit les statuts que renferme cette Parole: Mais qui enseignera ces statuts à l'âme? Qui fera connaître le vrai sens, toute la portée et l'application de la Parole? Qui en fera discerner les hauteurs et les profondeurs? Qui ouvrira le trésor des choses anciennes et nouvelles qu'elle renferme? Il n'y a qu'un seul Maître vers lequel il faille se tourner: c'est Celui qui a donné les statuts — les paroles établies pour être la règle des pensées, du coeur et de la vie. Ce sont *tes* statuts. Pour nous, ce Maître divin et béni, c'est Jésus. Par son Esprit, il ouvre notre intelligence afin que nous comprenions les Ecritures (Luc 24: 45). Oh! qu'il est doux de venir se placer à l'école de Celui qui est débonnaire et humble de coeur et d'apprendre de lui; de s'asseoir à ses pieds comme Marie, pour écouter les paroles pleines de grâce qui sortent de ses lèvres, et de lui dire: «Enseigne-moi, ô Maître qui es béni!» C'est à ses pieds, dans l'humble sentiment de notre ignorance, que nous apprenons. C'est à un coeur affectionné à sa Personne, désireux de le connaître toujours mieux, que se font connaître les secrètes beautés de ses enseignements, car le fidèle a caché sa Parole dans son coeur. Là, il apprend les leçons de cette grâce, de cette humilité, de cette douceur, de ce dévouement parfait qui ont caractérisé la vie du divin Maître, et lui les fait passer dans l'âme et la vie de son disciple. Ce n'est point un enseignement humain, il vient d'en haut: révélé par l'amour au coeur qui soupire et dit: «Enseigne-moi».

Parle seul à mon coeur, et qu'aucune science,
Qu'aucun autre docteur ne m'explique tes lois
Que toute créature, en ta sainte présence,
S'impose le silence
Et laisse agir ta voix.

Le coeur est ainsi rempli des choses d'en haut, et la bouche en rend témoignage.

(Verset 13). C'est ce que nous trouvons exprimé dans ce verset: «J'ai raconté de mes lèvres toutes les ordonnances de ta bouche». L'enseignement divin a rempli l'âme de saintes pensées; elle a saisi, compris et goûté ses desseins, ce qu'il a ordonné et réglé pour que sa justice soit maintenue et glorifiée, en harmonie avec ses conseils de grâce. Et «de l'abondance du coeur, la bouche parle». «Venez», dit le fidèle, «écoutez-moi; je dirai ce qu'il a fait pour mon âme», et non seulement ce dont il a été personnellement l'objet, mais tout ce qu'il a appris à connaître de l'étendue des pensées de Dieu, qui font le sujet de ses méditations, qui réjouissent son coeur, desquelles il vit, qu'il veut raconter et exalter devant les autres afin qu'ils y entrent aussi, qu'ils en jouissent et qu'avec lui, ils en bénissent Dieu. La Samaritaine

ayant ouï Jésus, pénétrée des choses merveilleuses qu'il lui avait dites, ayant déjà senti en quelque mesure les premières et pures ondes de la fontaine rafraîchissante de vie qui jaillissait dans son coeur, en repos et en joie, laisse sa cruche et court annoncer qu'elle a trouvé le Christ. Elle raconte la divine entrevue, les paroles sorties de la bouche bénie du Seigneur. Puissent nos coeurs être tellement abreuvés à cette source de vie et de bonheur que nous aussi nous sachions raconter de nos lèvres les grandes choses qui concernent Jésus, comme les bergers qui divulguèrent ce qu'ils avaient vu et entendu.

(Verset 14). «J'ai pris plaisir au chemin de tes témoignages, autant qu'à toutes les richesses». Que seraient les paroles par lesquelles on «raconterait» ce que l'on a appris des choses de Dieu, s'il ne s'y joignait l'expérience et la jouissance des choses dont on parle, et si, en même temps, on n'y marchait pas d'un coeur joyeux? Comment en parler dignement et atteindre le coeur des auditeurs, si les paroles et la vie ne sont pas l'expression de ce dont on jouit intérieurement, jaillissant de cette source de délices vivantes qu'on trouve dans les témoignages de Dieu? «Si je parle dans les langues des hommes et des anges, mais que je n'aie pas l'amour, je suis comme un airain qui résonne, ou comme une cymbale retentissante». L'âme du psalmiste appréciait et goûtait «les témoignages» de Dieu. Il nous dit ce qu'il éprouvait en marchant dans le chemin que trace la Parole. Il y prenait «plaisir». Dans ce sentier béni des «témoignages» de Dieu, des choses dont témoigne sa Parole, la grandeur de son Etre et de ses desseins, l'étendue de ses voies de miséricorde, l'âme trouve son bonheur. Ce n'est pas un chemin pénible, car, on y est entouré de tout ce que Dieu est et de ce qu'il a fait pour nous, et de la certitude et de l'immutabilité de son amour. Pour ces «témoignages», l'âme laisse les plaisirs vains, trompeurs et lassants du monde. Ce n'est pas dans les richesses, les honneurs, les sciences, les arts, dans ce qui satisfait les sens, l'imagination, les facultés naturelles, qu'elle prend plaisir — ce sont des citernes crevassées et sèches où ne se trouve aucune eau qui rafraîchisse et désaltère. Son plaisir est dans ce que Dieu lui présente, ou plutôt en Dieu lui-même tel qu'il se présente à elle dans «le chemin de ses témoignages». Apportez toutes les richesses du monde, toutes les séductions de la terre, et le coeur ravi par les richesses éternelles de Dieu et de Christ, par le trésor de cet amour du Père et du Fils, se détournera avec dégoût de ce qui est périssable. «Je les estime comme des ordures», dit Paul, en parlant même de ce qui semblerait le plus recommandable aux yeux des hommes, mais qui n'est pas Christ. Qu'ont-elles ces choses qui puissent tenter celui qui possède Dieu et en lui toutes les joies? Que sont-elles pour celui qui jouit de la beauté parfaite, spirituelle et éternelle, aussi élevée au-dessus des sens et de ce qui passe, que le ciel est au-dessus de la terre, et que révèlent «les témoignages» de Dieu? Ah! non seulement on marche dans le chemin de ces témoignages, mais on y prend plaisir; le coeur s'y épanouit sous la rosée des bénédictions d'en haut, sous la chaleur du soleil divin de l'amour.

(Verset 15). «Je méditerai tes préceptes et je regarderai à tes sentiers». C'est là ce qui affermit l'âme dans sa marche et dans la jouissance de Dieu. La méditation, dans le secret des pensées, repasse ce que Dieu a révélé, le sonde et s'en pénètre; la contemplation des sentiers merveilleux de ses voies et des sentiers par lesquels il fait passer le fidèle, remplit celui-ci

d'une sainte confiance. La méditation approfondit la connaissance, la contemplation des voies de Dieu affermit le coeur. Le plaisir que l'on a trouvé et que l'on trouve dans «le chemin des témoignages», fait que l'on désire toujours mieux connaître les divins préceptes qui règlent la marche; on a devant soi les sentiers de Dieu et on les considère avec soin pour les suivre. On voit la sagesse de tous ses préceptes, leur convenance en tout, et combien ils nous sont appropriés. Ses sentiers sont tous de justice, de miséricorde et de sainteté. On les contemple et on dit: «Tire-moi, et je courrai après toi» dans ces sentiers d'amour, de paix et de joie.

(Verset 16). «Je fais mes délices de tes statuts, je n'oublierai pas ta parole». Tel est le résultat précieux. On trouve ses délices en ce que Dieu a établi, parce que l'on y découvre ses perfections, et le propos du coeur est de ne jamais mettre en oubli la Parole, les divines communications de la pensée de Dieu.

Où est parmi nous cette affection intense pour toute parole qui vient de Dieu? Si elle existait davantage, n'y aurait-il pas un témoignage plus puissant rendu devant le monde? Manque-t-il dans les livres saints du Nouveau Testament de passages qui nous disent la valeur de ces écrits divinement inspirés? Ne voyons-nous pas les apôtres en être pénétrés, et notre divin Sauveur, notre précieux Modèle, n'était-il pas rempli de cette parole de Dieu qui réglait sa marche et à laquelle il en appelle sans cesse? «Ta loi est au dedans de mes entrailles». Et enfin, n'avons-nous pas les exhortations précises: «Sondez les Ecritures»; «que la parole du Christ habite en vous richement»? Puisse cette Parole être vivante et opérante en nous; puissent nos coeurs s'attacher à elle!

Gethsémané et la croix

ME 1894 page 461

Le Seigneur fut complètement exaucé et délivré, pour ce qui regarde l'épreuve en Gethsémané, avant de quitter le jardin, et sur la croix, avant de rendre l'esprit. Ces deux épreuves me semblent être tout à fait distinctes. Le prince de ce monde vint, et, bien qu'il n'eût rien en Jésus, cependant Jésus avait à passer à travers ce que la mort était comme pouvoir de Satan pour l'alarmer et pour détruire sa confiance en son Père. «C'est ici votre heure, et le pouvoir des ténèbres», dit le Seigneur.

Satan avait cherché à le rencontrer et à le pervertir sur le terrain de sa position comme le Messie vivant, le Fils de Dieu, mais le Seigneur l'avait repoussé, comme Homme obéissant, et l'avait vaincu par la Parole, car cela aussi était nécessaire pour l'homme. Satan ensuite avait cherché à le détourner du sentier d'obéissance par l'attrait de tentations séduisantes. Mais l'homme fort fut défait et lié, et, comme Homme vivant, Jésus pillait ses biens, chassant les démons, guérissant tous ceux qui étaient opprimés par le diable (comme Homme vivant ici-bas), «car Dieu était avec lui». Mais l'homme ne pouvait être béni et délivré de cette manière; car il était un pécheur, et, moralement, sous la puissance de Satan.

Le Seigneur, comme unique moyen de bénédiction, avait donc à rencontrer la mort, qui se trouvait dans le chemin. Il devait être un Sauveur mourant, et non quelqu'un qui, vivant, apporte la bénédiction, car l'homme ne pouvait l'obtenir autrement. La mort était nécessaire, et ainsi celui qui avait le pouvoir de la mort, vint sous une nouvelle forme. Il allait employer toutes ses forces pour empêcher le Seigneur de passer par cette terrible nécessité — la mort — dans laquelle lui, Satan, exercerait le plein pouvoir qu'il avait contre l'homme, et cela reposait sur Christ en Gethsémané. Il regardait en avant vers la mort, la colère de Dieu n'était pas encore sur lui, bien qu'il la vit devant lui, mais son âme était «saisie de tristesse jusqu'à la mort». «Je suis répandu comme de l'eau», dit-il dans le Psaume 22. La pleine puissance de la mort pesait sur son âme, aussi loin que s'étendait l'empire de Satan; toute aide humaine lui manquait de toutes manières, et la trahison et la méchanceté l'entouraient, mais, par-dessus tout, la puissance de Satan l'enveloppait. Mais il ne prend rien comme venant de l'homme, ni de Satan, et ne se plaint pas comme Job. Il prie. Il s'adonne à la prière. L'effort de Satan pour cacher Dieu à son âme, pour se placer entre eux, ainsi qu'il le fait parfois avec les croyants, cet effort était vain. La détresse le pousse vers Dieu — vrai signe du lien de l'âme avec lui — «étant en agonie, il priait plus instamment». Et le résultat — car la coupe (par grâce — par une merveilleuse grâce) ne pouvait passer loin de lui — le résultat est qu'il la reçoit tout entière et uniquement de la main de son Père.

Le sujet de sa crainte — ce jugement terrible dans lequel Satan avait son pouvoir — devient l'objet de sa glorieuse obéissance, et il se présente lui-même à ceux qui viennent le saisir avec le calme qui a caractérisé toute sa vie, et avec une telle évidence de la puissance,

divine qui l'accompagnait, qu'ils reculent et tombent par terre. Il se livre lui-même selon la volonté du Père; Satan n'y est pour rien. C'était ce qu'il y a de plus glorieux. Gethsémané, ce lieu de douleurs, mais pour nous source de délices et de délivrance creusée dans les profondeurs de l'âme de Christ, Gethsémané était passé.

Mais une autre scène allait se présenter — plus terrible sans doute, mais tout à fait différente — celle de la colère de Dieu. Elle a un autre caractère. Ce n'est pas la lutte avec la puissance du mal. C'est la sainteté, la justice, terrible, infiniment terrible, mais non pas dans sa nature les terreurs et le pouvoir de Satan. Lui, qui seul le pouvait, sentait ce que Dieu était contre le péché, mais rien — non, rien! — ne se trouvait entre lui et Dieu. Rien ne mettait son âme à l'abri du jugement de Dieu devant lequel il était fait péché. C'était la colère immédiate de Dieu qu'il subissait — pensée terrible — sa colère contre le péché. Ce n'était pas comme en Gethsémané où il trouvait la face de son Père, en maintenant son regard tourné vers lui à travers tout ce que Satan pouvait accumuler de ténèbres; là sur la croix, tout était à découvert devant Dieu lui-même. Parfait — oui, la perfection même pour Dieu dans cette position, il lui attribue la louange sans que rien la voile: «Toi, tu es saint, toi qui habites au milieu des louanges d'Israël», bien qu'il s'écriât: «Pourquoi m'as-tu abandonné?» Infiniment agréable à Dieu, son Père (et en ceci, agréable au-dessus de toute autre chose), il accomplissait la pleine et parfaite expiation de nos péchés. Et ici aussi, il fut exaucé et délivré, et, sans qu'il y eût un seul nuage, il remet son esprit à son Père, comme à Celui qui a fait lever sur lui la lumière de sa face. Personne ne lui ôte sa vie — il remet son âme — il laisse sa vie, afin qu'il la reprenne, selon le commandement de son Père (Jean 10).

Et Christ peut, même en détail, à Gethsémané, exhorter ses disciples, guérir l'esclave du souverain sacrificateur, raisonner avec ceux qui venaient le prendre et juger leur position comme étant l'heure du pouvoir des ténèbres, mettre le péché de Judas devant ses yeux, agir à l'égard de tous les résultats de la puissance du mal, comme n'étant, en aucune manière, sous ce pouvoir; — sur la croix, étant exaucé, son âme étant délivrée par la gloire du Père (le Dieu de vérité), il la remet à son Père; il parle de paix au brigand et lui assure le paradis, et place sa mère, maintenant que tout était accompli, dans les mains de Jean, à l'amour duquel il la confie.

Tout était restauré dans la perfection, sous chaque aspect qu'il pouvait contempler, et être vu, sauf la résurrection; mais dans la pleine intelligence de sa position actuelle, comme laissant le monde, en ayant fini avec lui, mais le pouvoir de la mort et la colère étant entièrement passés, et en vue de cette position nouvelle et particulière, qui fait que la mort est à nous, il remet son esprit à son Père, et bien qu'il meure, la mort ne dominait plus sur lui. Le brigand n'a pas à attendre le royaume; — il va ce jour-là en paradis, c'est-à-dire que son esprit va avec Christ, ni l'un ni l'autre dans le corps, mais son âme à part du corps. En parfaite paix et dans la délivrance de ce en quoi il avait à être livré, il passe à travers la mort, dans la puissance de la vie, jouissant de la faveur divine. La mort est vaincue, et, dans la pleine lumière de ce triomphe, dans la lumière de la face de son Père, et dans la puissance de la vie, vainqueur de la mort, se servant pour d'autres de la mort qu'il subit, il remet son esprit à son Père. La

mort, que pouvait-elle là? C'était la mort, mais c'était l'exercice de la puissance de Christ dans l'acte le plus élevé de son triomphe — à part du moins la résurrection. Et il en est ainsi pour nous. Et il le fait encore non pas comme pour lui-même, car lui seulement y a droit, car il a la vie en lui-même, et nous ne l'avons qu'en lui — nous avons «la vie éternelle, mais cette vie est dans son Fils». Combien parfait et glorieux est ce mystère! Combien parfaite l'oeuvre accomplie! Combien glorieux et parfait Celui qui l'a opérée! Quelle chose précieuse de l'avoir comme l'Objet de nos pensées, et de l'affection d'une âme vivante — de vivre par lui, fruit de cette oeuvre même!

La puissance qui sauve Israël sera glorieuse en délivrant l'homme; il échappera à la mort et au piège de l'oiseleur (Psaumes 124), mais combien différente est notre part! Elle est de mourir, de sorte que, dans la puissance de cette vie qui peut passer à travers la mort, cette position et ce principe de péché n'existent plus — elle est de mourir seulement à ce qui donna à la mort en elle-même son pouvoir en nous (en Christ, pour d'autres). Oh! quelle bénédiction pour nous, car notre nature charnelle est péché! Quel bienfait excellent! Quel privilège béni que la mort! Remarquez, c'est notre mort en Christ. C'est négativement (dans la puissance de cette vie — la vie en Christ) ce que Dieu est positivement, c'est-à-dire qu'il en est ainsi par le moyen de l'oeuvre glorieuse de Christ — la séparation d'avec le péché. Il remet aussi son esprit à Dieu. «En ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché; mais en ce qu'il vit, il vit à Dieu». Combien cette séparation était nécessaire, parce que le péché était là! Mais c'est une séparation du péché, absolue en jugement, quand le péché est désavoué et jugé, une séparation telle que l'innocence ou l'ignorance du péché ne l'aurait jamais été. Mais pour cela, il fallait que la vie en puissance divine fût là. Combien clairement la séparation d'avec le mal est identifiée avec la justification absolue et parfaite par Christ! Et quelle force cela donne à l'enseignement de Romains 6. Remarquez que c'est, comme privilège, notre état actuel par la foi.

Nous pouvons remarquer ici que Christ «remet» son esprit «à son Père». A travers tout, nous voyons toujours sa confiance, comme Homme, en lui, non pas la puissance agissant sans lui, bien que cette puissance fût là — il avait la vie en lui-même, mais c'était la vie agissant dans l'Homme, dans la confiance en son Père. C'est ce qui ajoute à la bénédiction, en ce que nous y voyons Christ dans son humiliation parfaite.

Remarquons encore que dans le fait du rejet de Christ (Luc 20) et le fait que le Fils de David devient le Seigneur de David, nous avons ce qui met en évidence la position des deux Adams. Christ ne prend pas la place de Fils de David en Israël, selon la promesse. Ce n'est pas non plus son titre divin comme Jéhovah, car c'est Jéhovah qui lui parle (Psaumes 110), comme étant rejeté comme Fils de David ici-bas. Là il est assis «jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds», mais il est Seigneur comme placé là par Jéhovah. Il dominera au milieu de ses ennemis, et il a bu «du torrent dans le chemin», c'est-à-dire qu'il a été humilié pour dépendre de Dieu son Père, par la foi, en se confiant en lui.

Le premier homme a voulu être «comme Dieu», s'exaltant lui-même, et il a été abaissé. Dans le plein développement de l'homme comme antichrist, il s'opposera et s'exaltera au-

dessus de «tout ce qui est appelé Dieu ou qui est un objet de vénération, en sorte que lui-même s'assiéra dans le temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu». Et il prétendra monter encore plus haut, et élever son trône au-dessus des étoiles de Dieu, et être semblable au Très-Haut, montant jusqu'au ciel (Esaïe 14). Mais il sera précipité au fond de la fosse. Le second Adam «n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu», mais il s'est anéanti lui-même, et vint ici-bas dans la forme d'homme, et comme Adam fut désobéissant, lui fut «obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix». Et Dieu l'a haut élevé — a haut élevé son acte — a haut élevé l'Homme de la création, mais en même temps l'Homme des conseils de Dieu, l'Homme céleste, exalté par Dieu, héritier de tout ce que Dieu dans ses conseils a donné à l'Homme, c'est-à-dire de toutes les choses que cet Homme possède — lui le Dieu de la création — et dont il hérite comme Fils. Et maintenant tout découle, non seulement de Dieu, comme cela est vrai cependant, mais de cet Homme céleste. La vie a ce caractère et cette place (*), comme aussi la justice. Le royaume qui viendra ci-après l'a aussi — il est allé là-haut pour le recevoir — de même que l'héritage de toutes choses, selon le Psaume 8, c'est-à-dire qu'il est la source et le centre de la condition tout entière de toutes les voies de Dieu à l'égard de l'homme; il a sa place auprès de Celui de qui tout dépend, car il a mis toutes choses sous ses pieds. C'est là encore que l'Eglise lui est unie par l'Esprit qu'il a envoyé ici-bas, et que le Père a envoyé en son nom.

(*) C'est-à-dire céleste. (Note du traducteur)

C'est la clef de voûte de toutes les voies de Dieu, son dessein à l'égard de toutes choses. Et nos relations morales tirent de là leur caractère; elles ont le caractère, la position et la perfection de ce que Dieu a opéré. Christ est le second Homme placé à la droite de Dieu, Celui qui s'est humilié et abaissé lui-même, comme le premier homme, celui de la création, s'était exalté lui-même, et dont la responsabilité a été mise à l'épreuve jusqu'à la mort de Christ, et même après, pour voir s'il voudrait reconnaître Celui que Dieu a exalté. Ensuite nous voyons l'adversaire, montré en principe dans les Juifs, là-dessus mis de côté (Paul ayant montré spécialement ce caractère, mais étant devenu ensuite un exemple de la miséricorde envers Israël et un témoin de la grâce souveraine et de l'Eglise), et finalement, comme nation et comme homme, nous le voyons dans l'Antichrist, quand l'homme de la terre fera place à l'Homme céleste, maintenant exalté auprès de Dieu, connu actuellement par la foi, mais alors révélé à l'homme et mettant de côté toute opposition. Tels sont le premier et le second Homme, le premier et le dernier Adam, celui qui s'exalte lui-même, et Celui qui s'abaisse.

En Christ, nous trouvons aussi la distinction entre la gloire qui lui est conférée et la félicité qui lui est propre. Il s'est abaissé jusqu'à la mort même de la croix, et il sera vu exalté, ayant un nom au-dessus de tout autre nom. Il sera manifesté ceint des couronnes de gloire, mais non pas, pour parler nettement, de sa divine et immuable félicité. Il a une joie d'un caractère plus élevé que la récompense en gloire qui est manifestée. Les anciens portant des couronnes et assis sur des trônes, sont sans doute dans une position merveilleuse pour eux — avoir des trônes autour du trône de la Majesté suprême! Mais lorsque le cri: «Saint, saint, saint», se fait entendre, ils quittent leurs trônes, et tombent sur leurs faces devant lui, et jettent leurs

couronnes devant le trône — et sont là dans une position plus élevée, quand ils saisissent et apprécient la gloire de Celui qu'ils adorent, que lorsqu'ils sont manifestés dans celle qui leur est propre. Ainsi, mais naturellement d'une manière qui lui appartient, Christ a une part plus excellente que le déploiement royal de la gloire sur la croix, et cela comme Fils de l'homme, il a moralement accompli tout ce qui pouvait manifester la gloire divine dans sa plénitude. Il s'est livré lui-même, afin que Dieu fût parfaitement glorifié et manifesté en tout ce qu'il est. Non seulement il était Dieu manifesté en amour envers l'homme, et en même temps l'Homme obéissant envers Dieu, mais il s'est donné lui-même, de manière que fussent glorifiés l'amour parfait de Dieu, sa justice à l'égard du péché, sa Majesté vis-à-vis de l'audacieux transgresseur, sa vérité quant à la menace qu'il avait faite à l'homme, et cependant le salut dans toute sa plénitude selon la gloire d'un Dieu de grâce; sa justice à l'égard du péché jusqu'à la plus extrême rigueur, car le Fils a souffert et n'a pas été épargné; l'amour sans limites envers le pécheur, car le Fils a été donné; la grâce régna, mais régna par la justice, maintenant parfaitement en toute la gloire de Dieu, dans sa sainte Majesté, et cependant descendant dans la profondeur la plus extrême de la ruine — «fait péché» et sous la mort, parce que nous, indignes et misérables, nous étions là! Dieu a été glorifié en lui, et en vérité le Fils de l'homme a été glorifié, car quelle obéissance que la sienne! Quelle chose digne d'admiration, merveilleuse au plus haut point, que dans un Homme les attributs de Dieu fussent ainsi glorifiés et démontrés! Quel dévouement à Dieu: le sacrifice de soi-même afin que Dieu fût glorifié, et donnant ainsi un motif pour que le Père l'aimât! Descendu jusqu'à l'extrême de la faiblesse, mais en cela se confiant, dans la mort, à l'amour fidèle et à la gloire de son Père (se confiant en ce que Dieu était) et ressuscité par cette gloire!

Ainsi à la croix, le Fils de l'homme a été glorifié comme étant Celui en qui Dieu pouvait l'être, et Dieu a été glorifié en lui. Alors, en réponse à cette glorification morale de Dieu, il a été glorifié en Dieu lui-même, il n'a pas été simplement manifesté dans sa propre gloire de Fils de l'homme, ce qu'il montrera en son propre temps, mais glorifié en Dieu lui-même. Et c'était une conséquence juste et nécessaire. Si Dieu est glorifié en lui, il faut, comme la seule chose qui réponde à la gloire de Dieu établie en lui, que Dieu le glorifie en lui-même, et cela sans question de le manifester, ce qui ne serait pas en Dieu même. Il le fait immédiatement, sans attendre le temps de la manifestation du Fils de l'homme en gloire. Il est glorifié en Dieu lui-même, comme conséquence de ce que Dieu a été glorifié en lui, gloire et position dont il jouit en lui-même, participant des délices infinies et de l'excellence de Dieu, comme ayant été ainsi exalté, ce qui, quel que soit le résultat de sa manifestation, est au-dessus et au delà de tout déploiement de gloire. Telle est la gloire et la bénédiction appartenant au Fils de l'homme! Merveilleuse vérité, découlant sans doute de ce qu'il était, aussi bien que de ce qu'il a fait quant à ce qui était possible, mais gloire et bénédiction dont il jouit comme Homme dans cette place, en Dieu. C'est un merveilleux et glorieux mystère, et nous le verrons, lui, comme il est. De plus, nous demeurons en lui, et lui en nous.

Christ n'était pas seulement la manifestation de la grâce parfaite de Dieu envers l'homme, et cela quand l'homme était dans ses péchés, sa sainteté étant si parfaite et tellement hors de

l'atteinte du péché, qu'il pouvait s'élever au-dessus du péché pour agir en amour envers le pécheur; mais il était Celui en qui était montré le nouvel Homme tel que Dieu prend ses délices en lui — la vie divine avec tout ce qui la constitue, déployée sur la scène de misère où elle était en tout mise à l'épreuve, et n'en brillait que d'un éclat plus vif. «Cette vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée» (et «ce qui est vrai en lui et en vous, parce que les ténèbres s'en vont et que la vraie lumière luit déjà»); et c'est pour cela que nous sommes appelés à être «imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants», car il est notre vie), et ainsi nous pouvons prendre nos délices dans toute la perfection de cette vie, objectivement en lui, et cependant comme étant la nôtre.

Au chapitre 7 des Actes, nous avons trois points très importants: l'homme résistant au Saint Esprit, — l'homme rempli du Saint Esprit (comme ayant été racheté et lavé par le sang de l'Agneau), — et la religion, établie sur la terre en relation avec la création, entièrement mise de côté comme appartenant à la première création dans laquelle étaient entrés le péché et la désobéissance. Cela donnait tout le caractère de l'homme dans sa relation avec Dieu. L'histoire passée où l'on voit l'homme résistant à l'Esprit Saint, est donnée distinctement en connexion avec Israël — dans ce qui concerne Joseph, Moïse, etc. Mais ici, au chapitre 7 des Actes, c'était résister à Dieu, alors qu'ils avaient manqué sous la loi, et que l'Esprit agissait en témoignage, et cela en grâce souveraine, leur annonçant, s'ils se repentaient, que Christ qu'ils avaient déjà rejeté, reviendrait. D'un autre côté, nous voyons les cieux ouverts, le Saint Esprit dans le croyant arrêtant les regards de celui-ci vers le ciel, et rendant témoignage que le Fils de l'homme était à la droite de Dieu. (Remarquez que ce n'est pas le ciel ouvert sur l'homme, et contemplant l'Homme du bon plaisir de Dieu, Jean 1 et Matthieu 3: 17; mais c'est l'homme rempli du Saint Esprit, en vertu de la rédemption, et contemplant dans le ciel le Fils de l'homme). C'était le grand témoignage. Cela amène la croix et la conformité à Jésus. Mais la résistance à l'Esprit Saint, la mise de côté de toutes les ordonnances charnelles, de toute puissance sur la terre, et alors, en contraste, le fidèle rempli de l'Esprit Saint et regardant dans le ciel, et religieusement, toute association de Dieu avec la terre mise de côté; cela est très remarquable.

Notez encore, dans la dernière partie du chapitre 22 de Luc, lorsque toutes choses sont amenées à leur issue, et que Christ, vainqueur de Satan qui avait induit le premier Adam à faire sa volonté, est rejeté comme libérateur de l'homme ici-bas, que les choses qui le concernent ont une fin. De sorte que, amené jusqu'au point de mourir, à moins qu'il n'abandonnât son oeuvre, la mort, dans son caractère de jugement et de colère, était dans la main de Satan comme puissance, et dans celle de Dieu en justice contre le pécheur. Cette grande crise est mise en lumière de trois manières. Premièrement, la chair était incapable de la traverser, même avec la meilleure intention, car l'homme était là, et Satan y était en malice et en puissance, et Dieu en justice. Satan criblé et l'homme manqué, il ne peut pas passer au travers. S'il ne tombe pas dans le désespoir, et qu'il tienne encore ferme à Dieu, quelle que soit sa faute, c'est par la grâce de Dieu et l'intercession de Christ. L'homme n'est qu'indigné et manquement en tout, avec la meilleure intention, et Christ est la grâce parfaite dans le pire

des manquements. C'est ce que nous voyons en Pierre lorsqu'il est criblé. La chair est abattue — Pierre alors est capable d'être fortifié, parce qu'il a appris et qu'il sait que la chair n'est bonne à rien, et que Christ est un parfait appui, quand l'homme comme tel, est venu à sa fin, est ruiné, et que son indignité est démontrée.

En second lieu, nous avons Christ passant à travers la même crise, et, béni soit Dieu! à travers toute la plénitude du pouvoir que Satan exerce de cette manière, en cherchant à détourner l'âme du Seigneur d'accomplir cette oeuvre terrible en obéissance. Il est parfait en la traversant. Dans le combat, il est d'autant plus près de Dieu. Ici nous avons, non pas la chair abattue à la première ombre de ce pouvoir de l'ennemi, mais la grâce le traversant en parfaite obéissance. Christ entre en tout avec Dieu — tout était accompli quand l'homme vint — ce n'était alors que l'occasion de montrer son obéissance.

Troisièmement, nous voyons l'efficacité de l'oeuvre elle-même dans le brigand sauvé et allant dans le paradis — non pas le royaume, nous sommes tous au-dessus. Ainsi nous laissons la chair qui ne peut que faillir quand Satan se montre avec le pouvoir de la mort dans sa main. Nous avons donc en Christ soumission et obéissance parfaites, de sorte que Satan est entièrement vaincu, et que son pouvoir sous ce rapport est annulé pour la foi, et que l'oeuvre de passer sous le jugement et la colère, est si parfaitement accomplie pour le pécheur, qu'il va directement avec Jésus dans le paradis.

Telles sont les trois phases de l'homme en rapport avec la mort et la croix. Une autre place où nous voyons l'homme, est sa relation active et volontaire avec Satan — au point le plus bas en Judas — mais de cela j'ai parlé ailleurs, et n'ai point à le toucher ici. Cela est compris dans ces paroles: «Votre heure et la puissance des ténèbres».

J'ajouterai qu'il est très difficile de se défaire de la tendance à s'estimer soi-même en se comparant aux autres. Mais il faut que ce soit déraciné. Le Seigneur le rappelle, en disant à Pierre: M'aimes-tu plus que ceux-ci? mais Pierre n'y prétend plus. Nous devons être ramenés au même niveau que les autres, si nous nous exaltons à leurs dépens. Mais l'effet est qu'étant honteux de nous-mêmes, Christ devient tout pour nous. Pierre dit simplement: «Tu sais que je t'aime». A présent, je pense que chacun peut aimer Christ mieux que je ne le fais, bien que je ne désire pas rester en arrière, mais le fait que je l'aime, et quant à l'objet, lui seul, cela il le sait. Et cependant que cela est encore peu de chose! Mais je n'ai rien que lui, et je ne désire rien d'autre, il le sait et mon Dieu le sait. L'amour du Père est là. Quelle félicité!

Sur la prédication de l'évangile

Darby J.N. - ME 1894 page 477

... Je crois que nous devrions prêcher l'amour de Dieu envers les pécheurs et leur adresser des appels plus que nous ne le faisons quoique je le fasse bien davantage lorsque je m'adresse à une foule mélangée de gens probablement insouciants, que dans les assemblées où vous pourriez m'entendre. Il faut vous rappeler que dans celles-ci la grande majorité sont des croyants, et demandent plus à être établis dans la foi qu'à être appelés par l'Évangile. Tout ce que je désire est que la prédication soit telle qu'elle convainque les âmes de péché, et de l'impossibilité que Dieu et le péché aillent ensemble, de sorte que l'on comprenne bien la nécessité de la *réconciliation*. Et alors Christ se trouve immédiatement introduit, ainsi que l'expiation et la justice. La sainteté exclut tout péché de devant Dieu, la justice le juge. C'est là ce que j'estime que le pécheur doit bien comprendre, afin qu'il sache *à quoi l'amour s'applique*; cependant cet amour doit être prêché pleinement. Il produit souvent lui-même la conviction de péché, car la conscience bien des fois a déjà ses besoins et cela les fait sortir, de sorte que les gens découvrent l'état où ils se trouvent. Mais la conviction de péché sous le sentiment de la justice est une chose très utile, si, en même temps, la grâce est pleinement prêchée, et si toutes deux sont unies en Christ.

Je crois très important, et surtout maintenant, que des prédicateurs aillent vers le monde avec un message distinct d'amour pour les âmes. Tout ce que je désire est que ce soit l'amour manifesté en Christ, de manière à faire ressortir devant le pécheur lui-même sa condition que ce n'est pas l'indulgence à l'égard du péché que c'est un amour plein de grâce pour les pécheurs — la grâce surabondant par-dessus le péché — la grâce régnant par la justice, et que rien n'est plus parfaitement la grâce. Je pense que quelquefois l'amour de Dieu est annoncé de telle manière qu'il semblerait que c'est une faveur de la part du pécheur quand il l'accepte. C'est la joie de Dieu, mais cependant le pécheur comme tel, doit se souvenir qu'il est débiteur. Cette pensée doit être devant son âme. J'estime qu'évangéliser est le plus heureux service. Cependant mon cœur soupire aussi pour les saints et la gloire de Christ dans la vérité. Heureusement il y en a un en haut *qui opère tout*.